



HISTOIRE
DE NELSON

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

BEAUX ESPRITS ET ORIGINAUX

DE

L'ANGLETERRE CONTEMPORAINE

2 vol. Prix : 7 fr.

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

HISTOIRE

DE NELSON

D'APRÈS

LES DÉPÊCHES OFFICIELLES ET SES CORRESPONDANCES PRIVÉES

PAR

E. D. FORGUES

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, QUAI DE L'ÉCOLE, 28

1860



AU VICE-AMIRAL

ADELBERT LE BARBIER DE TINAN

COMMANDANT L'ESCADRE
DE LA MÉDITERRANÉE, A BORD DU VAISSEAU

LA BRETAGNE

Cher oncle,

En plaçant sous la protection de votre nom la Biographie d'un marin illustre, je sais que je la recommande à l'admirable armée dont vous êtes un des chefs les plus justement honorés.

Je voudrais donc que ce livre fût plus digne d'elle, plus digne de notre glorieux ennemi, plus digne de vous.

Tel qu'il est, — avec toutes les imperfections que j'y pressens et que je déplore, — je vous l'envoie dans ces parages mêmes où Nelson a conquis la meilleure part de son immortalité.

Veuillez l'accepter comme le gage d'une reconnaissance dévouée, et d'une affection à toute épreuve.

Votre neveu,

E. D. F.

Paris, 1er mai 1860.

LA VIE
DE NELSON

D'APRÈS

SES DÉPÊCHES OFFICIELLES

ET

SES CORRESPONDANCES PRIVÉES

NOTE PRÉLIMINAIRE

Nelson fut le type héroïque d'une race à part. Les préjugés et le courage indomptable, la ténacité prodigieuse et les vues bornées, l'enthousiasme patriotique et le docile respect de l'autorité, les grands dévouements et les petites rancunes, il eut tout ce qui caractérise les marins anglais, — *les Cœurs de chêne*, comme on les appelle ; aussi fut-il leur idole et celle de la nation, qui peut-être se serait moins

éprise d'un héros plus complet, d'un génie plus élevé, d'un type plus noble et plus poétique. Tel qu'il fut, et tel que nous voulons le montrer, les mers ne reverront pas de longtemps un capitaine, un amiral de cet ordre. Les circonstances le permissent-elles, — ce dont peuvent douter ceux qui ont foi, malgré tout, dans le progrès des idées pacifiques, — les conditions de la guerre navale, profondément modifiées aujourd'hui, semblent devoir s'y opposer. Ce changement, amené par les nouveaux emplois de la vapeur, est à la gloire de Nelson comme un sceau définitif, qui l'isole et la place en dehors de toute rivalité ultérieure. On pourra lui comparer des capitaines, ses égaux par le talent et par le bonheur; mais les révolutions de la tactique maritime s'opposent déjà, et s'opposeront tous les jours davantage, à ce qu'un tel parallèle soit absolu : le héros du Nil et de Trafalgar n'aura donc jamais de compétiteur identique.

Ceci est vrai du monde entier : mais, de plus, en Angleterre, les habitudes morales et les idées populaires subissent une transformation qui aura sans nul doute des effets analogues. A mesure que l'instruction se répand, que le peuple s'éveille à de nouvelles idées, à mesure que l'esprit d'analyse se

propage, le prestige qui s'attachait naguère à l'existence des marins anglais s'efface et va rejoindre, parmi les ruines du passé, tant d'autres nobles illusions, tant d'autres belles religions perdues! Il existait, autour des *Jack-Tars* [1], une sorte d'auréole presque poétique. John Bull les acceptait comme des modèles de bravoure, de générosité, de chaleur d'âme, d'honnêteté d'esprit. Le marin était pour lui un être brutal, mais loyal, dévoué, docile, et portant au milieu des plus grands périls une sorte d'héroïque jovialité. Les matelots de l'Angleterre étaient ses boulevards, ses lions, ses champions indomptables; ils étaient les protecteurs de sa paix intérieure, les instruments de sa grandeur lointaine. — Reconnaissant envers ces défenseurs naturels de sa richesse et de son repos, l'insulaire anglais, « l'homme de terre, » leur vouait des sentiments affectueux, une bienveillance réelle, quoiqu'un peu moqueuse; quelque chose, en un mot, d'assez semblable à l'attachement qu'inspire le chien de la maison, qu'on nourrit bien, qu'on aime, et dont on se fait parfois un jouet, nonobstant son zèle et son courage éprouvés. Il n'en était plus tout

[1] Jack Tar, *Jean Goudron*, sobriquet familier donné aux marins anglais.

à fait de même, alors qu'une longue paix avait fait prédominer l'intelligence sur la force, et les calculs positifs sur les sympathies plus ou moins vagues que la tradition avait léguées au pays. Même aujourd'hui, que l'ère des combats semble devoir être inaugurée à nouveau, il n'en est plus tout à fait ainsi. Supposez un nouveau Nelson, avec toutes les qualités du marin, sa brusque franchise, sa bravoure, son insouciance sublime : s'il était, comme le premier, naïvement vaniteux, obstiné dans des idées étroites, peu éclairé dans tout ce qui ne concerne pas son métier ; s'il choquait par les désordres de sa conduite le sens moral du pays, et les opinions populaires par son attachement à des principes surannés, un tel homme risquerait fort de voir sa gloire obscurcie et ses services méconnus. En supposant que les récompenses officielles ne lui fissent pas défaut, il n'inspirerait plus cette affection personnelle, ce besoin d'adoration et de culte, que la nation britannique éprouvait pour le vainqueur de Trafalgar. Nelson, pendant plusieurs années, fut pour ses compatriotes une maîtresse chérie, un être à part, aimé jusqu'à l'aveuglement le plus complet, avec l'enthousiasme passionné, l'impulsion fougueuse d'une ardente jeunesse. Wellington, au con-

traire, malgré ses éminentes qualités, n'obtint, relativement parlant, qu'une affection beaucoup plus calme et beaucoup plus raisonnée, celle qu'un homme d'honneur accorde à une compagne irréprochable, dont les vertus et la conduite commandent la reconnaissance et le respect. Bien des années ont dû s'écouler avant que l'opinion enthousiaste permît d'éclairer par certains côtés le caractère et la vie du premier de ces deux grands hommes : sa mémoire était défendue contre toute attaque, même la plus juste; et la partialité nationale se serait révoltée contre le peintre qui, désireux d'arriver à une ressemblance exacte, n'eût pas voulu omettre les défauts qui pouvaient déparer l'original.

Aussi, jusqu'à présent, les biographes de Nelson, — et Dieu sait qu'ils sont nombreux, — se sont-ils constamment appliqués à effacer de sa vie les souvenirs fâcheux, à élaguer de ses lettres les passages compromettants; tâche ingrate qui a rendu leur travail sans valeur, et qui appelait une révision complète au profit d'une génération plus calme et plus amie de la vérité. Ce travail, quoique difficile encore, est désormais possible, puisque les lettres originales et les dépêches de Nelson, réunies en corps d'ouvrage et consciencieusement restituées,

sont sous les yeux de quiconque voudra traiter ce curieux sujet[1]. Nous essayons de l'effleurer aujourd'hui, mais dans un cadre nécessairement restreint, puisque nous ne nous adressons pas au public anglais. Espérons que ce sujet, ainsi traité, gardera cependant quelque chose de son intérêt et de son importance également incontestables.

[1] *The Dispatches and Letters of the vice-amiral lord Viscount Nelson;* with notes by sir Nicholas Harris Nicolas, G. C. M. G. In three volumes octavo; with portrait, plans of attacks, etc. London, Colburn.

PREMIÈRE PARTIE

1758-1793

I

Naissance et premières années. — L'oncle Suckling et le ***Raisonnable***. — Deux ans de marine marchande. — Expédition au pôle nord. — La ***Carcasse*** et le capitaine Lutwige. — La peau de l'ours.

On a de Nelson lui-même un récit abrégé de sa jeunesse. Il naquit, le 29 septembre 1758, dans la cure de Burnham Thorpe (comté de Norfolk), où son père était recteur. Sa mère s'appelait Suckling : elle était petite-fille d'une sœur aînée de sir Robert Walpole, et, pour cette raison sans doute, le premier lord Walpole (Horace, oncle du célèbre Horace Walpole) fut le parrain du futur héros. Ce dernier eut dix frères ou sœurs, dont sept survécurent avec lui à leur mère, décédée en 1767. A cette occasion, le frère de la défunte, capitaine de la marine royale,

vint trouver M. Nelson et lui offrit de prendre avec lui un de ses enfants. Cette proposition fut d'abord ajournée, et le jeune Nelson passa trois ans encore à l'école de Norwich. Un jour, cependant, — il avait douze ans, — un journal de province qui lui tomba sous la main lui apprit que son oncle venait d'être promu au commandement d'un vaisseau de ligne, le *Raisonnable*. Prenant aussitôt son parti : « William, dit-il à un de ses frères plus âgé que lui de dix-huit mois, mandez à mon père que je voudrais aller à la mer avec mon oncle Maurice. » Cette demande trouva M. Nelson tout disposé à y faire droit; ses ressources pécuniaires avaient diminué; sa santé était mauvaise; l'avenir ne lui promettait aucune chance favorable. Il écrivit au capitaine Suckling. Dans la réponse qu'il reçut on trouve ces lignes : « Que vous a fait ce pauvre Horatio, si petit, si faible, si malingre, pour être destiné entre tous ses frères à notre pénible métier? — Qu'il vienne pourtant : au premier combat, un boulet de canon peut lui emporter la tête, et le pourvoir ainsi à tout jamais. » Ces rudes paroles partaient d'un sentiment assez naturel; Horace ne promettait à son oncle qu'un triste et décourageant protégé. Les fièvres, alors communes en Angleterre, avaient miné sa jeunesse et détruit ses forces. On citait bien de lui quelques preuves de courage et de résolution enfantines, des

entreprises périlleuses pour son âge, où il s'était jeté en aveugle; mais ces détails insignifiants n'étaient probablement point parvenus jusqu'aux oreilles de son oncle.

Ce fut par une froide et sombre matinée de printemps que le futur amiral, péniblement ému, quitta le collége et se sépara de son frère bien-aimé. Son père, qu'il alla retrouver, le conduisit à Londres, et l'embarqua seul dans la diligence de Chatham, qui le déposa sur le bord de la Medway, près de l'endroit où le *Raisonnable* était à l'ancre. L'enfant, transi de froid et naturellement timide, ne savait comment faire pour arriver à bord; un officier, qui prit pitié de son embarras évident et de son air abandonné, le questionna par hasard, et l'achemina vers le vaisseau, après lui avoir fait prendre quelques rafraîchissements. Le capitaine Suckling était absent, et n'avait laissé aucune instruction pour l'accueil à faire à son neveu : celui-ci passa donc sur le pont tout le reste de la journée, sans que personne parût prendre garde à lui; le lendemain seulement, quelque bonne âme lui vint en aide, et parut avoir compassion de sa profonde tristesse. D'une santé faible et d'un naturel affectueux, Nelson dut vivement ressentir les fatigues et les douleurs de cette initiation, pénible au surplus pour tout le monde.

Cinq mois après, le *Raisonnable*, armé dans des circonstances particulières, fut mis hors de service, et le capitaine Suckling passa sur le *Triomphe*, vaisseau de 74, en station dans les eaux de la Tamise. Il crut, avec raison, que ce service inactif ne convenait pas à l'éducation maritime de son neveu, et le fit embarquer immédiatement sur un navire de la Compagnie des Indes que commandait un de ses anciens compagnons d'armes.

Nelson, parti en 1770, ne revint à Chatham qu'au mois de juillet 1772. Il avait contracté, parmi les marins du commerce, une véritable horreur pour la marine royale :

« Plusieurs semaines s'écoulèrent, dit-il, avant que ce préjugé, fortement enraciné, fît place à des sentiments plus nobles; cependant mon ambition se réveilla peu à peu tout entière : je voulais être bon marin, et, profitant de mes dispositions à cet égard, on m'accordait comme récompense, lorsque j'avais d'ailleurs bien travaillé, la permission de conduire le *cutter* et la longue chaloupe pontée qui étaient attachés au navire de l'officier commandant là station de Chatham. Peu à peu je devins bon pilote, et j'appris à me démener au milieu des rochers et des sables, ce qui m'a été depuis lors très-utile. Mon éducation se continua ainsi jusqu'au moment où on équipa une expédi-

tion pour le pôle nord. Alors, bien qu'on ne permît point aux enfants, regardés comme inutiles, de se faire inscrire dans les équipages, je tentai toute sorte de démarches pour être admis sur la *Carcasse*, commandée par le capitaine Lutwidge, et, comme je me figurais devoir tenir la place d'un homme, je demandai à être son *cockswain*[1]. Touché de ce désir, que j'exprimais avec l'ardeur de mon âge, le capitaine voulut bien y déférer, et nous sommes restés, depuis lors, dans les termes de la plus étroite amitié. Lord Mulgrave, avec lequel je fis connaissance à cette occasion, me conserva aussi, jusqu'au dernier jour de sa vie, les meilleurs sentiments et la protection la plus assidue. Durant l'expédition, lorsque les embarcations furent équipées pour quitter les deux vaisseaux bloqués par les glaces, je m'efforçai d'obtenir le commandement d'un *cutter* à quatre rames, lequel, en effet, me fut confié avec douze hommes d'équipage, et je voulus croire, non sans un peu d'orgueil, que c'était, de toutes nos embarcations, la mieux conduite et la mieux commandée. »

Le reste du récit, tout aussi simple, tout aussi exact, nous fait assister aux progrès quotidiens du jeune aspirant. Une nuit, il s'échappa de son navire

[1] *Cockswain*, celui qui commmande une chaloupe armée en guerre.

entouré de glaces, et, profitant du brouillard qui le dérobait à la surveillance de l'officier de quart, il se mit, avec un de ses camarades, à la poursuite d'un ours qu'ils avaient aperçu. Quand on vérifia leur départ, la brume avait encore augmenté d'épaisseur et ne permettait pas de chercher à savoir ce qu'ils étaient devenus. Le capitaine Lutwidge et ses officiers commençaient à craindre qu'il ne leur fût arrivé malheur. Sur les quatre heures du matin, néanmoins, le temps s'éclaircit, et l'on distingua, fort loin du navire, nos deux aventuriers aux prises avec un ours énorme. Le signal leur fut donné de revenir aussitôt; mais le camarade de Nelson voulut en vain l'engager à obéir. Bien que le bassinet de son fusil eût sauté, bien que leurs munitions fussent épuisées et que la glace ouverte entre eux et l'animal parût le mettre à l'abri de leurs coups, Nelson prétendait, malgré tout, l'assommer à coups de crosse. Le capitaine Lutwidge, voyant que son premier signal n'avait pas été suffisant, fit tirer un coup de canon, qui eut pour effet de forcer l'ours à battre en retraite. Nelson s'en revint, alors, quelque peu effrayé des suites que pouvait avoir sa désobéissance. Il fut sévèrement réprimandé par le capitaine, pour une conduite si peu convenable à son grade, et M. Lutwidge voulut savoir dans quel but il avait poursuivi l'ours en

question. « Monsieur, répondit le jeune *cockswain* avec une moue qui lui était habituelle, je voulais tuer l'ours pour en rapporter la peau à mon père. »

II

Le *Sea-Horse*. — Maladie et découragement. — Le *Worcester*. — La *Lowestoffe*. — L'attrait du danger. — Le *Bristol*. — Le *Blaireau*. — Un incendie. — Le *Hinchinbrook*.

Après cette expédition, dans les détails de laquelle nous ne pouvons entrer, les vaisseaux qui l'avaient accomplie furent mis en commission, et Nelson, toujours dirigé par son oncle, passa sur le *Sea-Horse*, de vingt canons, qui partait alors pour les Indes orientales avec l'escadre commandée par sir Edward Hughes. Sa bonne conduite, remarquée par le commandant, lui valut bientôt le grade de *midshipman*. A cette époque, sa santé s'était notablement améliorée, son corps devenu plus robuste, son teint ranimé, lui faisaient présager un rétablissement complet; mais après dix-huit mois passés dans les mers de l'Inde, il subit la terrible influence de ce climat, si contraire à la santé des Européens. Les secours de la médecine ne purent lutter contre les ravages du mal; Nelson, presque

réduit à l'état de squelette, perdit complétement l'usage de ses membres. Il ne lui restait, pour se rétablir, d'autres chances que celles d'un retour en Angleterre. Il dut s'y résigner, et ce ne fut pas sans amertume qu'il laissa ses jeunes camarades, Charles Poole, Thomas Troubridge et tant d'autres, — depuis lors l'honneur de la marine anglaise, — poursuivre la carrière où il avait débuté avec eux.

Il a dit lui-même, en parlant de cette époque et du découragement auquel il était en proie : « Je me sentais convaincu que c'en était fait de mon avancement; mon âme luttait en vain contre les obstacles nombreux que j'entrevoyais sur ma route, et qu'aucun espoir de protection n'aplanissait à mes yeux. Un jour, cependant, après une longue et sombre rêverie, qui m'avait fait songer à me jeter pardessus bord, une sorte d'inspiration patriotique vint à mon aide. Je me figurai que mon roi et mon pays seraient mes patrons : — Et alors, m'écriai-je, je serai un héros digne de l'un et de l'autre ! je me confierai à la Providence, et braverai tous les dangers. »

Bien longtemps après, Nelson aimait à se rappeler ce moment d'exaltation passagère, après lequel il eut toujours devant les yeux de son âme un astre conducteur qui le guidait à la renommée. Nous

aimons, quant à nous, cette réaction mystique qui rappelle tant d'extases religieuses survenues aux croyants, après leurs journées d'obscurité, de sécheresse et d'abandon. Tous les enthousiasmes sont frères, si divers que puisse être leur but, et Nelson, à bord du *Dauphin*, nous a vivement rappelé Loyola malade; tous deux croyaient également en une lumière céleste, descendue providentiellement pour éclairer leur âme.

Les affaires de Nelson, au reste, allaient mieux qu'il ne le croyait lui-même; pendant son absence, le capitaine Suckling était devenu contrôleur de la marine. Il fit nommer son neveu, que le voyage avait en partie rétabli, comme lieutenant aspirant sur le *Worcester*, de 64, qui accompagnait un convoi destiné à Gibraltar. Bientôt après le retour de ce navire, le 8 avril 1777, Nelson, âgé de dix-neuf ans, passa son examen de lieutenance. Son oncle présidait la commission; mais il ne voulut présenter son neveu aux officiers ses collègues qu'après le résultat de l'examen; il comptait sur Nelson, et n'avait pas jugé nécessaire de lui concilier la faveur de ses juges. Le lendemain même, Nelson fut promu au grade de second lieutenant sur la frégate la *Lowestoffe*, de 32 canons, commandée par le capitaine Locker, qui devint, à partir de ce moment, un de ses amis les plus in-

times[1]. C'est de lui que Nelson disait : « Je lui dois de savoir aborder un Français : — *Lay a Frenchman close*, — me répétait-il sans cesse — *and you will beat him.* »

La *Lowestoffe* fut envoyée en croisière dans les Indes occidentales, et, peu de mois après, elle eut une rencontre, dont Nelson nous fait connaître dans son Journal les détails caractéristiques : « Par un vent très-fort et une mer très-houleuse, notre frégate captura un corsaire américain. Le premier lieutenant reçut ordre de l'aborder, ce qu'il ne put faire, tant les vagues étaient dures. Quand il revint, le capitaine s'écria : — N'ai-je donc ici personne pour aborder ma prise? — Et tout aussitôt le maître courut sur le *passe-avant* pour descendre dans la chaloupe; mais je l'arrêtai, lui disant : — Mon tour est venu... si j'échoue, ce sera le vôtre. — En lui-même, cet incident est de peu d'importance, mais il témoigne une disposition que j'ai toujours retrouvée en moi, c'est que les difficultés et le danger m'attirent et m'aiguillonnent. »

Nelson perdit son oncle et son unique protec-

[1] Les lettres de Nelson au capitaine Locker et aux divers membres de la famille Locker, toutes conservées et mises au jour, sont, après les collections appelées *Nelson Papers* et *Hood Papers*, les plus précieux matériaux que l'on puisse consulter pour la Biographie du vainqueur de Trafalgar.

teur, à peu près à cette époque; mais les éloges et les recommandations assidues de son capitaine le désignaient sans cesse à la faveur du commandant de la station; il leur dut de passer sur le vaisseau le *Bristol*, et fut remplacé dans l'état-major de la *Lowestoffe* par un jeune officier dont le nom s'est illustré depuis, le lieutenant Cuthbert Collingwood. Nelson devint bientôt premier lieutenant, et, le 8 décembre 1778, il monta sur le brick le *Blaireau*, le premier navire dont il ait eu le commandement en chef. Pendant un séjour que ce navire fit à la Jamaïque, un autre brick, le *Glasgow*, de 20 canons, prit feu dans la baie de Montégo; l'équipage, effrayé, commençait à déserter ce bâtiment, lorsque Nelson survint avec ses chaloupes; il força les hommes qui se sauvaient à la nage de remonter à bord, fit jeter les poudres à la mer, pointer les canons vers le ciel, et par sa présence d'esprit, son sang-froid, son ascendant personnel, réussit à prévenir d'imminents désastres. L'année suivante (1779), il passa comme post-capitaine sur le *Hinchinbrook*, de 28 canons.

III

Défense de la Jamaïque. — Choix honorable. — Une erreur de l'amiral d'Estaing. — Expédition du fort San Juan. — L'îlot Saint-Barthélemy. — Réveil sauveur. — Le *Janus*. — Un prince *midshipman*. — Portrait de Nelson par le duc de Clarence. — Portrait du duc par Nelson.

Cette promotion rapide, qui le mettait, à vingt et un ans, en passe d'atteindre les plus hauts grades de sa profession, il l'avait obtenue, remarquons-le, sans qu'aucune occasion particulière lui eût été donnée de se distinguer; en revanche, il possédait toute la science pratique du métier, et son zèle, son aptitude, le faisaient remarquer de tous ses chefs. Aussi, lorsque le comte d'Estaing, avec une flotte de cent vingt-cinq voiles, portant environ vingt-cinq mille hommes de troupes, partit de Saint-Domingue pour menacer la Jamaïque, les batteries du fort Charles à Port-Royal, — le poste le plus important de l'île, — furent confiées à Nelson. La Jamaïque, pour la défense de laquelle on avait, à grand'peine, rassemblé sept mille hommes, serait inévitablement tombée au pouvoir de l'amiral français, s'il avait eu conscience de sa force et bon espoir dans sa fortune. Nelson en était si convaincu,

que, dans ses lettres à ses amis d'Angleterre, il les priait de ne pas s'étonner « si, par hasard, il apprenait à parler français. » Mais le redoutable armement ne servit à rien, faute de résolution dans le chef qui le commandait ; et le gouverneur de la Jamaïque, délivré sans coup férir, donna suite à un projet d'attaque qu'il avait formé contre les colonies espagnoles. Il s'agissait de prendre le fort San Juan, sur la rivière de ce nom, et de la remonter jusqu'au lac Nicaragua, dont on se rendrait maître, ainsi que des villes de Grenade et de Léon. Par cette entreprise hardie, on pouvait rompre toutes communications entre les possessions espagnoles de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud. On s'emparait d'ailleurs d'un pays où sera, tôt ou tard, exécuté l'un des plus grands projets conçus dans les temps modernes, celui de percer un canal entre la mer du Sud et l'océan Atlantique. Le plan du général Dalling, bien conçu d'ailleurs, et approuvé par le ministère anglais, pouvait rendre à l'Angleterre, dans une autre région du continent américain, un empire plus étendu que celui dont elle venait d'être dépossédée par la Révolution des États-Unis. Les influences du climat protégèrent l'Espagne, et firent avorter ces projets.

Nelson fut chargé, dans cette expédition, de transporter et de convoyer cinq cents hommes de Port-

Royal au cap Gracias-a-Dios. Sa mission devait se terminer lorsque le corps expéditionnaire aurait atteint la rivière San Juan, où il arriva le 24 mars 1780; mais, voyant que pas un homme de l'expédition n'était en état de la guider, il ne voulut pas se borner à l'accomplissement strict de ses instructions, et pénétra, avec deux chaloupes du *Hinchinbrook*, dans les eaux basses de la rivière. L'extrême chaleur, les bancs de sable, la rapidité des courants, opposaient aux Anglais des obstacles presque insurmontables; beaucoup d'entre eux, d'ailleurs, étaient déjà dans un déplorable état de santé; cependant, avec l'aide des Indiens, et après quinze jours de marche, l'expédition arriva devant une petite île dont les Espagnols avaient essayé de faire un avant-poste fortifié, en y plaçant une batterie de pierriers; son feu commandait, en effet, la rivière dans un endroit où la rapidité du courant gênait déjà beaucoup la navigation. Nelson et quelques-uns de ses matelots « abordèrent » hardiment cet ouvrage avancé; en sautant sur la berge, le jeune et impétueux capitaine mit le pied dans une flaque de vase où ses souliers restèrent; il n'en chargea pas moins, pieds nus, et, après un combat de quelques minutes, l'îlot Saint-Barthélemy lui resta. Le fort San Juan est situé à seize milles plus haut, en remontant la rivière. On débarqua, quelques milles avant que d'y arriver,

les provisions et les munitions de guerre; après quoi l'expédition s'engagea dans des forêts presque impraticables. Un des soldats fut mordu à l'œil par un serpent qui, d'une branche d'arbre, s'était élancé sur lui à l'improviste; la douleur fut telle que cet homme tout d'abord ne put continuer sa route; et deux ou trois de ses camarades, envoyés peu après à son aide, ne trouvèrent plus qu'un cadavre déjà putréfié. Nelson lui-même faillit être victime d'un accident pareil. Épuisé de fatigue, il avait fait accrocher son hamac sous des arbres, et se livrait déjà au repos, lorsqu'un lézard passa tout à coup sur son visage. Des Indiens virent par bonheur ce reptile, et, connaissant les dangers que sa présence indique, ils éveillèrent l'imprudent dormeur. Quand il fut debout, il découvrit, roulé à ses pieds, un serpent de l'espèce la plus venimeuse. Peu de jours après, ayant bu l'eau d'une source où quelques branches de mancenillier étaient tombées par hasard, les effets du poison se firent sentir tout aussitôt de manière à ébranler pour longtemps la santé, déjà si souvent compromise, du jeune post-capitaine.

En arrivant, le 11 avril, au pied du fort San Juan, Nelson fut d'avis qu'il fallait donner immédiatement l'assaut. Le commandant de l'expédition, par malheur, préféra un siége en règle, et dix jours se passèrent en préparatifs horriblement fatigants, du-

rant lesquels la pluie ne cessa de tomber, et la maladie de sévir. Si la garnison assiégée avait pu tenir seulement huit jours, il est probable que les Anglais eussent été forcés de se retirer : mais la place se rendit le 24. Au surplus, ce succès fut le dernier de l'expédition. Le fort San Juan était un séjour auprès duquel les cachots les plus malsains offrent toute sécurité ; les huttes qui servaient d'hôpital, environnées d'ordures et placées près de l'endroit où l'on jetait les débris de la boucherie, ne laissaient pas aux malades la moindre chance de guérison. Vainement aurait-on voulu nettoyer ces misérables baraques ou en construire de mieux aérées ; — les hommes valides suffisaient à peine pour assister les malades, auxquels d'ailleurs manquaient les remèdes les plus nécessaires. Bientôt les vivants eurent trop à faire d'inhumer les morts ; bientôt même on négligea de jeter les cadavres dans le fleuve, et ils restèrent abandonnés aux animaux carnassiers, surtout aux *gallinazos*, ces terribles vautours qui n'attendent pas toujours, pour se mettre à l'œuvre, que la vie ait abandonné leurs victimes.

Les Anglais soutinrent durant cinq mois cette lutte contre la nature ; ensuite ils abandonnèrent le fort à la garde de quelques hommes aguerris contre le climat, mais qui devaient nécessairement, dès que la saison ramènerait l'ennemi, se rendre prison-

niers à la première sommation. Les différents détachements de l'expédition formaient un corps de dix-huit cents hommes, sur lesquels il n'en revint guère plus de trois cent quatre-vingts.

Nelson lui-même ne dut son salut qu'à un prompt départ. Déjà malade au commencement du siége, il apprit qu'on venait de lui donner à commander un nouveau bâtiment, le *Janus*, de 44 canons ; cette nouvelle lui fit quitter l'expédition, précisément la veille du jour où San Juan allait se rendre, et il partit pour la Jamaïque dans le sloop même qui lui avait apporté son nouveau brevet.

La maladie fit cependant chez lui de tels progrès, qu'il ne put quitter son hamac pour descendre à Port-Royal, et, nonobstant une légère amélioration dans son état, incapable de prendre son nouveau poste, il dut solliciter un retour en Angleterre comme le seul moyen de se rétablir complétement.

Plusieurs lettres de lui, parmi celles que la famille Locker a conservées, sont datées de la Jamaïque ; ce sont pour la plupart des bulletins de prises, et des listes de morts ou de blessés. On y voit pourtant, çà et là, quelques détails intéressants sur les événements de la guerre, et sur les bons rapports de Nelson avec ses supérieurs.

« Je suis porté, dit-il dans l'une d'elles, par notre amiral lord Hood, pour le commandement d'un

vaisseau de ligne; il m'a honoré d'une lettre où il exprime le désir de me voir passer dans une station où le service soit plus important, et me promet son cordial appui. Le prince Guillaume est avec lui : j'imagine que tout cela nous présage le départ du *Digby*. Dans ces parages on ne songe guère qu'à gagner de l'argent, et, hors les parts de prise, on ne prend intérêt à rien... Les Français sont encore à Boston. »

Ces lignes étaient écrites immédiatement après la conclusion de la paix signée entre l'Angleterre et les Colonies révoltées; elles portent la date de New-York; le nom du prince Guillaume, qui s'y trouve mentionné, nous rappelle involontairement ce que le futur roi d'Angleterre (alors duc de Clarence) a dit de Nelson longtemps après la mort du héros; les souvenirs du prince se rapportent à une époque voisine de celle où nous sommes arrivés :

« J'étais alors midshipman à bord du *Barfleur*, dans les passes de Staten-Island, et j'avais la garde du pont, — écrivait Son Altesse, — lorsque le capitaine Nelson, de l'*Albemarle*, vint nous accoster dans sa barge ; c'était le plus jeune et le plus petit capitaine que j'eusse encore vu, et son costume attira particulièrement mon attention ; il portait un habit galonné sur toutes les coutures ; ses cheveux flasques

et sans poudre étaient retenus dans une queue à l'allemande, très-serrée et d'une longueur extraordinaire; les pans de sa veste, découpés sur un vieux modèle, ajoutaient à la bizarrerie de sa tournure, et faisaient de lui un être passablement excentrique. De ma vie je n'avais rien vu de pareil, et ne pouvais deviner ni ce qu'il était, ni pourquoi il venait nous trouver. Mon incertitude, au reste, ne fut pas de longue durée, car lord Hood me le présenta tout aussitôt; sa conversation et ses manières me parurent irrésistiblement séduisantes, et son enthousiasme, toutes les fois qu'il était question de marine, ne permettait pas de le regarder comme un personnage ordinaire. Nelson vint ensuite avec nous dans les Indes occidentales, et servit sous les ordres de lord Hood. Durant notre longue croisière autour du cap Français, et pendant toute la durée de la guerre d'Amérique, Nelson ne montra d'autre ambition que celle de commander un vaisseau de ligne; quant aux profits de prises, il ne s'en préoccupa jamais. L'exemple de son oncle maternel était toujours devant ses yeux. Je remarquai son zèle pour le service de mon père, et ses dispositions singulièrement humaines; il avait surtout à cœur le service du roi et l'indépendance de la marine anglaise. Ces deux idées le dominaient autant lorsqu'il était simple capitaine de l'*Albemarle*,

et n'avait encore reçu aucune distinction de son pays, que lorsqu'il eut été, plus tard, comblé d'honneurs et de biens. »

En regard de ce portrait, nous aimons à trouver celui du prince, tracé par Nelson dans une lettre au capitaine Locker :

« Ma situation sur la flotte de lord Hood est on ne peut plus flatteuse pour un jeune homme de mon âge : il me traite absolument comme si j'étais son fils, et m'accordera, j'en suis certain, tout ce que j'oserai lui demander. Le prince William me traite aussi avec beaucoup d'égards ; l'amiral a bien voulu lui dire, — et vraiment je ne sais comment vous rendre les sentiments dont cette bonté m'a pénétré, — que, si Son Altesse Royale avait quelques renseignements à prendre relativement à la tactique navale, je pouvais les lui fournir au moins aussi bien qu'aucun autre officier de la flotte. Le prince, j'en suis certain, sera une des gloires du métier ; il est plus homme de mer que vous ne pourriez le supposer, et possède toutes les qualités nécessaires pour aller loin dans cette carrière. Il porte très-loin le goût d'une discipline rigide, et veut que tout officier ait fait son temps de service dans un grade avant d'aspirer à une promotion nouvelle ; lui-même ne cherche pas à éluder cette règle. On lui a fait, à la Jamaïque, un accueil très-empressé ; le

Conseil l'avait déjà harangué; la Chambre d'assemblée devait en faire autant le lendemain du jour où j'ai quitté l'île. Le prince tenait ses levers à Spanish-Town, et tout le monde a paru très-satisfait de lui. Son humeur égale, son bon sens remarquable, ne pouvaient manquer, en effet, de lui concilier tous les cœurs. »

IV

Présenté à la Cour. — Les eaux de Bath. — L'*Albemarle*. — Devant Elseneur. — Campagne au Canada. — Un bienfait n'est jamais perdu. — Tentation périlleuse. — Un ami. — Matelots et ministres. — Premier désappointement.

Ces rapports établis de bonne heure avec le prince-matelot par excellence devaient naturellement concilier au jeune capitaine le bon vouloir de la cour, où il fut présenté par lord Hood lui-même à son retour en Angleterre.

Sa santé n'était pas remise, bien loin de là. Durant trois mois entiers qu'il passa aux eaux de Bath, il pouvait difficilement, et avec d'atroces souffrances, quitter son lit quelques heures par jour; à peine un léger mieux se fut-il déclaré, qu'il courut à Londres et sollicita de l'emploi. On lui donna le commandement de l'*Albemarle*, sur lequel il était

déjà revenu des Indes occidentales; c'était un vaisseau de commerce français, doublé en bois, mal construit, et dont les mâts, beaucoup trop hauts pour sa coque, le mirent en péril dans plusieurs circonstances. Ce bâtiment fut envoyé dans les mers du Nord, sans que l'on parût prendre garde aux fatales conséquences qu'une si brusque transition, — de la Jamaïque à la côte danoise, — pouvait avoir sur le tempérament ébranlé de Nelson. Le jeune capitaine ressentit cet oubli, mais sans vouloir s'en plaindre ni désobéir. A l'ancre devant Elseneur, il vit arriver à son bord un messager de l'amiral danois, qui venait s'enquérir du nom du navire, et du nombre des canons qu'il portait. L'Angleterre et le Danemark étaient alors sur le pied de neutralité armée : « L'*Albemarle*, répondit Nelson à l'envoyé danois, est un des vaisseaux de Sa Majesté Britannique; vous pouvez facilement, monsieur, compter ses canons en passant le long des bordages, et vous direz, de ma part, à votre amiral, que ces canons, si l'occasion le demande, seront parfaitement servis. »

Pendant ce voyage, qui dura tout un hiver, Nelson, toujours attentif à s'instruire, acquit une parfaite connaissance de la côte danoise et de ses différents sondages. On sait quel parti l'Angleterre devait tirer plus tard de ces études alors sans but.

L'*Albemarle*, revenu aux Dunes, reçut ordre de partir pour Québec. Le climat du Canada, selon les médecins, devait avoir la plus désastreuse influence sur la santé de Nelson ; ses amis lui conseillaient de réclamer auprès de l'amiral Keppel une destination moins périlleuse ; mais, comme l'ordre de départ émanait de lord Sandwood, prédécesseur de Keppel, le jeune capitaine jugea qu'il serait peu délicat de s'adresser au nouveau ministre pour réclamer contre une mesure du cabinet récemment dissous. Il préféra partir, à tous risques, pour le Canada. Pendant les premières semaines de la croisière, l'*Albemarle* captura un schooner de pêche, dont le propriétaire, qui n'avait pas d'autre fortune, était ruiné du coup ainsi que sa nombreuse famille. Nelson, qu'il sut intéresser à son sort, l'employa comme pilote dans la baie de Boston, et, par manière de récompense, lui restitua le navire avec son chargement ; il lui donna même un certificat au moyen duquel il ne courrait plus risque d'être capturé par les autres vaisseaux de la flotte anglaise. Cet homme, pénétré de reconnaissance, hasarda sa vie quelque temps après pour apporter à l'*Albemarle* un chargement de moutons, de volailles, et de provisions fraîches, qui arrivèrent fort à propos dans un moment où le scorbut régnait à bord du navire. On était alors à la mi-août, et, depuis le

commencement d'avril, l'équipage en était réduit aux vivres salés. Le certificat donné par Nelson fut conservé à Boston, pour perpétuer la mémoire d'un acte de générosité tout à fait exceptionnelle ; plus tard, le jeune capitaine ayant rendu son nom célèbre dans les deux mondes, ce document a pris la valeur d'une véritable relique.

Pendant son séjour à Québec, Nelson avait formé des relations assez intimes avec une jolie veuve de cette ville, et sans l'intervention d'un de ses amis, (Alexandre Davison), il se serait rendu coupable de ce que le monde appelle « un vrai coup de tête. » En effet, le jour même fixé pour le départ de l'*Albemarle*, le jeune capitaine, qui avait déjà pris congé de ses amis, rentra dans le port avec sa chaloupe. Davison, qui se trouvait là par hasard, s'étonnant de ce retour inattendu, Nelson prit son bras, et, marchant avec lui vers la ville, lui déclara qu'il allait offrir sa main à cette femme dont il emportait un trop cher et trop doux souvenir. — « Si vous faites cela, s'écria son ami, votre ruine absolue en sera la conséquence. — Soit, répondit Nelson ; mon parti est pris, je suis résolu à tout. — Moi, dit l'autre, je suis résolu à ne pas vous laisser faire. » Et moitié par ses conseils, moitié de force, il ramena le capitaine jusqu'au rivage où sa chaloupe l'attendait.

Peu de mois après, la paix de 1783, dite la Paix de Versailles, renvoya l'*Albemarle* en Angleterre, où le premier soin de Nelson fut de faire payer leur solde aux matelots de son équipage. Ces hommes l'adoraient comme un père, et vinrent en corps lui proposer de passer avec lui sur tel navire qui lui serait confié ; mais, nonobstant son mérite reconnu, le jeune officier ne put obtenir un bâtiment, et « les raisins » lui semblaient sans doute « trop verts » quand il écrivait au capitaine Locker que, « n'étant pas assez riche pour vivre aussi largement que ses collègues, il ne songeait point à reprendre la mer. » Sa santé, d'ailleurs, était toujours mauvaise, ainsi qu'on peut s'en assurer en lisant sa correspondance durant l'été qu'il passa, complétement oisif, dans son logement de Salisbury-street, à Londres.

L'une de ses lettres, adressée à M. Hercule Ross, renferme quelques détails bons à conserver. Après lui avoir exprimé une vive reconnaissance pour les nombreux services à lui rendus par cet ancien négociant, Nelson ajoute ces lignes :

« La fin de la guerre m'a laissé sans fortune ; mais aussi, — je puis m'en assurer aux égards qu'on me témoigne, — avec une réputation sans tache ; le véritable honneur l'emporte chez moi sur toute pensée cupide. Je suis revenu sur l'*Albemarle* avec lord Hood, et notre dernier séjour a été la Jamaïque,

où j'ai laissé Hanbury, tout aussi infatigable que jamais sur le chemin qui mène à la fortune ; Shaw était alors à Port-au-Prince : il a fait, j'imagine, de bonnes affaires dans le commerce neutre. Tous nos autres amis de la Jamaïque se sont éclipsés.

« Connaissez-vous le capitaine Pringle, du *Dœdalus?*.... Il habite Caroline-Park, à quatre milles d'Édimbourg. C'est un homme d'honneur et mon ami particulier. J'ai reçu de lui l'invitation la plus pressante ; mais, comme je n'ai point encore revu mes parents, je ne profiterai pas de cette occasion qui pourtant me rapprocherait de vous. Cet hiver, je n'en doute pas, nous nous retrouverons à Londres. J'eus hier une lettre de Locker ; il est toujours parfaitement bien. Depuis mon arrivée, je n'ai encore vu aucun des Parker ; ils sont dans le comté d'Essex, sur un domaine qu'ils viennent d'acheter, et où (grâce aux profits de la Jamaïque), ils ont pu, démolissant le vieux château, se construire une habitation nouvelle. Il ne leur manque plus, pour être complets, qu'un titre de pairie irlandaise... »

V

Un tour en France. — L'auberge de Marquise. — Les traces de Sterne. — Montreuil et ses perdreaux. — Saint-Omer et ses hôtesses. — Les filles du ministre. — Un deuil de famille. — Départ opportun.

Durant l'automne de 1783, après avoir visité sa famille dans le comté de Norfolk, Nelson alla habiter la France avec un de ses amis, le capitaine James Macnamara. Leur but ostensible, — peut-être en avaient-ils un autre, — était d'apprendre le français et de voir une société nouvelle. Ils établirent définitivement leur quartier général à Saint-Omer, et la description que Nelson nous donne de « la France il y a soixante ans » est encore, après tant d'autres, remplie d'intérêt et d'amusement. On nous permettra de lui laisser la parole pour quelques instants :

« Nous couchâmes à Douvres, et le lendemain matin, à sept heures, nous nous mîmes en mer par un beau vent nord-ouest. A dix heures et demie nous déjeunions tranquillement dans l'hôtel de M. Grandsire, à Calais. Sa mère le tenait déjà, quand Hogarth écrivit sa *Porte de Calais*[1]. Le

[1] Allusion à un pamphlet gallophobe du célèbre caricaturiste, qu'il écrivit dans un accès de mauvaise humeur assez naturel

Voyage sentimental de Sterne est le meilleur journal que je puisse vous donner de notre voyage.

« Mac me conseillait de partir tout d'abord pour Saint-Omer, ayant éprouvé lui-même la difficulté d'un établissement dans les villes où l'on ne trouve pas de compatriotes. Après dîner, nous partîmes en conséquence pour Montreuil, que soixante milles séparent de Calais. A croire les gens, nous voyagions en poste ; mais, très-certainement, nous ne fîmes pas plus de quatre milles à l'heure. Ce fut pour moi un grand divertissement que de voir l'étrange figure que font les postillons de ce pays-ci, chaussés d'énormes bottes, sur des chevaux grands comme des rats. Les voitures n'ont pas de ressorts, et les routes sont généralement pavées comme nos rues de Londres ; vous pouvez donc vous imaginer que nous avions été passablement secoués, lorsque, après deux postes et demie, — soit quinze milles, — nous arrivâmes à Marquise. Là on nous fit entrer dans ce que les gens du pays appellent « une auberge, » et que, sur l'apparence, j'aurais qualifié, moi, d'étable à porcs. La chambre où on nous logea ne renfermait que deux lits de paille, sur lesquels, non sans difficulté, on étendit, pour chacun

après avoir été arrêté comme espion tandis qu'il prenait une vue des abords fortifiés de la ville française, si longtemps occupée par ses compatriotes.

de nous, une paire de draps blancs. Nous eûmes à souper deux pigeons, une nappe sale, et des couteaux à manche de bois. Quelle transition, lorsque l'on quitte l'heureux pays d'Angleterre !

« Le souper nous avait fait rire, et nous allâmes nous fourrer dans nos lits, bien résolus à ne pas prendre au sérieux les inconvénients du voyage. La nuit fut bonne, et au point du jour nous partîmes pour Boulogne, où nous devions déjeuner. Cette ville est pleine d'Anglais, attirés, je le suppose, par le bon marché du vin. Nous repartîmes sur le midi pour Montreuil, et traversâmes le plus riche pays de labour que mes yeux aient encore vu ; le paysage était d'ailleurs varié par de beaux bois, ou plutôt de vastes forêts, à travers lesquelles nous faisions quelquefois deux milles de suite. Les chemins sont pour la plupart plantés d'arbres, et forment d'aussi belles avenues que celles qu'on voit chez nous devant les résidences rurales de nos riches propriétaires.

« Nous logeâmes dans la même auberge et sous les auspices du même joyeux hôtelier qui donna jadis à Sterne son domestique Lafleur. Très-volontiers serions-nous restés à Montreuil, mais on ne peut s'y procurer ni bon logement ni bonne compagnie. La classe moyenne y manque tout à fait ; la ville est habitée par une soixantaine de familles

nobles, auxquelles appartient en grande partie le pays environnant, et tout le reste est fort pauvre. Peu de contrées sont plus favorables pour la chasse; les perdrix coûtent à peu près cinq sous[1] la paire, les faisans et les bécasses, ainsi que la volaille en général, se payent sur le même pied. Trente-six heures de séjour à Montreuil suffirent pour nous laisser, quand il fallut partir, d'assez vifs regrets.

« Nous arrivâmes vers huit heures du soir à Abbeville. Par malheur pour nous, deux aventuriers anglais, dont l'un se baptisait lord Kingsland (Dieu sait que je ne crois guère à son titre) avaient décampé dans l'après-midi, laissant autant de créanciers qu'il y a de marchands dans la ville. Ces messieurs tenaient bonne maison ; ils avaient des chevaux, des chiens, etc. Aussi, leur départ scandaleux avait occasionné une espèce d'émeute. De plus, il eût été difficile de trouver un propriétaire parlant anglais ; cet avantage ne se rencontre guère que dans les villes où nos compatriotes forment des colonies ; à Saint-Omer, par exemple, à Lille, à Dunkerque, à Boulogne. Je parle des villes au nord de Paris, et, comme je ne voulais pas visiter le midi de la France avant le retour de la belle saison, je

[1] *Two pence half penny*. Nous citons le texte pour lever les doutes de nos lecteurs sur ce renseignement qui semble, au premier abord, fabuleux.

me décidai, sur l'avis de Mac, à poursuivre jusqu'à Saint-Omer, où nous arrivâmes mardi dernier. Je vous avouerai que je fus surpris de trouver, au lieu d'une espèce de bourg mal tenu et malpropre, comme vingt fois je l'avais entendu décrire, une assez grande ville bien pavée, de belles rues, un éclairage abondant.

« Logés chez une famille française, composée d'individus fort aimables, nous faisons venir notre dîner de chez le *traiteur*. Les filles de la maison, deux jeunes dames très-avenantes, nous honorent assez souvent de leur compagnie ; l'une d'elles prépare régulièrement notre déjeuner ; l'autre fait le thé. Le soir, nous jouons ensemble une partie de cartes ; il me faudra bien, du reste, apprendre le français, ne fût-ce que pour causer avec elles, car elles ne savent pas un seul mot d'anglais. Bon nombre de nos compatriotes résident ici, mais nous ne voyons que deux familles anglaises ; sans cet isolement nécessaire, je n'apprendrais jamais à parler français. Deux nobles capitaines de notre arme habitent Saint-Omer, — Ball et Sheppard. Vous ne connaissez, je crois, ni l'un ni l'autre ; ils portent de belles épaulettes, en l'honneur desquelles je les tiens pour deux grands fats ; ils ne m'ont pas fait visite, et je ne rechercherai pas, vous pouvez en être certain, l'honneur de les voir. »

Ce qu'on vient de lire est extrait d'une lettre écrite au capitaine Locker. Voici ce que, peu de jours après, Nelson écrivait à son propre frère :

« Nous avons ici une très-agréable société anglaise ; il ne se passe guère de jour où nous ne soyons invités quelque part. J'évite cependant, de mon mieux, des rapports qui nuisent à mes progrès dans la langue française. Il y a trois maisons où nous sommes reçus en famille ; ces visites-là me plaisent bien plus que les autres. Je dîne aujourd'hui avec un ministre anglais, qui a pour filles deux très-jolies femmes. Soyez sûr que je veillerai sur mon cœur. Que Dieu vous accorde ses bénédictions ! »

Bien que Nelson passe pour avoir été très-vivement attaché à ses proches, il paraît qu'avant son mariage, il se contentait fort bien de les aimer à distance. Pendant son séjour à Saint-Omer, il perdit une sœur, et il fait allusion à cet événement, ainsi qu'à une promotion ecclésiastique obtenue par son frère, dans la lettre qu'on va lire :

« J'ai reçu, il y a peu de jours, votre dernière lettre, et je suis charmé de vous savoir dans un poste qui, en assurant votre indépendance, vous permettra de procurer quelque bien-être à notre bon père. La fortune, vous le voyez, nous vient en aide au moment où nous y songeons le moins. J'espère, cependant, que ceci n'empêchera pas les Walpole de vous

donner autre chose, s'ils le peuvent tôt ou tard. Notre père ne m'a pas écrit depuis la triste perte que nous avons faite, et ce silence m'inspire de vives craintes. C'est le 20 du mois dernier que M. Suckling m'apprit, par une lettre, cette pénible nouvelle. Je vous laisse à penser, et n'essayerai pas de vous dire, quels furent ma surprise et mon chagrin. Maintenant, que va devenir la pauvre Kate[1]? Bien que j'aime beaucoup mistress Bolton, j'avouerai qu'il ne me plaît guère de voir Kate résider dans une ville d'eaux. Pour l'amour de Dieu, écrivez-moi ce que vous savez de notre père; je suis véritablement surpris que M. Suckling ne m'ait rien transmis de sa part, ni rien dit de lui. S'il lui arrivait quelque chose de fâcheux, — ce que sa faible constitution me laisse craindre, — je partirais immédiatement pour l'Angleterre, et je choisirais, pour résidence, celle qui serait la plus avantageuse à notre pauvre Kitty[2]. Mon petit revenu sera toujours à son service, et jamais, moi vivant, elle ne manquera d'un protecteur, d'un ami sincère. — Mais laissons là ce sujet.

« Saint-Omer me plaît tous les jours davantage, et j'y suis aussi heureux qu'on peut l'être, éloigné de son pays natal. Mon cœur est tout à fait à l'épreuve de la beauté française; je voudrais être

[1] *Kate*, diminutif de Catherine.
[2] *Kitty*, autre abréviation de Catherine.

aussi peu sensible aux charmes d'une jeune dame anglaise, fille d'un ecclésiastique, avec laquelle je dois dîner aujourd'hui même. Elle a tant de perfections que si j'avais un million de fortune, je n'hésiterais pas à lui proposer de le partager avec moi. Par malheur, mes revenus actuels sont trop restreints pour me permettre de songer au mariage, et cette belle personne n'a rien à elle. Nos billets sont-ils tirés? Je vous écrivis, dans le temps, que M. Paynter en était détenteur, et je vous donnai les numéros que j'ai maintenant tout à fait oubliés. Quand vous m'écrirez, donnez-moi des nouvelles du Norfolk. Qu'advient-il de M. Bolton? Où compte-t-il se fixer? Little-Brandon est-il un village agréable? Le presbytère vous convient-il? Après tout, vous ne serez guère là tant que notre père habitera Bath; s'il se rétablit, pensez-vous qu'il revienne à Burnham? »

La sœur de Nelson, celle qu'il appelle « Kate, » était alors sa correspondante et sa préférée. On voit aussi que, par une superstition commune chez les marins, il tenta souvent les chances de la loterie, soit en Angleterre, soit en Irlande. Quant à sa politique, dont on trouve quelques échantillons épars, çà et là, dans sa correspondance, c'était celle d'un franc tory, partisan effréné de Pitt, et vouant aux whigs une haine vigoureuse.

Sa résidence en France ne lui plut pas longtemps ; et son séjour à Saint-Omer fut encore abrégé par l'attachement dont les lettres qu'on a lues font pressentir le début. Nelson, le cœur pris encore une fois, mais raisonnant mieux ses intérêts qu'il ne l'avait fait la première, se décida de lui-même à fuir la tentation d'un mariage d'amour.

VI

Londres et Bath. — Le *Boreas*. — Luttes hiérarchiques. — Préjugés *tories*. — L'Acte de Navigation. — Les ressources de *Frère Jonathan*. — Disgrâce imminente. — Nelson prisonnier à son bord. — Procès gagné. — *Sic vos non vobis*.

Il revint d'abord à Londres, puis à Bath, où habitaient alors son père et sa sœur ; mais, il le sentait lui-même, Saint-Omer n'était pas assez loin, et il songeait vaguement à y retourner, lorsque lord Howe, premier lord de l'Amirauté, à qui sa disposition de reprendre du service était heureusement connue, lui confia une frégate de 28 canons (le *Boreas*), qui allait croiser parmi les Iles sous le Vent, la paix n'étant pas encore rompue. Ce navire avait à bord une trentaine de jeunes *midshipmen*, pour lesquels c'était une bonne fortune que de servir sous un tel capitaine. Nelson les surveillait avec un

soin tout particulier, et les encourageait par ses affectueuses manières. On le vit très-souvent monter lui-même à la pointe d'un mât, pour rassurer un de ces marins novices à qui, par manière de plaisanterie, il avait donné rendez-vous en ce poste périlleux. Toutes les fois qu'il faisait une visite de cérémonie, quelques-uns d'entre eux l'accompagnaient, et il les présentait à ses nobles hôtes, comme d'aimables cadets que son devoir l'obligeait de produire dans la bonne société.

Nelson et le *Boreas*, dont le bon état l'avait rempli de joie, allèrent prendre station dans les Indes occidentales. Il se trouvait, quoique bien jeune, le plus ancien capitaine de la station, et le second, par conséquent, à donner des ordres. Cette autorité hiérarchique, dont il fit usage avec tout l'empressement d'un homme qui veut être utile au pays, le plaça bientôt dans une sorte de lutte avec son commandant, lequel n'entendait pas d'une manière aussi exclusive et aussi jalouse les intérêts de l'Angleterre. Nelson, il est vrai, poussait très-loin, et jusqu'à une sorte de fanatisme, le culte de ces mêmes intérêts. A l'époque dont nous parlons, il professait, contre les nouveaux républicains des États-Unis, une animadversion aussi active, aussi impétueuse, que le fut ensuite sa haine contre les jacobins français.

Les Américains, profitant des papiers de bord qui leur avaient été délivrés tandis qu'ils étaient encore sujets anglais, continuaient alors, dans les îles appartenant à l'Angleterre, un commerce illicite. Nelson voulut tourner contre eux les dispositions prohibitives du *Navigation act*, qui interdisait aux étrangers toute sorte de négoce direct ou indirect avec les îles anglaises. Aidé de son ami Collingwood (alors capitaine du *Mediator*), il provoqua, de la part de sir Richard Hughes, commandant en chef de l'escadre, l'application rigoureuse de la clause que nous venons de rappeler ; mais elle froissait trop d'intérêts pour ne pas rencontrer une vive opposition, et lorsque Nelson se rendit près de sir Thomas Shirley, qui était à cette époque gouverneur des Iles sous le Vent, pour lui faire connaître, avec les résolutions qui venaient d'être prises, la manière dont il entendait les soutenir, ce fonctionnaire, indigné, lui répondit en propres termes, que « les vieux généraux n'avaient pas pour habitude de demander avis aux jeunes *gentlemen*. — Monsieur, lui répliqua aussitôt le jeune officier, avec une confiance heureusement justifiée, je suis du même âge que le premier ministre d'Angleterre, et me crois aussi capable de commander un vaisseau qu'il peut l'être de gouverner le royaume. » Aussi, bien déterminé à faire son devoir, il arrivait

à peine devant Saint-Christophe, que les vaisseaux américains reçurent ordre de quitter le port, et Nelson ne s'abstint de les saisir sans déclaration préalable, que pour éviter le mauvais effet moral de cette rigoureuse mesure. Les Américains partirent; mais, encouragés à la résistance par les nombreux secours qui leur étaient promis, ils se préparèrent à contester le droit que s'arrogeaient les officiers de marine, d'interpréter eux-mêmes, et sans instructions formelles émanées de l'administration des douanes, l'Acte de Navigation. Les planteurs s'élevèrent comme un seul homme contre Nelson. Les gouverneurs et les présidents des différentes îles, à l'exception d'un seul, ne lui prêtèrent aucun appui. L'amiral enfin, effrayé des récriminations qui surgissaient de toutes parts, lui insinua, sous forme d'avis, qu'il ferait bien de se laisser guider par les désirs du président du Conseil colonial. Nelson, tant qu'il ne reçut pas d'ordres formels, fit la sourde oreille.

Cependant, un mois après, oublieux des principes qu'il avait reconnus, sir Richard Hughes révoqua l'espèce de permission qu'on lui avait arrachée en lui montrant le texte même des lois, et il prétendit que ces lois, sainement comprises, ne devaient point empêcher la libre entrée et la libre sortie des trafiquants américains. Des ordres conçus

dans ce sens avaient été par lui expédiés à toutes les autorités des villes ; aussi, le général Shirley et quelques autres, prenant avantage de cette décision favorable, informèrent Nelson que, désormais libres d'agir à leur guise, ils entendaient donner l'entrée franche aux commerçants des États-Unis. Le capitaine du *Boreas* n'éprouva pas le moindre embarras à leur dénier le droit d'agir ainsi, et ses brusques arguments les réduisirent promptement au silence ; mais, envers son supérieur hiérarchique, il n'était pas libre d'agir aussi cavalièrement : il lui écrivit donc, en termes très-respectueux, pour lui représenter, qu'en présence d'une loi formelle, il ne pouvait se croire autorisé à reconnaître une autorité supérieure ; que, par conséquent, jusqu'à ce qu'il l'eût vu, jusqu'à ce qu'ils eussent conféré à ce sujet, il ajournerait l'exécution des ordres qui lui avaient été transmis. Tant d'obstination irrita le commandant en chef, qui fut sur le point de remplacer Nelson et de le faire passer devant un conseil de guerre. Par bonheur, il prit à cet égard l'avis de quelques officiers, et put s'assurer que presque tous partageaient l'opinion de leur collègue. C'était donc préparer à ce dernier un triomphe certain, que de le faire comparaître devant eux. Obligé de renoncer à cette idée, sir Richard, dont l'esprit un peu indécis ne gardait pas, au

moins, de basse rancune, finit par reconnaître, plus tard, que son subordonné lui avait rendu service en l'éclairant sur ses devoirs.

Mais, avant d'obtenir cette justice, Nelson eut encore à supporter le déchaînement général des intérêts hostiles. Le *Boreas*, en arrivant à Névis, y trouva quatre vaisseaux américains, richement chargés et placés sous le pavillon de cette île. On leur enjoignit d'arborer leurs vraies couleurs nationales, et de partir dans les quarante-huit heures; mais ils refusèrent d'obéir, sous ce prétexte qu'ils n'étaient pas Américains. Il fallut donc se livrer à une enquête qui mit bientôt ce fait hors de doute, et Nelson, alors, saisit les navires.

Aussitôt l'orage éclata. Les planteurs, la douane, le gouverneur lui-même, se déclarèrent contre le capitaine anglais. Des souscriptions furent ouvertes et remplies à l'instant même, pour soutenir le bon droit des navires saisis et l'illégalité de la prise. L'amiral, dont le pavillon n'était pas loin de là, demeura parfaitement neutre, ce qui valait presque un désaveu. Aussi, les ennemis de Nelson, plus hardis que jamais, prirent l'offensive. Parce que, durant l'enquête, on avait empêché les matelots américains de s'enfuir à terre, ces hommes déclarèrent qu'ils avaient témoigné sans liberté morale, et sous le coup de violences corporelles. Un mauvais avocat, ayant

trouvé cette chicane, fit valoir à l'appui qu'à la porte de la cabine où l'on interrogeait les témoins, un homme se tenait en sentinelle, un sabre nu à la main. Sur ce simple fait, les capitaines saisis fondaient une réclamation de quarante mille £ (1,000,000 de fr.) contre Nelson, et demandaient son arrestation provisoire. Il ne put l'éviter qu'en demeurant jour et nuit à bord de son navire, car il n'aurait pas trouvé de caution pour une somme aussi considérable. Là même, et plus d'une fois, le *maréchal* ou geôlier de la prison vint pour l'appréhender au corps, mais sans y réussir jamais, grâce à l'adresse et à la surveillance du premier lieutenant Wallis. Il est hors de doute que, s'il eût été arrêté dans ces circonstances, la demande de ses ennemis aurait pu être accueillie, et sa carrière complétement perdue, par l'effet d'un zèle que peu de gens seraient tentés de pousser aussi loin. Mais son enthousiasme le soutenait. Un de ses officiers lui parlant de « la pitié » qu'inspirait sa pénible situation : « De la pitié ! s'écria Nelson, de la pitié, dites-vous ? je vivrai pour exciter l'envie, c'est là mon but, et je ne le perds pas de vue un seul instant ! » L'espèce d'emprisonnement où il était confiné dura près de deux mois ; pendant ce temps, le procès se suivait devant la Cour de l'amirauté. Pour qu'il pût se présenter au tribunal, les juges lui avaient accordé un sauf-conduit ; mais la

rage de ses ennemis était poussée si loin, qu'ils voulurent engager le « maréchal » à ne tenir aucun compte de cette garantie, lui promettant de l'indemniser de toutes les amendes pécuniaires qu'il pourrait encourir par là. Les juges, néanmoins, instruits de ce qui se tramait, menacèrent d'envoyer le geôlier lui-même en prison, s'il s'avisait de méconnaître un sauf-conduit de la Cour. L'avocat choisi par Nelson se trouva un homme habile en même temps qu'un honnête homme, et, bien qu'il eût contre lui presque tout le barreau des différentes iles, la loi était si explicite, les faits si clairs, et Nelson plaida si bien sa cause, que les quatre prises furent condamnées.

Le gouvernement anglais, à qui le capitaine du *Boreas* avait adressé un mémoire, ne l'avait point abandonné dans cette circonstance difficile; mais quand le procès fut jugé en sa faveur, au lieu de remercier Nelson, ce fut au commandant en chef — Dieu sait s'il l'avait mérité! — qu'on adressa des éloges officiels « pour le zèle qu'il avait mis, disait-on, à protéger le commerce anglais. »

Nelson ressentit vivement cette ingratitude : « Je pense, écrivait-il, qu'un peu mieux instruits, les gens de l'Amirauté ne m'auraient pas ainsi négligé pour adresser ailleurs de si beaux remercîments. Il me paraît dur, après que j'ai compromis

ma santé, après que j'ai risqué ma fortune dans ces luttes sans gloire et sans profit, de voir qu'on remercie un autre pour ce que j'ai fait à l'encontre de ses ordres. Ou bien j'ai mérité qu'on me renvoyât du service, ou bien eût-il fallu, du moins, qu'on eût l'air de prendre garde à ce que j'avais fait ; on a paru ne pas l'ignorer, et cependant on me néglige. Si c'est ainsi qu'on me récompense d'avoir fidèlement rempli mes devoirs, je serai plus prudent à l'avenir, et moins prompt à me mettre en avant. Du reste, j'ai la consolation de n'avoir rien à me reprocher. »

La forme et le sujet de la lettre où nous prenons ces lignes rappelle d'une manière frappante les plaintes du poëte Burns, adressées aux directeurs de l'Excise. En voici une autre, qui n'est pas dépourvue de verve caustique ; c'est une réponse de Nelson à son frère, qui avait eu l'idée de solliciter l'emploi de chapelain sur le vaisseau amiral :

« Nous allons ici assez tristement ; je n'ai pas vu l'amiral depuis trois mois ; sa femme, sa fille et lui visitent les îles ; partout où ils iront je vous garantis qu'on se souviendra d'eux. Le « cher Boreas » est tout à fait oublié, tout à fait en disgrâce, et, *entre nous*, je ne serais point surpris que l'amiral ne vous choisît pas pour son chapelain. Je ne lui demanderai jamais une faveur personnelle. Le bruit court que le

capitaine Kelly fait à Miss[1] une cour assidue, et sir Richard a déjà dit que sa fille aurait cinq mille £ (125,000 fr.) de dot... Je suis forcé d'interrompre ma lettre pour courir sus à un coquin de *rebelle*[2]. Tous les gens de l'île Saint-Christophe sont pour lui contre moi, mais j'ai, Dieu merci, de quoi les confondre; au reste, ils me font perdre patience et surtout notre amiral, qui ne songe pas à nous aider. Notre amiral est un excellent joueur de violon... »

Il dit dans une autre lettre également adressée à son frère :

« Vous me demandez quand je retournerai en Angleterre. Comment, vous qui êtes allé à la mer, me faites-vous pareille question? Et que pourrais-je y répondre? Vous me demandez mon opinion sincère touchant vos démarches pour venir sous ce climat infernal; je vous dirai, simplement, que je n'aurais jamais pensé à vous y appeler; si, cependant, vous nous arrivez, je vous recevrai avec le plus grand plaisir, et m'efforcerai de vous rendre le séjour aussi agréable que possible. L'amiral, ainsi que lady et miss Hughes sont partis hier d'ici. Que la joie les accompagne!... j'aime mieux leur chambre que leur société... *Entre nous*, ajoute-t-il, ne soyez pas trop étonné d'apprendre que votre frère est de-

[1] Miss Hughes, la fille de l'amiral.
[2] *Rebelle* était, pour Nelson, synonyme d'*Américain*.

venu un *Benedict*[1]. Si cela se fait, ce sera avant un mois : n'en parlez à personne. »

VII

La nièce du Président. — Mariage de Nelson. — Condamnation anticipée.

Ce fut en effet dans ce temps-là que Nelson fut présenté à sa future femme, mistress Nisbett, jeune veuve d'une grande beauté, qui habitait avec son oncle l'île Névis. Le portrait de Nelson à cette époque se trouve dans une lettre écrite par une amie de mistress Nisbett. Cette esquisse toute féminine pourrait faire soupçonner le jeune officier d'une affectation qui n'est pas toujours étrangère aux hommes les plus distingués, une certaine originalité plus ou moins vraie leur semblant ajouter quelque chose au mérite. La simplicité absolue restera toujours l'apanage de ceux chez qui l'âme est à la hauteur du génie; autant vaut dire, du très-petit nombre.

« Nous avons enfin vu, dit cette dame, le capitaine du *Boreas*, cet officier dont il est si fort question. Il arriva tout juste au moment du dîner, parut

[1] Un homme marié. — Allusion au personnage de Shakspeare, qui se marie après avoir juré de mourir garçon.

avoir très-chaud, et ne dit pas grand'chose. Il est vrai qu'il semblait, suivant le vieil adage, « n'en pas moins penser » pour cela. Il ne but point de vin pendant le repas, mais au dessert, quand le président porta les toasts d'usage : *le Roi, la Reine et la famille royale !* et ensuite la santé de lord Hood, cet homme bizarre remplit et vida régulièrement son verre, disant que c'étaient là, pour lui, des « toasts à rasade. » Puis il passa la bouteille à son voisin, et retomba dans sa taciturnité première. Nul de nous, pendant cette visite, ne put se faire une idée de ce qu'est au juste son caractère, tant il y avait dans sa conduite de réserve sévère, tempérée çà et là par quelques saillies qui révélaient une âme supérieure. Placée auprès de lui, j'essayais d'attirer son attention par toutes les civilités imaginables, et j'en tirai à peine autre chose que des *oui* et des *non* très-succincts. Si vous eussiez été ici, Fanny, nous nous accordons tous à penser que vous eussiez été plus heureuse. Nous savons, en effet, quel attrait ces sortes de caractères un peu bizarres ont toujours eu pour votre imagination. »

Nelson ne paraît pas avoir été longtemps à faire agréer ses hommages ; et on s'explique assez naturellement que son amour pour mistress Nisbett, — amour légitime et raisonnable, on va le voir, — n'ait point été accompagné de ces manifestations

véhémentes, de ces élans insensés qui marquèrent plus tard sa passion pour lady Hamilton. Du reste, voici comment il a raconté lui-même les incidents qui précédèrent son mariage :

« Mon attachement actuel n'est pas tout à fait de fraîche date, mais j'avais résolu d'être fixé avant de traiter avec personne ce sujet délicat. La dame se nomme mistress Nisbett ; elle est veuve d'un docteur Nisbett, qui mourut dix-huit mois après l'avoir épousée, et qui lui a laissé un fils. Orpheline dès sa plus tendre enfance (car elle a perdu son père et sa mère à l'âge de deux ans), elle a été élevée par son oncle maternel, M. Herbert, président de Névis, dont la fortune et le caractère sont bien connus de tous les négociants qui ont affaire dans les Indes occidentales; aussi ne m'étendrai-je pas sur ce sujet. Sa nièce a vingt-deux ans, et vous supposerez facilement que je la trouve au moins égale, en attraits de toute sorte, à toutes les femmes ou demoiselles que j'ai jamais rencontrées : mais, sans vanité, son esprit et son âme sont supérieurs à ce qu'on trouve ordinairement dans les personnes de l'un ou l'autre sexe ; nous marcherons ensemble dans la vie comme deux êtres unis par une sincère et solide amitié. Son fils est en même temps son pupille, mais il a une fortune tout à fait indépendante.

« Après tout, je vais vous décrire Herbert, pour vous mettre à même de bien juger ma situation; c'est ce qu'on doit faire quand on demande conseil à quelqu'un. Herbert est très-riche et très-orgueilleux; il n'a qu'une fille et cette nièce, toutes deux aimées de même; mistress Nisbett est peut-être un peu préférée. Depuis que je séjourne à Névis, c'est-à-dire depuis le mois de juin dernier, j'ai vécu chez lui, jouissant d'une faveur très-grande. Je lui ai avoué naïvement que j'étais pauvre comme Job; mais il prétend que je lui conviens, et que la bonne famille dont je descends plaît à son orgueil. En revanche, il m'a dit : « Nelson, je suis fier, et je ne saurais « changer mon train de vie; aussi ne puis-je faire « actuellement beaucoup pour ma nièce; mais à ma « mort, elle aura vingt mille £ (500,000 fr.), et « si ma fille, ce qu'à Dieu ne plaise, mourait avant « moi, je laisserais à ma nièce la plus grande partie « de mon avoir. Mon projet est d'aller en Angleterre « vers l'année 1797, et de m'y établir pour le reste « de mes jours ;donc, si vous jugez possible de vivre « heureux ensemble, avec ce que vous avez, jusqu'à « ce que cette résolution s'accomplisse, mon consen« tement vous est acquis. » Voilà exactement ma situation vis-à-vis de lui, et je sais que, pour l'engager à se montrer généreux, le moyen n'est pas de paraître avoir besoin de ses libéralités. A qui, dans

un pareil moment, puis-je recourir, si ce n'est à vous [1]? L'affection que vous m'avez toujours témoignée me porte à espérer que vous ferez quelque chose. Mon bonheur futur, je vous le jure, dépend maintenant de vous. Si vous ne pouvez donner à vos générosités un caractère définitif, dites-le, et soyez certain que lorsque je serai plus riche (si je le suis jamais), je restituerai à votre famille ce que j'aurai reçu de vous. Je crois qu'Herbert sera facilement amené à promettre, pour sa vie durant, une pension de deux à trois cents £ (5,000 à 7,500 fr.) par an; et si, comme je le crois, vous me *donnez* (j'appellerai cela ainsi) ou bien cent £ (2,500 fr.) par an durant quelques années, ou tout à la fois un millier de £ (25,000 fr.), vous ferez le bonheur d'un couple d'amoureux qui prieront tous les jours pour vous. Ne me refusez pas; ce serait me briser le cœur : fiez-vous à moi pour transmettre à quelque autre de vos parents, si je le puis jamais, le bienfait que j'aurai reçu de vous. Je ne dois rien ajouter, si ce n'est que je compte tout à fait sur vos bontés, et que j'attends une réponse favorable par le premier paquet. »

Il écrivait en même temps à son frère, et après

[1] La lettre d'où ce passage est extrait fut adressée à M. Suckling, oncle maternel de Nelson. Il paraît avoir fait droit à la requête de son neveu.

s'être répandu en éloges sur le compte de sa future : « Nous serons, ajoutait-il, d'heureux époux, et si cela n'arrivait pas, ce serait évidemment de ma faute. » Triste pressentiment que nous verrons plus tard se réaliser, sans qu'il y eût, en effet, d'autre coupable que Nelson. Sa femme, qui se fit, dans la famille où elle entrait, de nombreux amis, les trouva fervents et dévoués, lorsqu'à l'infidélité de Nelson se fut jointe une sorte d'aversion injuste et cruelle, qu'attestent les lettres écrites à la fameuse Emma. Peu de contrastes sont plus affligeants que celui des tendres missives adressées par Nelson à sa femme, soit à l'époque de leur mariage, soit pendant les années qui suivirent, et cette correspondance adultère, sur laquelle lord Jeffrey, dans la *Revue d'Édimbourg*, prononça naguère un si éloquent anathème. Mais n'anticipons pas sur cette triste période qui nous montrera Nelson honteusement asservi par une femme sans pudeur, oubliant tout sentiment d'honneur et de reconnaissance, foulant aux pieds tous les devoirs, et, dans sa folle ivresse, cessant de distinguer entre le bien et le mal.

VIII

La guerre aux fripons. — Probité punie. — Un *lever* réparateur. — Nouveaux griefs. — Loisirs forcés. — Comment chassait Nelson. — Le *poney* et les hommes noirs. — Dégoût profond.

Nelson et mistress Nisbett furent mariés en 1787. Le capitaine du *Boreas*, toujours actif et zélé à l'extrême, s'était alors mis en tête de poursuivre les fraudes à l'aide desquelles tous les hommes d'affaires, tous les spéculateurs qui traitaient dans les Indes occidentales avec la marine britannique, réalisaient d'immenses et illégitimes bénéfices. Une seule dénonciation, transmise à Nelson par des hommes qui espéraient un *tant pour cent* sur les sommes dont ils auraient assuré la rentrée, portait à cinq cent mille £ environ (12,500,000 fr.) le total des vols administratifs commis depuis quelques années dans la seule île d'Antigoa; trois cent mille £ (7,500,000 fr.) avaient été détournées à Sainte-Lucie; deux cent cinquante mille (6,250,000 fr.) aux Barbades; plus d'un million (25,000,000 fr.) à la Jamaïque. Convaincu que le gouvernement anglais avait été trompé d'une manière infâme, Nelson ne cessait d'envoyer au Contrôleur de la marine les notes les plus énergiques, appuyées de

preuves écrasantes. Mais le péculat avait des racines profondes ; les enquêtes provoquées n'eurent pas lieu, et, par un singulier résultat, les démarches de Nelson créèrent contre lui, dans les bureaux de l'Amirauté, une espèce de préjugé malveillant, une sourde persécution dont il eut grande peine à se défendre.

Ainsi, lorsqu'au mois de juin 1787, le *Boreas* revint en Angleterre, Nelson, menacé de consomption, miné par les fièvres, — et dont la santé, en un mot, devait se trouver fort mal d'une brusque transition entre le climat des Indes occidentales et celui de l'Angleterre, — Nelson, disons-nous, fut envoyé dans le nord, jusqu'à la fin de novembre, pour y faire le service d'un simple capitaine de corvette. Ce traitement indigne, qu'il n'attribua point à une simple négligence, excita chez Nelson le plus vif ressentiment. Pendant ces cinq mois il ne quitta guère son vaisseau, et remplit ses ennuyeux devoirs avec une exactitude où perçait un mécontentement profond. Le jour où il reçut la nouvelle que le *Boreas* était mis en commission, il en exprima sa joie, en termes amers, dans une lettre adressée à l'un de ses camarades : « Ceci, disait-il, va me délivrer pour toujours d'un service ingrat, car ma détermination bien ferme et bien inaltérable, est de ne jamais remettre le pied à bord d'un

vaisseau du roi. Immédiatement après mon arrivée à Londres, j'irai chez le premier lord de l'Amirauté pour lui remettre ma démission. »

L'officier auquel cette confidence était adressée, sans chercher à combattre un parti pris si absolu, en référa secrètement à lord Howe, qui, la veille du jour où Nelson devait cesser son service, lui fit demander de venir le voir. Leur conversation fut de nature à calmer l'irritation du jeune capitaine ; et lord Howe acheva de le ramener, en lui proposant de le conduire au premier lever que tiendrait le monarque.

Encouragé par l'accueil qu'il reçut à la cour, Nelson crut pouvoir reprendre ses poursuites contre les déprédateurs du trésor public. Il eut des entrevues avec M. Rose, M. Pitt et sir Charles Middleton. Les faits qu'il alléguait demeurèrent prouvés. On prit certaines mesures, presque toutes suggérées par lui, pour empêcher qu'à l'avenir d'aussi énormes abus pussent rester impunis. Quelques coupables, mais en très-petit nombre, furent découverts et jugés. A ceci se borna la récompense de Nelson, qui n'avait pour tous protecteurs que son zèle et son intégrité. A côté de lui, plus d'un camarade, mieux soutenu, obtenait et les suppléments de paye et les faveurs honorifiques que Nelson avait en vain sollicités ou mérités. Aussi, de nouveau, le méconten-

tement s'emparait de lui ; mais il se roidissait contre l'injustice, et cherchait avec avidité toutes les occasions de dompter le sort. C'est ainsi qu'il brigua, lorsqu'il fut question d'une campagne contre les pirates du Maroc, l'honneur d'y prendre part. Sa demande lui eût été accordée, mais l'expédition projetée n'eut pas lieu, et l'impétueux officier dut se résigner à végéter, plusieurs années durant, auprès de sa jeune femme et de son vieux père, dans le prieuré de Burnham-Thorpe.

Là, ses loisirs étaient des plus innocents ; tantôt il s'occupait d'agriculture ou vérifiait les comptes des fermages ; tantôt il donnait ses soins au jardin, tantôt il s'amusait, comme dans son enfance, à dénicher des oiseaux. La chasse au tir lui était interdite, comme trop dangereuse pour autrui, car il emportait son fusil tout armé, de même que s'il se préparait à un abordage, et dès qu'un oiseau partait devant lui, sans se donner la peine d'épauler son arme et d'ajuster, il lâchait son coup presque au hasard. Aussi, dans les annales de famille, le souvenir d'une perdrix tuée par Nelson est resté comme celui d'une merveille unique en son genre.

Il ne faut pas croire que les soucis ne vinssent jamais le chercher au sein de sa paisible solitude. Les propriétaires des vaisseaux américains qu'il avait fait saisir et vendre lui gardaient une éternelle

rancune. Un jour qu'il était parti pour une foire voisine où il voulait acheter un *poney*, objet de longs désirs et de calculs infinis, deux hommes noirs se présentèrent tout à coup devant mistress Nelson, et, après lui avoir fait déclarer à plusieurs reprises qu'elle était bien la femme du capitaine, ils lui présentèrent une notification judiciaire par laquelle les armateurs américains, évaluant leurs pertes à vingt mille £ (500,000 fr.), lui dénonçaient une action en dommages-intérêts. Lorsque Nelson revint, tout joyeux d'avoir fait son emplette, on hésita quelque temps à lui remettre le fatal papier qui allait déranger sa gaieté d'enfant; d'ailleurs, il ne voulait rien écouter que sa femme n'eût admiré la bonne grâce, l'agilité sans pareille, toutes les qualités, en un mot, du cheval qu'il ramenait. Il fallut cependant en finir, et son indignation, quand il sut ce qui s'était passé en son absence, l'emporta presque au delà des bornes : « Je ne mérite pas cet affront, s'écria-t-il ; mais on ne se jouera pas plus longtemps de moi. Je vais immédiatement écrire à la Trésorerie, et si le gouvernement refuse de m'appuyer, je quitterai certainement le pays. »

Cette menace n'était point vaine. Prévoyant, en effet, qu'il serait abandonné par des protecteurs sur lesquels il avait appris à ne pas faire fond, Nelson se préparait à partir pour la France. Ses ar-

rangements étaient faits : mistress Nelson devait le suivre, mais seulement quelques jours après son départ, et sous la garde de son frère aîné, Maurice. Par bonheur, la réponse du gouvernement fut plus favorable qu'il ne l'espérait. On se plaisait à reconnaître que Nelson était un très-bon officier, et on lui promettait toute sorte d'assistance pour le cas où il serait injustement persécuté.

IX

Les ennuis de l'oisiveté. — Apathie bureaucratique. — Nouveaux dégoûts et soumission. — Instincts tories. — Velléités de socialisme. — Échantillon de style officiel. — L'*Agamemnon*.

Il paraît que l'affaire n'eut pas d'autre suite ; mais Nelson, débarrassé de cette inquiétude, avait d'autres sujets d'ennui. On le laissait inactif, avec des appointements insuffisants, et il était mortifié d'avoir toujours à demander du service. « Ma pauvreté, disait-il, est un crime dont je ne puis me laver, et, parmi les puissants, pas un homme qui s'occupe de moi. » Il se plaignait aussi des préjugés que les gens de l'Amirauté avaient contre lui ; préjugés dont il ne pouvait pas deviner la cause. A vrai dire, ces préjugés n'existaient pas au degré où

il le croyait. Seulement, et par la raison que les gens de bureaux sont fort peu aptes à distinguer le vrai mérite dans une profession qu'ils n'ont jamais exercée, on n'appréciait pas les qualités de Nelson plus haut que celles de beaucoup d'autres officiers, mieux servis que lui par les circonstances.

Les protections ne lui manquèrent pas non plus au point où il le dit. Ainsi, lorsqu'à l'occasion du détroit de Nootka, il parut probable qu'on allait armer une flotte, le prince William, qui venait d'être créé duc de Clarence, le recommanda, sur sa demande, à lord Chatham, avec tout le zèle de l'amitié; cependant Nelson ne reçut pas d'emploi, et son désappointement fut tel, qu'une fois encore il projeta de quitter le service. Il fallut les remontrances les plus pressantes de lord Hood pour vaincre cette résolution inspirée par un dégoût bien naturel.

Que d'autres, à sa place, dans ce temps d'agitation politique, eussent été conduits à prendre parti contre un gouvernement si aveugle et si ingrat! Mais Nelson avait, sur la hiérarchie sociale, des idées très-arrêtées, sinon très-justes. Il accordait une sympathie réelle aux souffrances des paysans, parmi lesquels le sort l'avait placé depuis quelques années; pourtant sa philanthropie, semblable, sous ce rapport, à celle qu'a prétendu professer, de nos

jours, le parti politique appelé la Jeune Angleterre, ne voulait que des améliorations purement matérielles dans le sort des classes pauvres. Il croyait tout faire pour elles en leur procurant du pain et du lard à meilleur marché. C'est dans ce sens qu'il écrivait, en 1792, au duc de Clarence, une lettre trop curieuse pour que nous nous refusions le plaisir d'en citer quelques passages.

« Notre lord lieutenant, lui dit-il, a convoqué pour jeudi prochain, onze du courant, une assemblée des juges de paix du comté de Norfolk. Je ne doute pas que, s'encourageant l'un l'autre, ils ne prennent des résolutions, dont aucun, séparément, n'ose encourir la responsabilité. Il s'agit de retirer les licences à tous les aubergistes, cabaretiers, etc., qui tolèrent chez eux la réunion de sociétés séditieuses; il s'agit encore d'emprisonner ces discoureurs incendiaires, qui vont de cabaret en cabaret, poussant le peuple à ne plus payer les taxes, à s'armer, à réclamer des réformes, etc. Pour ce qui est de nos environs, un prêtre, nommé Priestley[1],

[1] Il faut reconnaître ici le fameux Joseph Priestley, dont les écrits révolutionnaires ont conservé quelque influence. Ses travaux comme chimiste font encore aujourd'hui l'admiration des savants. En 1791, pendant une émeute suscitée par les partisans du trône et de l'autel, la populace mit le feu à sa maison de Birmingham, brisa ses appareils, et détruisit sa pré-

propage ces mauvaises doctrines dans un cercle d'environ dix milles autour de sa résidence, et je demandais, il y a quelques jours, à un juge de paix, pourquoi, la conduite de cet homme étant connue, on ne l'avait pas fait arrêter? La réponse fut que pas un juge ne voudrait, en se singularisant, attirer sur lui une impopularité dangereuse, et s'exposer à perdre sa vie et ses biens au début de la première émeute : que si, au contraire, les juges s'entendaient pour agir d'une manière uniforme, l'homme dont je parlais ne serait pas deux jours en liberté, après la conduite qu'il avait tenue. Votre Altesse Royale ne s'étonnera pas que nos pauvres laboureurs se laissent séduire par de belles promesses et par l'espoir d'un meilleur avenir, quand je lui dirai que, réellement, ils sont dénués de tout ce qui rend la vie comfortable. (Ici deux lignes effacées que nous nous permettons de rétablir : ***La faim est un dur aiguillon; et ils ne manquent pas seulement de nourriture, mais aussi d'habits et de feu.***) Cette détresse était peut-être, à quelques égards, inévitable, car elle résulte d'une cherté générale dans tout ce qui concerne l'existence; mais elle provient aussi, en partie, de la négligence des propriétaires qui auraient pu, se montrant

cieuse bibliothèque. Il émigra, trois ans après, en Amérique, et mourut en 1804, à Northumberland, Pennsylvanie.

moins exigeants, obliger les fermiers à hausser les salaires, de manière à compenser, dans une mesure quelconque, la hausse qui a tout à coup frappé les objets de nécessité première.

« La note ci-incluse pourra donner à Votre Altesse Royale une idée de ce que souffrent les paysans; encore n'ai-je pas tout dit, car j'avais à cœur de ne pas être accusé d'exagération par le propriétaire le plus enclin à contester les besoins du pauvre. J'ajouterai que les salaires se sont élevés assez généralement, durant les trois semaines qui viennent de s'écouler, environ d'un shelling par semaine; si cela fût arrivé plus tôt, le mécontentement n'eût pas fait de grands progrès parmi nos travailleurs, car l'esprit de loyauté ne leur manque pas, et, dans beaucoup de circonstances, leur conduite aurait pu servir de modèle à ceux qui se croient au-dessus d'eux. »

La note jointe à la lettre ci-dessus renfermait un état exact des profits et des dépenses d'un laboureur dans le comté de Norfolk; Nelson le supposait marié et père de trois enfants. Le total des gains monte à vingt-trois £ un shelling (576 fr. 25 c.) : en déduisant de cette somme la dépense de vêtements, de chaussures, de chauffage et de loyer, il restait quatorze £ sept shellings deux deniers (358 fr. 95 c.) pour la nourriture de la famille

pendant toute l'année, c'est-à-dire, en prenant Nelson au mot, « pas tout à fait deux *pence* (vingt centimes) par jour pour chaque personne, et avec interdiction absolue de boire autre chose que de l'eau. Nos pauvres paysans, en effet, ne goûtent jamais de bière, à moins qu'ils ne soient tentés, comme cela se voit trop souvent, par les délices du cabaret. »

La suite de la correspondance ne nous apprend pas ce que Son Altesse Royale répondit à cet exposé de faits, ni si l'on prêta quelque attention aux suggestions qui l'accompagnaient.

Dans l'hiver de 1792, au moment même où l'Angleterre et la France révolutionnaire allaient engager cette terrible lutte qui a inauguré le dix-neuvième siècle, Nelson offrit encore une fois ses services, demanda instamment un navire, et se déclara prêt à accepter tout commandement, dût-on ne lui confier qu'un bateau dragueur. On ne sait quel commis lui répondit dans la forme officielle : — « Monsieur, j'ai reçu votre lettre du cinq courant, par laquelle vous vous déclarez prêt à prendre du service, et j'en ai donné connaissance au lord commissaire de l'Amirauté. » Ce fut le 12 décembre que lui parvint cette sèche et mortifiante dépêche; mais il n'en eut pas longtemps le déboire; car, le 12 janvier suivant, grâce aux ef-

forts réunis du duc de Clarence et de lord Hood, il fut promu au commandement de l'*Agamemnon* (64 canons) et envoyé dans la Méditerranée, où sa gloire allait enfin se dégager des nuages envieux qui en avaient jusqu'alors éteint les rayons. Ici commence une nouvelle phase de sa vie, que nous aborderons dans la seconde partie de notre travail : mais, avant de faire connaissance avec le héros, nous avons voulu étudier l'homme, qui se révélait plus nettement à nous dans les premières vicissitudes de sa destinée. Puissions-nous avoir associé nos lecteurs à cette curiosité, qui justifie seule un récit aussi minutieux.

DEUXIÈME PARTIE

1793-1798

X

L'Angleterre et la Révolution française. — Anomalie déplorable. — Toulon occupé. — Nelson à Naples. — Sir William et lady Hamilton.

L'*Agamemnon* faisait partie de la flotte envoyée dans la Méditerranée sous les ordres de lord Hood. Cette flotte y parut au moment même où le midi de la France, effrayé des excès révolutionnaires auxquels se livrait le gouvernement central de la République, réagissait contre le régime violent que la Convention prétendait imposer à la France, et qui seul, en effet, il faut bien le dire, pouvait sauver cette terre d'élite, menacée de toutes parts. Que l'Angleterre, pays libre et fier de sa liberté, se joignît en ce moment aux monarchies absolues contre une nation glorieusement affranchie, personne ne devait

s'y attendre; mais ce pays était la France, et les intérêts de la politique générale cédaient le pas à cette longue animosité des deux peuples qui n'est pas encore, même aujourd'hui, complètement effacée : « Ce fut, a dit Southey, — le *tory* Southey, peu suspect en cette matière, — une misérable erreur, dont les conséquences seront longtemps à déplorer. En effet, sans la malheureuse intervention de l'Angleterre, les vieilles et chancelantes monarchies du continent se seraient inévitablement écroulées, et les nations européennes, douées, en même temps que la France, de l'élan et de la force que prêtent les révolutions, au lieu d'être pour elle une proie facile, seraient devenues ses rivales. » De pareils calculs n'étaient pas à la portée de l'oligarchie anglaise, terrifiée, elle aussi, par le cri de *guerre aux châteaux!* que poussaient les niveleurs de 93. Elle fit cause commune avec les souverains absolus, et lorsque l'espoir de démembrer la République brilla un moment à ses yeux, elle se hâta de promettre aux contre-révolutionnaires de Toulon, de Marseille et de Lyon, les secours et l'aide qu'ils réclamaient pour le rétablissement de l'ancienne dynastie. L'occupation de Toulon (1793) lui parut surtout une heureuse conquête; trente et un vaisseaux de ligne, vingt-cinq frégates, principale force de la marine fran-

çaise, tombaient ainsi entre les mains des Anglais, bien décidés à tout détruire, plutôt que de rendre un seul de ces navires à la République ennemie.

Nelson ne prit aucune part à l'occupation de Toulon; lord Hood l'avait choisi pour porter des dépêches à sir William Hamilton, envoyé d'Angleterre à la cour de Naples. Dès leur premier entretien, sir William prit de Nelson la plus haute idée : « Vous verrez, disait-il à sa femme, un petit homme qui se ferait difficilement passer pour un joli garçon, mais qui, j'imagine, étonnera quelque jour le monde. Je n'ai jamais reçu d'officier chez moi, continuait-il; mais je suis résolu, pour celui-ci, à me départir de mes habitudes. Qu'on lui donne l'appartement préparé pour le prince Auguste. » Tel fut le commencement d'une liaison qui devait tourner au déshonneur de ces deux hommes, alors entraînés l'un vers l'autre par un mutuel attrait. Nelson, pour sa part, était charmé de sir William, et de l'activité qu'il mettait à faire partir les troupes napolitaines destinées à renforcer la garnison de Toulon. On raconte que, lui serrant un jour la main : « Sir William, s'écria-t-il, vous êtes un homme selon mon cœur. Vous entendez votre besogne comme j'entends la mienne; » et il ajouta, dit-on encore : — « Je ne suis pour le moment qu'un simple capitaine, mais que je vive, et vous

me verrez au haut de l'échelle. » A la même époque, Nelson forma, sous les auspices de l'ambassadeur anglais, des relations qui devaient être encore plus fatales à sa gloire. Le roi et la reine de Naples, comme s'ils eussent prévu l'avenir qui leur était réservé, prodiguèrent les distinctions les plus flatteuses au jeune capitaine, facilement ébloui. Avec ses idées de *loyalisme* outré, ce n'était pas pour lui peu de chose que d'être admis à une table royale, et d'y siéger à la droite même du souverain.

Rien, dans sa correspondance de ce temps-là, ne fait pressentir l'attachement qu'il devait éprouver plus tard pour lady Hamilton. Il parle d'elle à sa femme dans les termes les plus simples et les plus froids, comme « d'une personne aimable [1] qui s'est rendue digne d'un rang où elle a été tout à coup

[1] Emma Lyon, ou Harte, — on ne sait au juste lequel de ces deux noms était le sien, — d'abord *governess*, puis au service d'un petit marchand, puis femme de chambre, puis servante de taverne, puis maîtresse d'un capitaine de marine (plus tard l'amiral John Willet Payne), puis ramassée par un charlatan qui fit de sa beauté splendide le sujet d'une exhibition publique, puis *protégée* d'un membre de la famille Warwick (M. Charles Greville), — devint, (après bien des aventures, on le voit), la maîtresse, et enfin la femme de l'oncle de ce dernier protecteur, sir William Hamilton, à qui, complétement ruiné, M. Greville l'avait envoyée pour qu'elle obtint de lui quelques secours pécuniaires. Elle avait épousé sir William dans les premiers mois de 1791.

élevée par le hasard. Il ajoute simplement qu'elle s'est montrée fort bonne pour Josiah Nisbett, son beau-fils, embarqué sur l'*Agamemnon* avec le grade de *midshipman*.

De Naples, Nelson partit pour Tunis, et, sur sa route, il engagea un combat contre une frégate française, faisant partie d'une escadrille qui croisait sur les côtes de Sardaigne. La lutte ne tourna point à l'avantage de l'*Agamemnon*, dont le gréement, endommagé par les boulets, ne lui permit pas de suivre la frégate ennemie. Mais il aurait couru de grands dangers, si les autres vaisseaux français, au lieu de poursuivre la proie qu'il leur offrait ainsi, n'étaient allés au secours de leur camarade, qui les appelait par des signaux de détresse.

Arrivé auprès du dey, qui, par un singulier contraste, était le fidèle allié de la République française, Nelson s'efforça de lui faire comprendre combien il était impolitique à lui de soutenir « un peuple qui venait de tuer son roi. » Cet argument, qu'on eût pu croire irrésistible aux yeux du despote barbaresque, fut réfuté par lui d'une manière assez piquante : « Sans doute, dit-il, le meurtre d'un souverain par son peuple est un crime odieux; mais, — si j'en crois les historiens, — c'est un crime que les Anglais ont commis autrefois. » Quand Nelson vit sa diplomatie inutile, — et l'épreuve ne fut pas

longue, — il demanda et obtint d'être envoyé avec la petite escadre qui allait en Corse porter secours à Paoli.

XI

La Corse et ses maîtres. — Les Génois. — Le roi Théodore. — Une épigramme. — Jacques Bonhomme et John Bull. — Le protectorat refusé. — Gaffori et Matra. — Pasquale Paoli. — L'anathème de Rousseau. — Un bon marché. — Coriolan chez les Volsques.

Les destins de cette île sont bizarres et frappants. Le caractère indépendant de ses habitants, son éloignement des côtes, les facilités que la nature semble lui avoir données pour se défendre, n'ont jamais pu la soustraire à la domination des peuples étrangers. Les Maures, tour à tour, et les Pisans, et les rois d'Aragon, et les Génois, l'ont subjuguée; les derniers surtout y régnèrent longtemps en dépit des fréquentes révoltes que provoquait leur cruel despotisme; il est vrai qu'ils eurent pour complices, à plusieurs reprises, les États monarchiques de l'Europe.

L'empereur Charles VI, au commencement du dix-huitième siècle, leur prêta des troupes pour étouffer une insurrection menaçante. En 1734,

la guerre éclata de nouveau, et ce fut alors qu'un baron westphalien, que la fortune de Ripperda et d'Albéroni empêchait sans doute de dormir, vint promettre aux Corses des secours considérables, si, pour prix de leur affranchissement, ils lui donnaient la couronne. Cet aventurier, nommé Théodore de Neukhoff ou de New-Hoffen, parvint à se faire écouter; il régna même, pendant huit mois, sur le peuple corse, abusé par ses chimériques promesses. Voyant ensuite à quels dangers il était exposé, s'il ne trouvait quelques moyens de les réaliser, il passa en Hollande, réussit à se faire vendre à crédit, par de riches négociants, des canons, des munitions de guerre, etc., qu'on lui confia, sous la surveillance d'un subrécargue. A leur arrivée en Corse, Théodore régla tous ses comptes avec les juifs hollandais, en faisant assassiner le surveillant incommode qu'ils lui avaient donné. Mais ce crime ne lui réussit pas; il n'osa débarquer dans l'île où sa tête était mise à prix, et où les Français étaient venus défendre la cause génoise. Il lui fallut donc renoncer à son éphémère couronne, qu'il échangea bientôt, réfugié à Londres, contre une place dans la Prison des Débiteurs insolvables. Ses créanciers se lassèrent de l'y nourrir, et il mourut, peu de temps après sa délivrance, leur léguant sur son prétendu royaume une hypo-

thèque illusoire. On lui fit cette épitaphe satirique :

> Fate poured its lesson on his living head;
> Bestowed a kingdom, and deni'd him bread.
>
> Ci-gît à qui naguère un bizarre destin
> Donnait une couronne et refusait du pain !

Les Français, cependant, agissant en apparence pour le compte de Gênes, avaient énergiquement travaillé à ruiner en Corse l'esprit d'indépendance démocratique. Les moyens les plus violents ne furent pas épargnés, et dans une île aussi petite, aussi mal peuplée que l'est la Corse, ces moyens ne pouvaient manquer de réussir. Mais, quand la paix, — une paix de mort, — fut rétablie, les Français quittèrent l'île, et leur départ fut le signal d'une insurrection générale. Alors, pour la première fois, les Anglais intervinrent, à titre d'alliés de la Sardaigne qui était en guerre avec Gênes. Quelques-uns de leurs vaisseaux bombardèrent Bastia, San-Fiorenzo, et remirent ces villes entre les mains des patriotes corses.

Ce service établit, dans l'esprit de la population, un préjugé favorable à la Grande-Bretagne, et par la suite, en 1746, la Corse, qui ne pouvait se passer de protecteurs, sollicita le patronage de l'Angleterre. Le bon vouloir, par malheur, n'était pas réciproque; les soldats et les marins anglais

qui avaient fait partie de l'expédition mentionnée plus haut, ne conservaient de ce pays déchiré par la guerre civile qu'un souvenir effrayant, mêlé de dégoût et d'horreur. De proche en proche, ce sentiment avait gagné jusqu'aux hommes d'État qui, tout en remerciant les Corses de l'appel fait à la Grande-Bretagne, ajournèrent à d'autres temps le protectorat réclamé.

Réduits à eux-mêmes, les intrépides insulaires se donnèrent deux chefs, Gaffori et Matra; le dernier trahit son pays au profit de Gênes; mais sa perfidie fut déjouée par l'héroïsme de Gaffori, dont la figure se dessine, au milieu de ces sanglantes chroniques, comme les plus beaux types de la Grèce et de Rome. C'est lui qui désarma, par son éloquence imposante, une bande d'assassins, maîtres de sa vie; c'est encore lui dont les Génois mirent le patriotisme à une si terrible épreuve, lorsque, assiégés par lui dans Corte, ils placèrent son fils sur les murailles contre lesquelles le feu allait s'ouvrir. A cette vue, les canonniers corses hésitèrent un instant, mais Gaffori accourut et leur ordonna de mettre le feu aux pièces. L'enfant échappa comme par miracle; et, lorsqu'il put comprendre le dévouement dont il avait failli être victime, ni sa reconnaissance ni son respect ne firent faute à un père dont il était le digne descendant.

Gaffori gouvernait encore la Corse en 1755, lorsqu'il fut assassiné par des misérables que le gouvernement génois ne rougit point de pensionner après ce honteux service. L'état du pays était alors si prospère, qu'il put, durant deux années entières, se suffire à lui-même, et lutter sans chefs contre ses anciens oppresseurs. Au bout de ce temps, les Corses sentirent néanmoins le besoin d'un général, et firent offrir le commandement de leurs troupes au fils de l'un de leurs anciens défenseurs, retiré à Naples depuis l'invasion de la Corse par les Français. Ce jeune homme, nommé Pasquale de Paoli, ne jugea point l'entreprise au-dessus de son courage; il partit de Naples, comblé des bénédictions paternelles, et, bien qu'il trouvât sa patrie dans un désordre facile à comprendre après tant de désastres, il ne fut pas longtemps à opérer une régénération qui pouvait à jamais la rendre libre. Les lois avaient repris leur autorité, la jeunesse se formait à des destinées nouvelles, et si la France ne fût pas intervenue encore une fois, l'expulsion des Génois était certaine. Mais le cabinet de Versailles, qui devait quelques millions à la république marchande, saisit cette occasion de s'acquitter avec du sang au lieu d'or : il offrit, contre une quittance complète, six bataillons dont le service en Corse durerait pendant quatre années : démarche indigne

qui excita la colère de tous les cœurs généreux, et contre laquelle Rousseau protesta dans une lettre éloquente : « Vous autres Français, disait-il, vous êtes une nation essentiellement servile, essentiellement vendue à la tyrannie, essentiellement cruelle, et sans pitié quand vous persécutez les malheureux. Certains d'entre vous, s'ils entendaient parler d'un homme libre à l'autre bout du monde, feraient, je crois, le chemin pour le seul plaisir de l'exterminer. »

Dans cette occasion, les Français n'agirent, cependant, que comme des débiteurs pressés de s'acquitter, et, tout en maintenant l'ordre, ils s'appliquèrent à ne point faire souffrir les populations. L'Angleterre adopta une politique étroite, et qui touchait à l'ingratitude. Après la paix de Paris, le gouvernement britannique fit paraître une proclamation par laquelle étaient interdits tous rapports avec « les rebelles de Corse. » Paoli en reçut la nouvelle avec un étonnement douloureux; ce grand homme était fier de son pays, et cherchait en vain, dans l'histoire des républiques anciennes, trente années de patriotisme pur et dévoué qu'on pût opposer à celles dont la Corse alors revendiquait l'honneur. Profitant de la faiblesse des Génois et de l'inactivité des Français, il poursuivait ses plans de civilisation avec une ardeur, nous dirions presque un fanatisme, dont

on trouve l'empreinte dans cette comparaison passionnée : « Nous sommes maintenant ici, disait-il, comme le prophète Élisée étendu sur l'enfant mort de la Sunamite, — œil contre œil, nez contre nez, lèvres contre lèvres; le pays commence à reprendre quelque chaleur et quelque vie : nous espérons qu'il retrouvera sa force et sa santé premières. »

La France vint encore détruire ce beau rêve. Lorsque les quatre années d'occupation furent écoulées, elle acheta la Corse à Gênes moyennant quarante millions de livres. Cette transaction, d'une légitimité plus que douteuse, ne manqua pas de soulever dans l'île les plus énergiques résistances; mais elles furent comprimées par la force, et, après avoir lutté deux ans contre les troupes dont on avait couvert le pays, Paoli, qui avait refusé l'autorité suprême dont le cabinet de Versailles le voulait investir, fut réduit à s'exiler; il passa en Angleterre, où le gouvernement, du moins, eut le bon esprit de lui assurer, ainsi qu'à sa famille, une pension convenable.

Plus de vingt ans s'écoulèrent ensuite. Au début de la Révolution française, la Corse, longtemps opprimée, demanda, elle aussi, à devenir libre; mais un décret de l'Assemblée nationale, classant l'île parmi les départements français, lui donna tous les

priviléges de la constitution nouvelle. Il n'en fallait pas davantage pour satisfaire les Corses et Paoli lui-même, qui, résignant sa pension, quitta l'Angleterre, et vint prendre place parmi les législateurs français. Bientôt, néanmoins, prévoyant qu'une guerre civile allait éclater, après l'immolation du souverain, dans un pays qui semblait abandonné sans guide à la tourmente révolutionnaire, il rêva, il prépara même une séparation de son île natale et de la République nouvelle.

Ses desseins parurent suspects; il furent tout à fait démasqués, lorsque, mandé à la barre de la Convention pour y rendre compte de sa conduite, il refusa par deux fois, sous de vains prétextes, cette dangereuse épreuve : ce fut le signal d'une rupture complète. On le déclara rebelle et traître; sa tête fut mise à prix, et tout ce qu'il avait en Corse d'ennemis personnels, sans compter un certain nombre de démocrates sincères, se joignit aux autorités françaises pour l'écraser; mais le peuple lui était fidèle, et le jour où il voulut la ressaisir, il retrouva toute l'autorité dont il avait joui naguère.

Pour résister, cependant, il lui fallait des appuis, et il ouvrit une correspondance avec lord Hood, peu de semaines avant l'évacuation de Toulon. Le lieutenant-colonel Moore [1], le major Koehler et sir Gil-

[1] Sir John Moore, le même qui fut tué depuis à la Corogne.

bert Elliot lui furent envoyés pour combiner un plan d'opérations. Il fut convenu que si, avec l'aide des forces britanniques, Paoli parvenait à expulser les Français, l'île de Corse passerait immédiatement sous l'autorité du roi d'Angleterre, le peuple s'engageant par avance à reconnaître les institutions qui régleraient ses rapports futurs avec la Grande-Bretagne.

XII

Croisière autour de la Corse. — Débarquement. — Prise de San Fiorenzo. — Une équipée de marins. — Siége de Bastia.

Pendant que les négociations se suivaient, Nelson, avec une escadrille, croisait autour de l'île pour empêcher l'ennemi d'y jeter des secours. Les Français avaient un entrepôt de farines près de San Fiorenzo, et leur unique moulin était à peu de distance. Saisissant une occasion favorable, Nelson débarqua cent vingt hommes, qui jetèrent les farines dans la mer, incendièrent le moulin, et se rembarquèrent avant qu'un détachement de mille hommes, envoyé contre eux, pût leur causer la moindre perte. Tandis qu'il se livrait à cette guerre de détail,

souvent plus fatigante et plus ruineuse pour l'ennemi que ne le seraient des engagements plus généraux, on débarqua des troupes, et San-Fiorenzo fut assiégée. Les Français, ne jugeant pas qu'ils pussent tenir dans ce poste, coulèrent bas une de leurs frégates, incendièrent l'autre, et se retirèrent à Bastia. Lord Hood résolut d'en faire le siége, et communiqua son plan au général Dundas, qui commandait les troupes de terre; mais celui-ci jugea l'entreprise impraticable avant l'arrivée d'un renfort de deux mille hommes qu'il attendait de Gibraltar, et lord Hood, réduit à ses propres forces, résolut de se passer du concours qu'on lui refusait formellement.

C'était une tentative ardue que l'attaque d'une place forte avec des matelots et des soldats de marine. Dundas écrivait à lord Hood, après mûre réflexion, que son plan lui paraissait chimérique et téméraire, « tel, en un mot, qu'aucun officier ne serait excusé d'en essayer la réalisation. » Le général d'Aubant, qui vint prendre, à la même époque, le commandement confié à Dundas, fut tout à fait du même avis que son prédécesseur. Il ne voulut confier à l'amiral ni un soldat ni un canon pour ce qu'il appelait « une folle équipée. » Lord Hood n'en persista pas moins à prendre sur lui la lourde responsabilité d'une attaque soumise à tant de chances.

Encouragé par Nelson, qui déclarait « presque invincibles » les matelots de l'*Agamemnon*, il ouvrit le siége avec onze cent quatre-vingt-trois soldats ou artilleurs de marine, et deux cent cinquante matelots. A San Fiorenzo, cependant, cinq régiments de troupes anglaises demeuraient immobiles, et le général qui les commandait resta jusqu'au bout impassible dans ses refus.

Nelson ne s'en affligeait qu'à demi : « Nous sommes en petit nombre, disait-il, mais tous de bonne trempe; mes marins ne font pas plus d'attention à la fusillade que si on leur jetait des petits pois. » Le fait est qu'en cette circonstance ils redoublèrent de zèle et d'intrépidité. Piqués d'honneur par l'abandon même où leurs frères d'armes les laissaient, chacun d'eux se regardait comme individuellement intéressé au succès de l'entreprise, et dès les premiers jours du débarquement, qui eut lieu le 4 avril 1794, ils transportèrent à force de bras, sur des hauteurs en apparence inaccessibles, des batteries redoutables pour la ville assiégée. Sommé de se rendre, le commissaire de la Convention nationale, — Lacombe Saint-Michel, — qui commandait à Bastia, répondit par ces trois lignes : « J'ai des boulets rouges pour vos vaisseaux et des baïonnettes pour vos troupes. J'attends, pour avoir recours à la générosité anglaise, que les deux tiers de mes

hommes aient été tués. » Il ne montra pas, cependant, toute la fermeté qu'on eût pu attendre de paroles aussi menaçantes : le 19 mai, on parla de capitulation, et le soir même, sur les hauteurs voisines, les troupes jusque-là cantonnées à San Fiorenzo, commencèrent à se montrer; le lendemain matin, le général d'Aubant arriva, suivi du reste de l'armée, pour prendre possession de Bastia.

Au surplus, les marins eux-mêmes s'étonnaient de leur succès; ils s'en étonnèrent encore davantage quand ils surent le compte exact de la garnison, composée de mille hommes de ligne, quinze cents gardes nationaux et un nombre à peu près pareil de Corses enrégimentés, en tout quatre mille hommes, à l'abri de bonnes murailles, que douze cents soldats, novices dans l'art des siéges, venaient de faire capituler. Nelson, à ce qu'il paraît, avait su, dès les premiers jours du siége, à quelles forces disproportionnées il s'attaquait; mais il garda pour lui seul les renseignements qui lui étaient parvenus à ce sujet : — « Mon propre honneur, écrivait-il à sa femme, celui de lord Hood, celui de mon pays, auraient été sacrifiés, si j'avais laissé échapper un mot de ce que je savais; mais vous comprendrez, maintenant, quelles ont dû être mes préoccupations pendant toute la durée du siége, surtout lorsqu'à plusieurs reprises, d'officieux personnages me propo-

saient d'écrire à lord Hood pour le dissuader de persister à vouloir réduire la place. »

Ces mêmes personnages, après l'heureuse issue de l'événement, sollicitèrent et obtinrent des récompenses. Nelson n'eut pour sa part que les remercîments publics et privés de lord Hood ; en outre, le déplaisir de voir omettre son nom dans les dépêches adressées au gouvernement. L'amiral était cependant alors, et resta depuis, l'un de ses amis les plus intimes.

XIII

Nouvelle inattendue. — Sus aux Jacobins ! — Combat avorté de Saint-Tropez. — Siége de Calvi. — Grave blessure. — Services méconnus. — Une prophétie.

Un des vaisseaux, chargé par la capitulation de ramener à Toulon la garnison de Bastia, rapporta une nouvelle faite pour surprendre l'amiral anglais : c'est qu'une flotte, complétement équipée et réparée, allait sortir de ce port, où fumaient encore, pour ainsi dire, les débris de l'incendie allumé par Hood quelques mois auparavant[1]. Emmenant avec

[1] L'incendie de la flotte française et l'évacuation de Toulon sont à la date des 18 et 19 décembre 1793.

lui l'*Agamemnon*, il partit aussitôt pour les îles d'Hyères, où il pensait rencontrer les vaisseaux de la République. L'idée d'en venir aux mains avec ces ennemis exécrés inspirait à Nelson une joie farouche, à peine troublée par quelques pressentiments sinistres : « Dieu veuille, écrivait-il à sa femme, que nous rencontrions la flotte française ! Si quelque accident m'arrivait, je suis sûr du moins que ma conduite vous aurait acquis des droits à la faveur royale. Ce n'est pas que je n'espère revenir bientôt vers vous, et y revenir avec honneur : mais, s'il en était autrement, que la volonté de Dieu soit faite !... mon nom ne sera jamais une disgrâce pour ceux qui m'appartiennent. Sauf une petite annuité, j'ai disposé en votre faveur de tout ce que je possède; je voudrais vous laisser davantage, mais je n'ai jamais gagné un *farthing* par des voies illégitimes; ce que vous aurez de moi vous viendra de mains parfaitement nettes. Au surplus, et quel que soit le destin qui m'attend, je prie Dieu de vous bénir et de vous conserver longtemps à l'amour de votre fils. »

Après des recherches quelque temps infructueuses, on découvrit les vaisseaux ennemis serrés contre la côte, près de Saint-Tropez. Lord Hood conçut d'abord le projet de se placer entre eux et le rivage, mais le vent, qui tomba tout à coup, mit obstacle à

cette manœuvre. D'Antibes et d'ailleurs, il arriva des embarcations nombreuses qui prirent à la remorque les navires français, et les touèrent jusque sur les bas-fonds de la rade Gourjean, où ils étaient protégés par les batteries des îles Saint-Honoré et Sainte-Marguerite, sans parler de celles qu'on avait placées sur le cap Garousse. L'amiral anglais changea son plan d'attaque, et voulut manœuvrer de manière à prendre entre deux feux les cinq vaisseaux les plus rapprochés de lui ; mais le vent tomba derechef, et il se trouva que ces vaisseaux avaient jeté l'ancre côte à côte, en ligne compacte, de manière à fermer complétement le passage aux vaisseaux de haut bord. Il fallait nécessairement, pour les écarter et rompre cette barrière, les grappiner et les remorquer, ce qui offrait des difficultés insurmontables. L'ennemi échappa donc, pour cette fois ; mais Nelson n'admira pas sans profit le plan conçu par lord Hood, et plus tard, en arrivant devant la baie d'Aboukir, il se souvint, nous le verrons, de ce qui s'était passé dans la rade Gourjean.

L'*Agamemnon* fut renvoyé sur la côte de Corse pour y prendre part au siége de Calvi, que faisait alors le général sir Charles Stuart. Les difficultés n'étaient pas moindres que devant Bastia ; Nelson, en revanche, n'avait pas une aussi grande part de responsabilité, car il partageait la direction du siége

avec un autre chef, digne de lui, qui ne s'épargnait point et passait toutes ses nuits à la tête des batteries. Le climat, d'ailleurs, sévissait d'une manière cruelle. La moitié des assiégeants, épuisés par la chaleur, étaient tout à fait malades et hors de service; les autres ressemblaient à des fantômes. Nelson, qui tint bon, se comparait au roseau parmi les chênes, pliant à propos devant l'orage qui les renverse : « Toutes les maladies qui règnent ici, écrivait-il, m'ont successivement attaqué, mais je n'ai pas assez de force pour leur donner prise. » Les assiégés résistaient mal, et occasionnaient peu de pertes à l'ennemi ; mais Nelson reçut une grave blessure ; les débris enlevés par un boulet, qui frappa près de lui, vinrent droit à sa figure, et maltraitèrent surtout un de ses yeux. Sur le moment, le blessé voulut à peine parler de cet accident; il mentionna légèrement le fait dans une lettre écrite, le jour même, à lord Hood ; le lendemain, après douze heures de repos, il se déclara prêt à reprendre son service : mais l'œil atteint n'en était pas moins perdu. Il se passa longtemps avant que Nelson voulût annoncer ce triste résultat à sa femme, et, quand il le fit, ce fut en ces termes : « Maintenant que tout est passé, je puis vous dire que, le 10 juillet (1794), un boulet ayant frappé notre batterie, les éclats de bois et de pierre qu'il détacha furent violemment lancés sur ma

figure et sur ma poitrine. Bien que cette blessure, au moment même, ait occasionné une espèce d'hémorragie, je m'en suis tiré avec bonheur, si ce n'est que mon œil droit est resté, depuis lors, à peu près insensible. Il était tout à fait détaché; mais, en ce moment, il est assez bien remis pour que je puisse distinguer la lumière de l'obscurité. Quant à d'autres usages, c'est une affaire finie; du reste, la blessure n'est rien à l'extérieur, et l'on ne s'en doute pas si l'on n'est prévenu... A Bastia, j'avais déjà reçu une bonne entaille dans les reins. N'allez pas vous imaginer que ces blessures m'ont tenu au lit; non, la perte seule d'un membre m'empêcherait de vaquer à mes devoirs, et je crois, au surplus, que mes efforts soutenus n'ont pas peu contribué à me sauver au milieu de cette mortalité générale. Je crains que le fils de mistress Moutray, qui était débarqué avec nous, ne demeure ici victime du climat; il est lieutenant de la *Victoire;* c'est un beau jeune homme pour lequel j'ai une grande estime. Lord Hood prend le plus vif intérêt à lui. Le pauvre petit Hots est aussi très-malade, et m'inspire de vives craintes; cent cinquante hommes de mon équipage sont au lit, et, sur deux mille hommes dont se compose l'expédition, c'est encore moi qui me porte le mieux. »

Après la prise de Calvi, comme après celle de

Bastia, les bulletins militaires furent à peu près muets sur la part que Nelson avait eue au succès des opérations : son nom ne fut pas même porté sur la liste des blessés. On n'en doit pas accuser lord Hood, qui transmit au gouvernement le *journal* même tenu par Nelson, journal dont la lecture pouvait faire apprécier ce qu'avaient été les travaux du jeune capitaine. Néanmoins, il n'obtint aucun signe de satisfaction, aucune marque de reconnaissance. Il ne faut pas s'étonner si, dans une lettre à son frère, il en marque quelque dépit.

« Depuis cent dix jours, lui dit-il, soit à la mer, soit à la côte, je me bats avec l'ennemi; j'ai eu trois engagements contre ses navires; deux contre Bastia, sur mon vaisseau; quatre affaires de chaloupe; j'ai pris deux villages et brûlé douze bâtiments. Je ne connais personne qui ait fait davantage. Les éloges de mon commandant en chef n'ont jamais manqué, Dieu merci ! mais ils ont été mon unique récompense; et ce qui m'a plus mortifié encore, c'est que, pour des affaires où mon sang avait coulé, j'ai vu pleuvoir des distinctions sur des gens qui étaient au lit pendant que je me battais. En somme, justice ne m'a pas été rendue : — mais, soyez tranquille, je me ferai tout seul ma gazette. »

Ces derniers mots ne semblent-ils pas inspirés par une seconde vue de sa renommée à venir?

XIV

La Corse conquise. — Nelson pacifique. — Reprise des hostilités. — Combat de la Spezzia.

La Corse, du libre aveu de ses habitants, était incorporée à l'empire britannique, et on venait de lui donner une constitution analogue à celle du Royaume-Uni, lorsque Nelson fut envoyé à Gênes avec des dépêches pour M. Drake. Les Français avaient pris possession de la baie de Vado sur le territoire de Gênes, et Nelson, averti par là, prévoyait, pour l'année suivante, l'invasion de l'Italie. A ce moment, avec beaucoup d'autres Anglais, il regardait son pays comme dupe de l'alliance européenne, et il désirait la paix, — une paix avantageuse, — qui dispensât la Grande-Bretagne de s'épuiser au service de monarchies ingrates et divisées entre elles.

Bientôt, du reste, il fut rappelé dans la Méditerranée où les affaires prenaient un tour assez menaçant pour inquiéter la Grande-Bretagne. La Corse, donnée à l'Angleterre par un parti, menaçait de lui être enlevée par le parti rival, qui prenait chaque jour plus de consistance et d'unité. La République, fière de ses succès, annonçait hautement qu'elle

entendait disputer aux Anglais l'empire des mers, et la flotte formidable qu'elle venait de rassembler dans la Méditerranée avait ordre de chercher l'escadre anglaise, dont l'amiral Hotham, successeur de lord Hood, était venu prendre le commandement. Il avait quatorze vaisseaux de ligne, sans compter un vaisseau de 74 appartenant à la marine napolitaine; mais le cadre de ses équipages n'était qu'à moitié rempli, et il ne comptait que 6,750 hommes à bord, tandis que les Français étaient au nombre de 16,900. Il alla néanmoins au-devant du combat[1], et tel était le prestige attaché à la supériorité maritime anglaise, que la flotte française, après avoir manœuvré tout un jour, se laissa donner chasse. Le *Ça ira*, de 84 canons, avait perdu son grand mât et son petit hunier. La frégate l'*Inconstante* vint canonner le navire désemparé, mais elle reçut elle-même tant de boulets, qu'elle fut obligée de reculer; bientôt après une frégate française prit à la remorque le *Ça ira;* et le *Sans-Culotte*, de 120 canons, ainsi que le *Jean-Bart*, de 74, se tinrent à portée de canon de son avant. L'*Agamemnon* n'en avançait pas moins pour l'attaquer, séparé par plusieurs milles des autres vaisseaux de ligne. Lorsqu'il fut à portée du *Ça ira*, celui-ci fit feu de ses

[1] Lord Hotham partit de Livourne le 7 mars 1795, et ne joignit la flotte française que six jours après.

canons d'arrière, et si juste, que pas un boulet ne fut perdu. Les mâts de l'*Agamemnon* reçurent toute la bordée. Nelson avait eu, d'abord, le projet de ne point lâcher la sienne avant d'avoir à bout portant le navire ennemi qu'il voulait enfiler de son feu; mais, voyant qu'il ne pouvait compter sur aucun secours, et que l'*Agamemnon*, si ses mâts venaient à lui manquer, serait à l'instant même coupé du reste de la flotte, il modifia son plan primitif. Arrivé à cent brasses de la poupe ennemie, il fit mettre la barre à tribord, embrouiller et fasier la paille-en-cul et les autres voiles d'arrière, puis, quand le vaisseau fut sur son abattée, il envoya sa bordée tout entière. Immédiatement après, on dressa les vergues de l'arrière, on plaça le gouvernail à bâbord, et on laissa porter de nouveau vers l'ennemi; cette manœuvre fut répétée pendant deux heures un quart, sans que Nelson se laissât placer un seul instant sous les feux de côté du *Ça ira* : quant à ses canons d'arrière, on ne les manœuvrait plus avec autant de froideur et de précision, et leurs boulets passaient presque toujours au-dessus du navire anglais. Cependant les voiles du *Ça ira* pendaient en lambeaux, son perroquet de fougue, sa vergue barrée, son mât d'artimon, avaient été emportés; mais la frégate qui le remorquait continuait à le faire abattre, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Les deux

autres vaisseaux français, d'ailleurs, commencèrent bientôt à ouvrir leur feu; l'*Agamemnon*, contraint de les longer à demi-portée de pistolet, devait être criblé selon toute apparence; mais presque tous les boulets passèrent au-dessus de lui; car les Français, qui avaient pointé haut leurs canons, calculant sur une distance beaucoup plus grande, ne songèrent pas à rectifier leur pointage. Aussitôt que les canons d'arrière de l'*Agamemnon* cessèrent de porter, il vira de bord sans discontinuer un moment son feu, « et manœuvrant, dit Nelson, avec autant d'exactitude que s'il eût évolué paisiblement à Spithead. » Il vit alors que le *Sans-Culotte*, qui avait laissé porter avec la plupart des vaisseaux ennemis, était arrivé sous le vent, et menaçait de lui couper la retraite. L'amiral, en même temps, envoyait aux vaisseaux de l'avant-garde un signal qui les rappelait; Nelson mit donc toutes ses voiles dehors pour battre en retraite; l'ennemi, ayant sauvé le navire menacé, serra de très-près le vent, et ouvrit sur le vaisseau anglais un feu que la distance rendit sans effet. Ce qu'il y eut de merveilleux dans cette affaire assez vive, c'est que l'*Agamemnon*, dont les voiles et le gréement étaient hachés, qui avait plusieurs boulets dans son bois et quelques-uns sous la ligne d'eau, n'eut cependant que sept hommes blessés. Le *Ça ira*, au contraire, perdit cent dix hommes dans cette

journée, et fut d'ailleurs si maltraité, que, de toute la nuit suivante, il ne put improviser un mât de fortune.

Au point du jour, le lendemain matin, les deux flottes se trouvaient séparées par le vent, mais on apercevait le *Ça ira* et le *Censeur*, de 74, qui le remorquait, à un mille et demi des autres vaisseaux français. Il fut résolu qu'on essayerait de les couper, et, comme l'ennemi essayait de venir à leur aide, un nouvel engagement eut lieu. L'*Agamemnon* se trouva aux prises avec son antagoniste de la veille, mais, cette fois, il était placé entre deux feux. Le *Ça ira* et le *Censeur* firent une magnifique résistance; le premier perdit près de trois cents hommes, qu'il faut ajouter aux cent dix tués la veille; le second, trois cent cinquante. Tous deux, en fin de compte, amenèrent leur pavillon, et le lieutenant Andrews, de l'*Agamemnon*, — le frère de cette dame que Nelson avait failli épouser à Saint-Omer, — hissa lui-même les couleurs anglaises à bord des deux prises. Les autres vaisseaux ennemis s'étaient mal conduits, et Nelson voulait absolument qu'on leur donnât chasse; mais l'amiral Hotham, content de sa matinée, ne voulut pas aller plus loin. « Nous avons fait notre devoir, » dit-il à Nelson. Le fougueux capitaine n'était pas de cet avis : « Sur onze voiles, nous en aurions pris dix, s'écria-t-il, que si nous laissions

échapper la onzième quand il est humainement possible de l'atteindre, je ne croirais pas avoir fait mon devoir. » Et c'est à propos des refus d'Hotham qu'il écrivait, quelques jours après, ces lignes caractéristiques : — « Je voudrais être amiral et commander la flotte anglaise; en bien peu de temps j'aurais beaucoup fait, ou je me serais perdu. Ma nature ne se prête pas aux lenteurs, aux demi-mesures; je suis sûr que si j'avais commandé, le 14, à la place de l'amiral Hotham, ou bien la flotte française tout entière eût illustré mon triomphe, ou bien je me serais mis dans les plus damnés embarras. »

XV

Économies hors de propos. — Griefs de Nelson. — Un nouveau grade. — Opérations de blocus. — Responsabilité civile. — Un général autrichien. — Le lion enchaîné. — Les soldats de Schérer. — Hommage aux républicains.

Tout incomplet qu'il fût, le combat du 14 avait, pour un temps, préservé la Corse; mais l'arrivée à Toulon de six vaisseaux de ligne, de deux frégates et de deux cutters, envoyés de Brest, rendit aux Français, sur la Méditerranée, une supériorité de nature à gravement compromettre l'armement anglais qui occupait cette mer. En général

l'administration de lord Chatham, dans d'étroites et ruineuses vues d'économie, avait honteusement négligé notre flotte, et les réclamations que lord Hood était allé porter lui-même à l'Amirauté n'eurent qu'un médiocre effet. Après l'arrivée d'un second navire napolitain qui rejoignit l'amiral Hotham, les escadres combinées de Naples et d'Angleterre ne comptaient encore que seize voiles; or le bruit courait que les Français prenaient la mer avec dix-huit à vingt bâtiments. Dans ces conditions, une bataille, dont le résultat n'eût pu être décisif en faveur de l'Angleterre, aurait eu les plus terribles résultats pour sa cause. En attendant, faute de vaisseaux, l'amiral Hotham ne pouvait aider les Autrichiens à occuper les côtes de la Sardaigne. Lorsque enfin, après bien des retards, l'amiral Man arriva d'Angleterre avec une escadrille de renfort, Nelson, encore mécontent, se plaignait en ces termes :

« Que pensent-ils faire en nous envoyant seulement cinq vaisseaux de ligne? Il est impossible d'y rien comprendre; mais tous les hommes se ressemblent; et nous ne nous apercevons guère, ici, qu'on ait rien changé aux anciens bureaux de l'Amirauté. Ils devraient pourtant savoir que la moitié de nos navires aurait besoin de retourner en Angleterre, et il y a longtemps que leurs misérables renforts auraient dû nous arriver. »

Une distinction personnelle que Nelson désirait depuis longtemps, mais qu'il osait à peine attendre, vint calmer sa mauvaise humeur, qu'avait encore aigrie un injuste refus du Bureau de la marine, concernant une indemnité réclamée par le capitaine de l'*Agamemnon* pour quatre mois de services rendus en Corse, comme soldat de terre. On le nomma colonel des soldats de marine. Ce nouveau grade l'appela presque aussitôt à faire un service d'une espèce particulière : on le désigna pour commander l'escadre qui devait, d'accord avec l'armée austro-sarde, chasser les Français de la rivière de Gênes. A travers mille périls, et non sans livrer combat, il conduisit à la station qu'il devait occuper, les huit frégates qui lui étaient confiées. M. Drake, notre envoyé à Gênes, le vit arriver avec joie, et lui soumit le plan d'une espèce de blocus qui devait interrompre toutes les communications entre Gênes, la France, et les places occupées par les troupes françaises. C'était, suivant M. Drake, l'unique moyen de mettre les armées alliées en état de se maintenir et de chasser l'ennemi.

En revanche, cette tâche devait susciter mille embarras à Nelson ; une responsabilité immense pesait sur lui dans le cas où il saisirait injustement un vaisseau neutre. Si ce vaisseau était chargé d'objets périssables, — de blés par exemple, — et

qu'en attendant la décision de l'Amirauté, ils vinssent à se gâter, les propriétaires fondés à les réclamer plus tard avaient une action directe contre le capitaine dont l'erreur était la cause de ce dommage inutile. Que si l'on procédait autrement, si l'on faisait opérer à titre provisoire, décharger la cargaison, payer le fret et relâcher le navire, l'agent employé pour toutes ces opérations pouvait faire banqueroute, et, dans ce cas, le capitaine était encore responsable.

Nelson, qui savait, par expérience, où cette responsabilité pouvait mener, demandait que l'agent britannique se chargeât lui-même d'administrer les prises pour le compte du gouvernement. « Songez, disait-il, que j'agis non-seulement sans les ordres de mon supérieur hiérarchique, mais, à quelques égards, contrairement à ses idées; au reste, je ferai ce qui est bien, ce que je jugerai utile pour le service du roi et du pays. Le courage politique, chez un officier qui commande au dehors, est aussi essentiel que le courage militaire. »

Aucun des deux ne faisait faute à Nelson, et son incroyable activité se pliait sans effort à des travaux pour lesquels il ne semblait nullement préparé. Ainsi, presque aveugle et n'écrivant qu'avec la plus grande peine, il soutenait le poids d'une correspondance qui exigeait de dix à vingt lettres

par jour; ainsi encore, au lieu de commander seul sur le pont de son vaisseau, il avait à combiner toutes ses manœuvres avec un vieux général autrichien (le général de Vins), dont les lenteurs calculées le désespéraient.

« Cette armée, disait-il en parlant des troupes autrichiennes, manœuvre avec une lenteur qui passe toute idée; — j'imagine que l'Empereur, à qui nous donnons quatre millions sterling par an, a quelque envie de ne point perdre encore ce beau subside. Quant aux généraux allemands, la guerre est pour eux un commerce, et la paix les ruine; il ne faut donc pas espérer qu'ils tiennent beaucoup à terminer la guerre. En somme, la politique des cours est tellement égoïste et lâche, qu'un homme serait déshonoré si, dans la vie privée, il se conduisait d'après les principes qui les dirigent. C'est à qui jouera au plus fin, c'est à qui dupera les autres, et la cause commune, cependant, est sacrifiée. Le général (de Vins) ne demande qu'échappatoires et faux-fuyants. Il est clair à mes yeux qu'il ne veut point quitter sa position actuelle, et qu'il cherche à rejeter sur la flotte anglaise, sur les Sardes, sur tout le monde, l'avortement de sa campagne contre Nice, but apparent de tous ses efforts. »

Ayant d'un côté à lutter contre la mauvaise foi autrichienne, de l'autre contre les lenteurs méti-

culeuses de l'amiral Hotham, en butte aux récriminations des Génois, qui, de propos délibéré, donnaient asile aux corsaires français, et affectaient ensuite de crier bien haut contre Nelson, le malheureux capitaine avait besoin, pour ne pas se rebuter d'un tel service, de toute la fermeté que nous lui connaissons maintenant. L'amiral Hotham quitta bientôt après le commandement, laissant à sir Hyde Parker la direction provisoire de la flotte. Celui-ci montra plus d'indécision encore, et ne voulut jamais permettre à Nelson d'aller détruire, dans le port d'Alassio, un énorme convoi d'approvisionnements et de chaloupes canonnières, sans lesquels les Français, selon toute apparence, n'auraient pu, quelques jours après, attaquer l'armée autrichienne. Nelson avait prévu cette attaque; il l'aurait paralysée, du moins en partie, s'il avait eu à sa disposition les vaisseaux que ces opérations réclamaient. Au contraire, grâce à son inactivité forcée, les Autrichiens furent battus de la manière la plus honteuse. La présence de Nelson à Gênes ne leur procura qu'un avantage, celui d'assurer leur retraite par le col de la Bocchetta. Racontant cette déroute, il continue en ces termes :

« Le munitionnaire du navire, qui se trouvait à Vado, s'est sauvé avec les Autrichiens, dix-huit milles durant, tout d'une traite. Les hommes sans

armes, les officiers sans soldats, les femmes sans secours. Au dire des plus vieux officiers, on n'a jamais vu défaite aussi honteuse. C'est ainsi qu'a fini ma campagne. Nous pouvons nous vanter d'avoir nous-mêmes fondé la République française, que l'inconstance, la légèreté de cette nation frivole, ne lui eussent pas permis d'établir en face d'ennemis plus fermes et plus unis. Je hais les Français : royalistes ou républicains, je les confonds dans une exécration commune : à quelques égards, cependant, je crois que ces derniers valent mieux. »

Cette restriction, plus remarquable chez Nelson que chez tout autre, était due à une circonstance particulière. Un lieutenant et deux midshipmen de l'*Agamemnon*, faits prisonniers à Vado, avaient écrit à leur capitaine « que les troupes françaises se composaient de jeunes gens dont le plus vieux n'avait pas vingt-quatre ans, et parmi lesquels on en comptait beaucoup au-dessous de l'âge viril; que tous étaient à peine vêtus, et qu'en voyant ces enfants déguenillés, dont l'équipage de sa chaloupe aurait battu plus d'un cent, il n'eût jamais pu prévoir la défaite de l'armée autrichienne. » C'était là un témoignage peu suspect en faveur des soldats de Schérer, qui venaient, par leur victoire à Piétra, de soumettre toute la côte génoise, depuis Savona jusqu'à Voltri, et coupaient ainsi toute communi-

cation directe entre l'armée autrichienne et la flotte anglaise. Ce fut, au reste, le résultat le plus clair de cette campagne de 1795, dont le reste se passa en hostilités insignifiantes. Le manque d'audace de Schérer, les froids qui survinrent, le défaut absolu de subsistances, l'empêchèrent de mettre à profit sa belle victoire.

XVI

L'*Agamemnon* au repos. — Témoignage flatteur. — Opérations dans le golfe de Gênes. — Montenotte. — Prise importante. — Évacuation de la Corse. — Prise et reprise de la *Sabina*.

L'*Agamemnon*, devenu inutile, alla chercher dans le port de Livourne des réparations qui lui étaient indispensables. Il n'avait pas un mât, pas une vergue, pas une voile, pas une portion de gréement, que les boulets ennemis eussent épargnés; sa coque était même dans un tel état, qu'on avait dû l'assurer avec un entourage de câbles.

Sir John Jervis était venu, sur ces entrefaites, prendre le commandement de la flotte anglaise; Nelson reçut de lui le plus flatteur accueil, et sur ce qu'il laissait voir l'intention de retourner en Angleterre, si l'*Agamemnon*, à peu près hors de

service, était congédié : « Nous ne pouvons nous passer de vous, lui dit sir John, soit comme capitaine, soit comme amiral. » En conséquence, Nelson reprit son poste dans le golfe de Gênes. Le général Beaulieu, qui avait remplacé de Vins dans le commandement de l'armée austro-sarde, se hâta d'entrer en communication avec l'escadre anglaise, et il préparait les moyens d'agir de concert avec elle pour chasser les Français du pays de Gênes, et les rejeter sur le Var; mais tous les plans formés entre Nelson et lui furent déjoués par la bataille de Montenotte. Cette première victoire de Buonaparte, victoire dont il sut profiter avec une rapidité inouïe dans les fastes militaires, le mit, en quinze jours, au cœur du Piémont, et lui livra Ceva, Tortone, Alexandrie, qu'il devait garder jusqu'à la paix en vertu d'un armistice.

Nelson ne put apporter qu'un seul obstacle à cette marche triomphale. Six vaisseaux chargés d'artillerie et de munitions étaient partis de Toulon pour San-Pier d'Arena, où ils devaient débarquer leurs canons, destinés au siége de Mantoue. Assisté par le *Méléagre*, capitaine Cockburn, Nelson les contraignit de se retirer sous une batterie qui devait les protéger, et dont il fit taire le feu; puis il captura les six vaisseaux. On y trouva des livres militaires, des plans, des cartes d'Italie, envoyés par le Direc-

toire à Buonaparte. Mais la prise de ce convoi eut surtout pour résultat important de forcer les Français, faute de canons, à lever le siége de Mantoue.

Buonaparte n'en poursuivit pas moins le cours de ses succès. Après la soumission des États romains, il entra à Livourne, où il mit garnison, et d'où il devait, bientôt après, envoyer aux patriotes corses les moyens de faire la guerre aux Anglais. Nelson s'efforça de contrarier ce dessein en bloquant le port de Livourne, et débarqua des troupes anglaises dans l'île d'Elbe pour s'assurer de Porto-Ferrajo; il prit aussi l'île de Capraja, dépendance naturelle de la Corse, que les Génois avaient trouvé moyen de se réserver en passant leur marché avec la France. La faiblesse du cabinet britannique devait rendre illusoires ces conquêtes bien entendues. Nos ministres avaient résolu d'évacuer la Corse, dès que l'Espagne aurait conclu avec la France un traité d'alliance offensive. Cette éventualité, facile à prévoir, se réalisa bientôt, et, nonobstant les représentations de sir Gilbert Elliot, vice-roi de l'île, les Anglais abandonnèrent ce point, où ils laissaient un parti dévoué à leurs intérêts.

Dès que le projet d'évacuation fut connu, les Corses du parti français instituèrent un comité de trente personnes, dont les premiers actes furent décidément hostiles aux résidents britanniques. Il

n'était question de rien moins que de séquestrer toutes leurs propriétés, et même de saisir la personne du vice-roi. Nelson, qui était accouru en vue de Bastia pour surveiller le départ de ses compatriotes, agit, dans cette circonstance, avec sa décision, sa fermeté ordinaires. Il fit notifier au comité corse que « si on apportait le moindre obstacle à l'embarquement de ses compatriotes et de leurs propriétés, il jetterait bas la ville à coups de canon. » L'officier chargé de ce message fut couché en joue par l'équipage d'un vaisseau armé en course, qui avait jeté l'ancre au bout du môle pour barrer le passage à quiconque voudrait sortir du port; mais il tira froidement sa montre, et déclara que, « s'il n'avait pas réponse au bout d'un quart d'heure, les vaisseaux anglais ouvriraient leurs feux. » C'en fut assez pour que les sentinelles placées de tous côtés disparussent comme par enchantement, et l'entrée du port redevint libre. Le comité voulut élever encore quelques prétentions du même genre, celle, par exemple, de faire payer un droit de sortie aux objets que les Anglais emportaient. Nelson se borna cette fois à lui annoncer « une visite qui ne lui serait point agréable. » Les patriotes comprirent à demi-mot, et se désistèrent. En cinq jours, du 14 au 19 octobre 1796, l'évacuation se fit sans le moindre obstacle. Les particuliers ne perdirent rien,

et l'on sauva, en provisions de tout genre appartenant à l'État, une valeur de deux cent mille £. (5,000,000 fr.) Le 20, à une heure du matin, les Français amenés de Livourne par la flotte espagnole, et débarqués le 18 près du cap Corse, entrèrent dans la citadelle de Bastia; les Anglais étaient sortis une heure avant, laissant tous les canons encloués. Nelson avait mis un certain amour-propre à s'embarquer le dernier : « J'ai vu, disait-il, le commencement et la fin de la conquête. » Et il ajouta, irrité de la conduite qu'on avait tenue envers lui : « Maintenant, John Corse, suis le penchant naturel de ton beau caractère : il te mène tout droit à la vengeance et au pillage[1]. » Ceci n'était qu'une boutade sans importance, car Nelson, au fond, rendait justice à un peuple dont toutes les vertus n'ont pu être étouffées par des siècles d'oppression. L'île qui donna le jour à Sampiero, à Gaffori, aux Paoli, à Buonaparte, ne sera jamais une terre sans honneur.

De Bastia, Nelson dut aller à Porto-Ferrajo pour y remplir le même devoir humiliant. Il avait alors son pavillon sur la *Minerve*, frégate commandée par le capitaine Cockburn, et lui-même était à bord de

[1] On connaît le distique de Sénèque sur les Corses :

Lex prima ulcisci, lex altera vivere furto,
Tertia mentiri, quarta negare deos.

la *Blanche*. Chemin faisant, il eut la bonne fortune de rencontrer deux frégates espagnoles, dont l'une, la *Sabina*, était commandée par don Jacobo Stuart, descendant du duc de Berwick. La *Minerve* et celle-ci en vinrent aux mains. Après trois heures de combat, les Espagnols amenèrent leur pavillon. Tandis qu'on s'occupait d'assurer la prise, une autre frégate ennemie survint tout à coup, et le combat dut recommencer. Au bout d'une demi-heure, cependant, le nouvel assaillant parut en avoir assez, et se retira; mais au même moment paraissait une escadrille espagnole, composée de deux vaisseaux de ligne et de deux frégates. La *Blanche*, lancée dès le début de l'affaire à la poursuite du bâtiment qui convoyait la *Sabina*, était au vent, très-loin de la *Minerve*, qui dut s'estimer fort heureuse de s'échapper, abandonnant aux Espagnols le navire capturé d'abord.

XVII

Bataille du cap Saint-Vincent. — Le *Captain*. — Dévouement de Collingwood. — Nelson est contre-amiral. — Lettre qu'il reçoit de son père.

La paix conclue entre Naples et la République française ne laissant plus d'objet à la présence

d'une flotte anglaise dans la Méditerranée, sir John Jervis pensa que la côte de Portugal devait être surveillée, et Nelson quitta, non sans regret, ce champ de gloire où la moisson s'annonçait si belle. Son nom commençait à se répandre, non pas en Angleterre, il est vrai, mais dans toute l'Italie, ainsi que l'attestait la suscription d'une lettre ainsi adressée : *Horatio Nelson, à Gênes*. Elle lui parvint sans difficulté dans ce pays où, bien qu'il eût eu à exercer des missions de rigueur, il jouissait de l'estime générale.

Il partit de Porto-Ferrajo avec un convoi pour Gibraltar, et, durant toute la traversée, son grand souci fut la crainte d'arriver « trop tard, » après quelque grand combat livré par la flotte anglaise. A l'embouchure du détroit, il rencontra les vaisseaux espagnols, et, le 3 février 1797, parvenu à la station du cap Saint-Vincent, il fit connaître à sir John Jervis la route suivie par l'ennemi. Il reçut ordre, aussitôt, de placer son pavillon à bord du *Captain*, de 74 canons, et, avant le coucher du soleil, le signal fut donné à toute la flotte de « se préparer au combat. »

La révolte qui avait éclaté quelques mois auparavant sur la flotte anglaise de la Manche s'étendait par des ramifications cachées jusqu'à celle que sir John Jervis commandait dans les eaux du Tage ; mais la fermeté de cet amiral, mêlée de prudence



et de douceur, avait comprimé ce mouvement périlleux. Il était parvenu à réparer les pertes énormes que sa flotte avait subies durant l'hiver qui venait de finir, lorsque l'occasion se présenta d'épargner à son pays un grand désastre. La flotte espagnole, forte de vingt-sept vaisseaux de guerre et de douze frégates, quittant le port de Cadix dès les premiers jours de février, naviguait vers Brest, dont elle espérait rompre le blocus, afin de pouvoir ensuite, ralliée à la flotte hollandaise, balayer l'escadre que l'Angleterre avait dans la Manche. Ce n'était rien moins qu'ouvrir la Grande-Bretagne aux invasions déjà rêvées par les Français; sir John Jervis, nonobstant son infériorité numérique[1] (il n'avait que quinze vaisseaux de ligne et six frégates), résolut d'empêcher, à tout prix, la jonction des escadres ennemies.

Une erreur favorable servit ses projets. Trompé par les rapports d'un navire américain, qui lui-même ignorait l'arrivée de renforts récents, don Joseph de Cordova, l'amiral espagnol, ne croyait

[1] Voici le tableau des deux flottes : — sous les ordres de sir J. Jervis, deux vaisseaux de 100 canons, deux de 98, deux de 90, huit de 74 et un de 64, plus quatre frégates, un sloop et un cutter; — sous les ordres de don Joseph de Cordova, un vaisseau à quatre ponts de 136 canons, six vaisseaux à trois ponts de 112, deux vaisseaux de 84, dix-huit de 74, plus dix frégates et un brick.

avoir affaire qu'à neuf vaisseaux de ligne, et, se fiant à son écrasante supériorité, il leur courait sus sans beaucoup d'ordre. Dans la matinée du 14, quand les deux flottes furent en vue, un épais brouillard dissimulait encore les véritables forces de l'amiral anglais. Cependant la vigie espagnole, comptant plus de voiles qu'elle ne l'avait cru d'abord, s'en exagéra le nombre, et signala *quarante* vaisseaux de ligne. Ce faux avis jeta l'alarme, non-seulement au cœur de l'amiral, mais encore dans tous ses équipages. Il est vrai de dire que la marine espagnole était, à cette époque, on ne peut plus mal composée, ainsi que l'atteste énergiquement une pasquinade du temps, publiée à Madrid. Elle annonçait la vente à bas prix des différents ordres de l'État ; arrivé à un lot où se trouvaient pêle-mêle les officiers de marine tout équipés, leurs navires y compris, le prospectus-épigramme déclarait que « ce lot serait donné pour rien, » promettant même « une belle indemnité à la personne qui voudrait s'en charger. »

Sir John Jervis, profitant du désordre où se trouvait la flotte espagnole, porta sur elle ses vaisseaux formés en deux lignes. Cette manœuvre lui permit de couper par le centre la ligne ennemie, et neuf vaisseaux espagnols, sur lesquels il dirigea d'abord sa canonnade, furent contraints de se retirer sous

le vent, assez loin pour ne plus prendre aucune part au combat. Cordova, qui tenait à les rallier, cherchait à tourner par l'arrière les lignes anglaises, et peut-être, — car les historiens ne sont pas d'accord sur ce point, — prétendait-il, par cette manœuvre, éviter d'en venir aux mains. Quoi qu'il en soit, Nelson, dont le vaisseau était à l'arrière-garde, prit sur lui de désobéir à l'ordre de manœuvre, tourna sa proue vers les Espagnols, et se précipita au milieu de leurs navires. Il se trouva pris entre deux trois-ponts ; la *Santissima Trinidad*, de 136 canons, commandée par l'amiral Cordova lui-même, et le *San Jose*, de 112 ; alors accoururent, d'un côté, le capitaine Collingwood, sur l'*Excellent*, ainsi que le capitaine Troubridge, sur le *Culloden*, et de l'autre le *Salvador del Mundo*, 112 ; le *San Nicolas*, 80 ; le *San Isidro*, 74 ; et deux autres navires de haut bord. Le combat dura près d'une heure, plus inégal en apparence qu'en réalité, entre les trois vaisseaux anglais et le tiers de la flotte espagnole. Le *San Isidro*, foudroyé par l'*Excellent*, baissa pavillon le premier ; le *Salvador del Mundo* amena aussi, et Collingwood aurait pu, ne songeant qu'à sa gloire, assurer ces deux énormes prises ; mais il vit Nelson obligé de faire tête à trois navires : — le *San-Nicolas* et deux autres, — qui le canonnaient à portée de pistolet, et, avant tout, il voulut venir

en aide à son collègue. Le *Salvador*, dégagé un moment, releva aussitôt son pavillon, et voulut recommencer le combat; mais il fut capturé, quelques moments après, par un des vaisseaux anglais qui survinrent. Lorsque Collingwood arriva au secours de Nelson, les vaisseaux engagés étaient tellement près l'un de l'autre, que les boulets de l'*Excellent*, traversant de part en part la coque du *San-Nicolas*, allaient frapper sur les bordages du *Captain*. Le combat ne dura guère sur ce point. Collingwood, après avoir débarrassé Nelson, attaqua la *Santissima Trinidad*, et Nelson lui-même, reprenant l'offensive, tout maltraité que fût son navire, aborda le *San Nicolas*, sur lequel flottèrent bientôt les couleurs britanniques; en ce moment, le *San Jose*, de 112 canons, commençant à faire feu sur le vaisseau capturé, Nelson et ses marins s'élancèrent, par-dessus leur nouvelle conquête, à l'abordage de ce gigantesque navire. C'est alors que l'impétueux commodore poussa un cri où son âme enthousiaste se peignait tout entière : « *Westminster Abbey ou la victoire!* [1] » répéta-t-il plusieurs fois en brandissant son couteau d'abordage. Tout plia devant cet élan furieux ; et, en arrivant sur le gaillard d'arrière, Nelson y trouva le capitaine du *San Jose*

[1] Westminster-Abbey, lieu de sépulture réservé aux héros, est ici l'équivalent de : Une mort glorieuse.

prêt à lui remettre son épée ; le reste des officiers en fit autant, et le commodore, embarrassé de toutes ces armes qu'on lui présentait, les passait l'une après l'autre à un de ses matelots de l'*Agamemnon*, qui, le plus froidement du monde, entassait sous son bras le glorieux trophée ; un autre matelot, par un mouvement tout anglais, vint serrer la main de son capitaine, en lui disant qu' « il était charmé de le rencontrer là, et fort empressé de saisir une occasion qui ne se présenterait peut-être pas de sitôt. » La victoire, du reste, était chèrement achetée : le *Captain* avait eu vingt-trois hommes tués et cinquante-six blessés; il ressemblait, entre ses deux magnifiques prises, à la carcasse d'un navire échoué ; son mât de hune d'avant avait été abattu ; il ne lui restait ni une voile entière, ni un hauban, ni un cordage, et la roue avait été emportée par un boulet. Plusieurs autres navires anglais, également maltraités, se trouvaient pour le moment hors de combat, et la flotte espagnole, malgré ses pertes, était encore assez forte pour recommencer l'action, surtout vers le soir, lorsque les neuf vaisseaux dont nous avons parlé au commencement eurent pu rallier leurs camarades. Mais l'amiral espagnol, au lieu de commander l'attaque, ouvrit un conseil de guerre sur l'état de la flotte et les chances d'un nouvel engagement ; neuf de ses officiers se décla-

rèrent ouvertement contre cette mesure ; d'autres répondirent qu'elle réclamait un ajournement ; le *Pelayo* et le *Principe Conquistador* furent les seuls à demander qu'on les menât au combat.

Les résultats matériels de cette bataille navale furent la prise du *San Jose*, du *Salvador del Mundo*, du *San Nicolas* et du *San Isidro*, deux vaisseaux de 112 et deux de 74. La *Santissima Trinidad*, ce colosse maritime, successivement aux prises avec Jervis et Collingwood, s'était rendue à l'*Orion*, capitaine Saumarez[1]. Mais, satisfait de l'avoir vu arborer le pavillon blanc surmonté de l'*Union-Jack* britannique, cet officier distingué courut à de nouveaux exploits, et laissa au vaisseau qui le suivait le soin d'assurer la prise. Ce vaisseau, par malheur, ne vit pas, entouré de fumée, le signal de la défaite, et, quoique démantelée, la *Santissima Trinidad* profita pour s'éloigner du répit qu'on lui laissait. Au reste, ces résultats n'étaient rien, comparés à l'effet moral de la victoire. La flotte espagnole rentrait à Cadix dans un état complet de découragement et avec le sentiment de sa faiblesse. L'Europe étonnée apprit, au contraire, que l'habileté maritime et le courage des Anglais leur assuraient la victoire contre des ennemis deux fois plus nom-

[1] Depuis lord de Saumarez.

breux. Le bombardement de Cadix, qui suivit de près, devait ajouter à la terreur dont furent frappés les ennemis de la Grande-Bretagne en apprenant la victoire du cap Saint-Vincent[1].

Elle valut à sir John Jervis le titre de comte ; elle commença la renommée de Nelson, qui fut immédiatement promu au grade de contre-amiral dans l'escadre Bleue. Sir John Jervis l'ayant autorisé à garder l'épée du contre-amiral espagnol, il en fit hommage au maire et à la corporation de Norwich, qui, à cette occasion, lui décerna les franchises municipales. Mais, de toutes ces marques de reconnaissance et de respect, aucune ne lui fut plus sensible qu'une lettre écrite par son respectable père :

« Je bénis Dieu, lui disait l'excellent vieillard, de toutes les puissances d'une âme reconnaissante, pour m'avoir conservé un fils comme vous. Non-seu-

[1] La plupart des détails relatifs à la bataille du cap Saint-Vincent et à la part que Nelson y prit sont extraits d'un Mémorial rédigé par lui-même; nous avons dû nous résoudre à les abréger. Ainsi nous n'avons parlé ni des cris d'admiration poussés par chaque vaisseau de la flotte, à mesure qu'ils défilaient devant le capitaine, après le combat, ni d'une plaisanterie qui fut faite le soir même, à propos du *Nelson's patent bridge*, (pont breveté de Nelson) que l'on prétendait inventé par le commodore pour passer sur les vaisseaux de haut bord. Il faut bien se résoudre, même dans les plus longs récits, à n'être jamais complet.

lement les rares connaissances que j'ai ici, mais tous mes autres concitoyens, m'abordaient dans la rue avec des paroles si flatteuses, que j'ai dû renoncer à paraitre en public. Bien peu de fils, mon cher enfant, sont parvenus à la hauteur glorieuse où vous ont porté vos talents et votre bravoure, avec l'aide de la Providence. Bien moins de pères ont vécu pour saluer de pareils triomphes. La joie que j'en ai ressentie, et que je contenais en vain, a mouillé de larmes mes joues sillonnées de rides. Qui donc, à ma place, eût accueilli d'un œil sec des félicitations aussi unanimes? Partout, dans les rues de Bath, retentissent le nom et les exploits de Nelson, aussi bien sur les lèvres du chanteur des rues que dans l'enceinte du théâtre public. »

Nelson, à l'époque dont nous parlons, comptait trente-huit ans et cent vingt combats ; mais tout ce qu'il avait accumulé de gloire, — même celle de cette grande journée, qu'il appelait lui-même le « très-glorieux jour de Saint-Valentin [1], » — devait pâlir

[1] La Saint-Valentin (*Valentine-day*) est une fête traditionnelle anglaise. Les amis, les amoureux, s'envoient, à cette occasion, toute sorte de compliments anonymes, dont il faut deviner l'auteur. On fabrique tout exprès, pour cette correspondance mystérieuse, des papiers emblématiques, à fleurs, à vignettes, à devises, plus *historiés* les uns que les autres. La bataille du cap Saint-Vincent avait été livrée le 14 février, jour de la Saint-Valentin.

auprès de ce qui lui restait à faire en quelques années, avant de clore une carrière aussi courte que noblement remplie.

XVIII

Bombardement de Cadix. — Le *Theseus*. — L'expédition de Ténériffe. — Ou lauriers ou cyprès. — Josiah Nisbett. — Le *Fox* coule bas. — Mistriss Freemantle. — Audace anglaise et magnanimité castillane.

Du cap Saint-Vincent, il repartit pour Porto-Ferrajo, d'où il ramena le reste des troupes qui occupaient l'île d'Elbe. A son retour, il plaça sur le *Theseus*, capitaine Miller, son pavillon de commandement. Le *Theseus*, récemment arrivé d'Angleterre, avait joué un rôle important dans la révolte maritime du Nore ; entre les mains de Nelson, l'équipage fut aussi docile, aussi dévoué, qu'il avait paru jusque-là turbulent et disposé à l'émeute. Ce fut à bord du *Theseus* que Nelson prit une part importante au bombardement de Cadix, et peu s'en fallut qu'il n'y perdît la vie. A son avis, du moins, il n'avait jamais couru de danger plus grand que lorsque, attaquant de nuit les chaloupes canonnières des Espagnols, sa barge eut affaire à un *caïque*

armé, monté par vingt-six hommes, et commandé par don Miguel Tregoyen.

Nelson n'avait avec lui qùe dix matelots, le capitaine Freemantle, et son *coxswain* John Sickes, un vieux et fidèle compagnon de ses travaux. Sans ce dernier, qui par deux fois lui sauva la vie, en parant avec sa tête les coups de sabre portés au commodore, c'en était fait de Nelson et de son brillant avenir. On se battit corps à corps, avec un tel acharnement que dix-huit Espagnols furent tués, et tous les autres blessés, avant que le caïque ne se rendit. John Sickes mourut, quelque temps après, des blessures qu'il avait reçues pour sauver son chef.

Douze jours après cette périlleuse rencontre, Nelson partit à la tête d'une expédition dirigée contre Ténériffe. Il l'avait lui-même conçue et proposée, pour s'emparer des galions mexicains que l'on disait arrêtés près de cette île. On lui donna quatre vaisseaux de ligne, trois frégates et un cutter, mais il avait demandé, en outre, d'emmener avec lui une partie des troupes retirées de l'île d'Elbe, et ceci lui fut refusé. De plus il avait ordre, tout en dirigeant le débarquement, de rester à bord, « sauf l'indispensable nécessité du service. » Les calmes et les courants contraires empêchèrent le succès d'une entreprise de nuit pratiquée contre le fort Santa-Cruz. Il fallut donc se décider à une autre attaque,

dont la position de Ténériffe rendait le succès fort douteux. Aussi Nelson écrivait-il, la veille, à son amiral, en lui parlant de son plan d'attaque : « Demain, selon toutes les probabilités, ma tête sera couronnée de lauriers ou de cyprès. Je me borne à vous recommander, à vous et à mon pays, mon beau-fils Josiah Nisbett. »

Ce jeune homme, du reste, se montra digne de l'attachement que Nelson lui témoignait. Appelé par lui dans la cabine pour l'aider à mettre en ordre et à brûler quelques lettres de mistress Nisbett, le lieutenant y descendit en costume de combat. Nelson, cependant, le suppliait de rester à bord.

« Si nous tombions tous deux, mon cher Josiah, lui dit-il, qu'arriverait-il de votre pauvre mère ? C'est à vous, d'ailleurs, que revient le soin du *Theseus;* restez-y donc, et prenez soin du navire.

— Monsieur, répliqua Nisbett, le vaisseau prendra soin de lui-même ; quant à moi, je vous suivrai cette nuit, dussé-je ne jamais revenir à bord. »

L'attaque eut lieu sur les onze heures du soir, après un souper d'officiers, présidé par mistriss Freemantle. Les Anglais partirent au nombre d'environ neuf cent cinquante hommes, sur les chaloupes de leurs navires. Favorisés par la nuit, ils arrivèrent sans être vus jusqu'à une demi-portée de

canon de la jetée où ils voulaient débarquer. Au premier signal parti de la place, Nelson donna l'ordre à ses chaloupes de s'éparpiller et de ramer vigoureusement vers le rivage ; mais les Espagnols avaient fait d'excellents préparatifs. Au *hourrah* des marins anglais, le tocsin d'alarme répondit ; trente ou quarante pièces de canon, braquées sur la mer, ouvrirent leurs feux ; une vive mousqueterie éclaira d'un bout à l'autre les murailles de la ville. Il faisait nuit noire ; la plupart des chaloupes manquèrent la jetée, et arrivèrent au rivage à travers des brisants furieux qui faillirent les submerger.

L'amiral, cependant, et avec lui Freemantle, Thompson, Bowen, arrivèrent au môle, qu'ils emportèrent d'assaut, bien qu'à leur compte il fût défendu par cinq ou six cents hommes. Les canons qui le garnissaient furent encloués ; mais la fusillade devint très-vive, tant de la citadelle que des maisons placées au bout de la jetée, et les assaillants, presque tous tués ou blessés, ne purent gagner de terrain.

Au moment où il sautait hors de sa barque, Nelson avait reçu une balle dans le bras droit. Il tomba du coup, mais en tombant il prit, de la main gauche, son épée qu'il venait de tirer, et que, vivant, il ne voulait point abandonner. Elle avait

appartenu à son oncle, le capitaine Suckling, et il la regardait comme une relique de famille. Le lieutenant Nisbett, qui était à côté de lui, le coucha au fond de la barque, et couvrit de son chapeau le bras blessé, de peur que la vue du sang qui coulait en abondance n'ajoutât à la défaillance de l'amiral. Ensuite il examina la blessure, et, détachant sa cravate de soie, il la serra fortement autour des veines déchirées. Sans cette présence d'esprit de son beau-fils, Nelson eût immanquablement péri. Un de ses matelots mit ensuite sa chemise en lambeaux, et en fit une écharpe pour le bras qui pendait. Sur ces entrefaites, la marée descendante avait laissé la chaloupe à sec sur le sable, et il ne fallut rien moins que les efforts désespérés de cinq hommes vigoureux pour la remettre à la mer. Nisbett, prenant lui-même une des rames, enjoignit au timonier de serrer de près les batteries du rivage pour se soustraire autant que possible au feu terrible qu'elles ne cessaient de vomir.

Nelson, qui revenait à lui, voulut être soulevé pour voir ce qui se passait. Son beau-fils le prit dans ses bras, mais une obscurité complète enveloppait la scène, et l'on ne distinguait que les éclairs de la canonnade, reflétés vivement sur les flots orageux.

Quelques minutes après, une sinistre clameur

traversa l'air : c'était l'équipage du cutter le *Fox* qu'un boulet venait d'atteindre au-dessous de la flottaison, et qui allait couler bas. Quatre-vingt-dix-sept hommes furent engloutis ; quatre-vingt-trois furent sauvés, et la plupart durent la vie aux efforts de Nelson lui-même, efforts qui aggravèrent sa blessure. Le premier navire anglais qui se rencontra sur sa route fut justement le *Sea-horse*, à bord duquel, la veille au soir, il avait soupé. Mais, malgré les instantes prières de l'équipage, et les dangers qu'on devait braver pour arriver à un autre vaisseau, Nelson ne voulut jamais monter sur celui-ci : — « J'aimerais mieux mourir, disait-il, que d'alarmer mistriss Freemantle, en me montrant à elle dans l'état où je suis, surtout quand je n'ai pas de nouvelles certaines à lui donner de son mari. »

Arrivé au *Theseus*, il refusa toute assistance pour monter à bord, tant il était impatient de voir les matelots retourner au secours des gens du *Fox*. Une seule corde lui fut jetée, qu'il roula deux fois autour de sa main gauche, et qui servit à le hisser. « Cela suffit bien, disait-il ; j'ai encore mes deux jambes et un bras. Que le chirurgien se presse et apporte ses instruments ; je sais qu'il faut me couper le bras droit, et le plus tôt, sans contredit, sera le mieux. »

Les plus vieux matelots pâlissaient en écoutant ces intrépides paroles.

Le désastre, d'ailleurs, était complet. Presque tous les chefs de l'escadre anglaise avaient été tués ou blessés ; trois ou quatre d'entre eux, seulement, parvinrent à débarquer, mais avec des munitions mouillées, des hommes fatigués de ramer, des barques à moitié remplies d'eau. Les échelles étaient perdues, et on ne pouvait rien tenter de sérieux contre la citadelle. Un parlementaire alla cependant la sommer de se rendre ; mais cet homme ne reparut point, et après une heure d'attente, les divers détachements réunis, — quatre-vingts soldats de marine, quatre-vingts piquiers et cent quatre-vingts matelots armés de sabres et de pistolets, — s'avancèrent vers la ville. Ils trouvèrent toutes les rues commandées par des pièces de campagne, et près de sept mille Espagnols sous les armes, sans compter une centaine de Français. A cette vue, Troubridge ne perdit point la tête : il fit notifier au gouverneur, par le capitaine Samuel Hood, que, si les Espagnols faisaient mine de l'attaquer, il mettrait le feu aux quatre coins de la ville ; que si on voulait traiter, au contraire, il accepterait l'embarquement libre des troupes anglaises, et l'échange des prisonniers faits de part et d'autre ; moyennant ces conditions, on n'attaquerait plus ni Té-

nériffe, ni aucune autre des îles Canaries. Le gouverneur (don Juan Antonio Gutierrez) répondit simplement qu'il engageait les Anglais à se rendre prisonniers de guerre ; mais le parlementaire déclara que, si les conditions proposées n'étaient point admises avant cinq minutes, le capitaine Troubridge mettrait ses menaces à exécution. Plutôt touché de ce courage que cédant à une chimérique frayeur, le gouverneur de Ténériffe consentit à traiter comme le désirait l'ennemi ; et à partir de ce moment les Anglais n'eurent qu'à se louer de ses généreux procédés. Nelson et lui échangèrent, à ce sujet, des lettres remplies de courtoisie, et l'amiral anglais se chargea de porter lui-même au gouvernement espagnol les dépêches où étaient racontés les désastres de l'expédition.

XIX

Découragement du mutilé. — Justice patriotique. — États de service. — Actions de grâces. — Le *Vanguard*. — Buonaparte en Égypte.

Bien qu'il affectât de supporter froidement ce revers, Nelson en fut profondément affecté. Dans une lettre particulière adressée à lord Saint-Vincent, — et la première qu'il écrivit de la main gauche : —

« Je suis devenu, lui dit-il, un fardeau pour mes amis, un être inutile pour mon pays... Quand je quitterai la flotte que vous commandez, je serai mort au monde... Je m'en vais d'ici pour ne plus me montrer nulle part... J'espère que vous pourrez me donner une frégate pour ramener en Angleterre les débris de ma pauvre carcasse... — Un amiral manchot, dit-il encore dans une lettre postérieure, ne saurait être regardé comme bon à quelque chose... Je n'aspire plus qu'à me retirer dans quelque humble *cottage*, cédant ma place à un serviteur plus complet et plus utile. » Il écrivait aussi à sa femme : « Je ne serai pas surpris si on m'oublie ou si on me néglige, car, selon toute apparence, on ne me croira plus bon à rien ; je n'en serai pas moins très-riche si je continue à posséder votre affection. Je vous prie, vous et mon père, de ne point vous préoccuper trop de ce fâcheux accident ; je m'y suis depuis longtemps préparé, comme à beaucoup d'autres. »

Au lieu de l'abandon qu'il craignait, il fut comblé de félicitations, aussi bien par la cour que par l'Amirauté, toutes deux attentives à le consoler du non-succès de son entreprise. Bristol et Londres l'admirent au nombre de leurs bourgeois libres : il reçut l'ordre du Bain et une pension de 1,000 £ (25,000 fr. par an.) L'espèce de Mémoire qu'il dut présen-

ter à cette occasion renfermait des états de service comme on n'en voit guère : quatre batailles navales contre des flottes, trois combats sur des chaloupes canonnières, trois villes prises, quatre mois de service dans l'armée de terre, deux siéges ; de plus, Nelson avait contribué à la prise de sept vaisseaux de guerre, six frégates, quatre corvettes, onze corsaires ; il avait détruit près de cinquante bâtiments de commerce, et pris part à plus de cent vingt combats : ces divers exploits lui avaient coûté son œil droit et son bras droit, sans parler de plusieurs autres blessures plus ou moins graves.

La dernière, — celle qu'il avait reçue à Ténériffe, — lui occasionna de longues souffrances : un nerf s'était trouvé pris dans une des ligatures, qui au lieu d'être un fil ciré se trouvait en soie, et produisit une extrême irritation. Chaque jour on essayait de la détacher, et chaque jour c'était de nouvelles tortures ; elles durèrent, sans interruption de jour ou de nuit, pendant plus de trois mois après que Nelson fut revenu en Angleterre. A sa prière, lady Nelson assistait chaque jour au pansement de sa blessure, et, — ce qu'il désirait, — elle acquit le courage et l'habileté nécessaires pour faire elle même cette opération délicate. Un soir que Nelson s'était retiré de bonne heure, épuisé par la souffrance et comptant sur une forte dose de laudanum

pour se procurer le repos dont il avait besoin, une multitude bruyante envahit Bond-street, où il logeait, et frappa impérieusement aux portes de sa maison, se plaignant qu'elle ne fût point illuminée. La nouvelle de la victoire de Camperdown, remportée par l'amiral Duncan sur la flotte hollandaise, venait de se répandre à Londres, et avait provoqué les manifestations spontanées de l'enthousiasme public; mais, lorsque les turbulents meneurs de la fête eurent appris le nom du blessé qu'ils risquaient d'éveiller par leurs cris, ils s'éloignèrent aussitôt respectueusement: « Vous n'entendrez plus faire tapage autour de vous, cette nuit, » avaient-ils dit; et cette consigne fut observée au milieu de l'effervescence générale.

A la fin de novembre, Nelson se trouva subitement soulagé; la ligature qui avait jusqu'alors résisté à tous les efforts fut enlevée sans la moindre peine. Ce fut le prélude d'une guérison complète, pour laquelle Nelson envoya au ministre de la chapelle Saint-George, Hanover-Square, des actions de grâces ainsi formulées :

« Un officier désire remercier le Dieu tout-puissant qui l'a complétement guéri d'une blessure grave; il veut aussi le remercier pour beaucoup d'autres faveurs non moins précieuses. »

Dès qu'il se sentit en état de reprendre du ser-

vice, Nelson plaça son pavillon sur le *Vanguard*, et alla rejoindre le comte Saint-Vincent dans la Méditerranée. Ses adieux à son père et à sa femme furent empreints des sentiments les plus affectueux. Aucun nuage n'avait encore altéré la vive tendresse qu'il portait à celle-ci, et ses dernières paroles furent, en la quittant, que, « satisfait pour lui-même au delà de son ambition, il allait travailler à lui assurer le rang dont elle était digne. »

Lorsqu'il rejoignit la flotte anglaise, on ne savait encore sur quel point de l'univers allait se diriger cette expédition mystérieuse que Buonaparte avait demandée au Directoire, et dont les immenses préparatifs attestaient assez l'importance. Le général français n'exagérait rien lorsqu'il disait à ses soldats, dans sa proclamation du 15 mai 1798 : « Les yeux de l'Europe sont sur vous : vous aurez de grandes destinées. » Les Mémoires du temps nous apprennent aussi qu'après avoir pris Malte, et durant la traversée qui le conduisit en Égypte, Napoléon, causant avec Brueys, pesa plusieurs fois les chances d'un engagement avec la flotte anglaise. Ces chances étaient mauvaises, en raison même de l'encombrement des troupes sur les navires de l'expédition ; elles n'auraient servi qu'à gêner la manœuvre, et, sauf le cas fort rare de l'abordage, on ne pouvait songer à en tirer parti pour le com-

bat[1]. Mais ces prévisions étaient inutiles, et Nelson, par trop de hâte, laissa la route libre aux ennemis qu'il était chargé de surveiller.

XX

Nelson chef d'escadre. — Tempête providentielle. — Le *Vanguard* dématé. — Humiliation. — Perspicacité d'un consul. — Étranges péripéties.

Expressément recommandé, par le premier lord de l'Amirauté, à sir John Jervis, il était parti, le 9 mai, de Gibraltar, à la tête d'une escadre d'observation composée de trois vaisseaux de ligne, quatre frégates et un sloop. Une tempête les prit le 19 dans le golfe de Lyon; pendant la nuit du 20 au 21 elle devint si forte, que les vaisseaux, séparés l'un de l'autre, ne pouvant ni se voir ni s'entendre, — et quelques-uns fort maltraités, — ne marchèrent plus de concert. Le *Vanguard* perdit son grand mât de hune, son perroquet d'artimon, son

[1] Des juges très-compétents ont tout autrement apprécié les raisonnements du général Buonaparte et la justesse de ses calculs. On peut voir, notamment, ce qu'en dit M. le vice-amiral Jurien de la Gravière, dans ses intéressants *Souvenirs*. — *Revue des Deux Mondes*, n° du 1er avril 1860, page 591. On y trouvera, en note (même page), le passage des *Mémoires de Napoléon* où sont exposés les motifs de sa superbe confiance.

mât de misaine, et il eut son beaupré fendu en trois endroits; on n'avait plus, pour le maintenir, que la ressource de la civadière; aussi s'en fût-il allé en pleine dérive du côté de la Corse, si le capitaine Ball, de l'*Alexander*, n'était venu le prendre à la remorque. Il y eut alors un combat de générosité entre Nelson, qui croyait l'*Alexander* compromis par cette besogne périlleuse, et Ball, qui voulait, à tout prix, sauver le vaisseau amiral. Or il existait depuis longtemps, entre Ball et Nelson, une espèce de brouille, ou plutôt de refroidissement, qui rehaussait encore le périlleux dévouement dont le premier faisait preuve; à partir de ce moment ils furent réconciliés, et pour toujours.

Nelson, écrivant trois jours après à sa femme, de l'île San Pietro (Sardaigne), où il était allé se radouber, — nonobstant la neutralité des États sardes, reconnue par l'Angleterre, — racontait ainsi son désastre :

« Ce qui est arrivé au *Vanguard*, ma chère Fanny, ne saurait être appelé un simple accident; je tiens, pour ma part, que c'est un avertissement de Dieu, destiné à mater mon orgueil impie; j'espère qu'il me rendra meilleur officier, et je suis certain qu'il m'a déjà rendu meilleur homme; aussi je baise, en toute humilité, la baguette qui me frappe.

« Figurez-vous, le dimanche soir, au coucher du soleil, un présomptueux arpentant sa cabine et couvant d'un œil satisfait l'escadre qui l'entoure; cette escadre comptait sur son amiral pour la conduire à une mission glorieuse; et l'amiral ne doutait pas que, rencontrant, à nombre égal, les plus fiers vaisseaux de la France, il ne les contraignît à baisser pavillon... Figurez-vous, maintenant, ce même orgueilleux, quand le soleil se leva le lundi matin, seul au milieu de sa flotte dispersée, entraîné à l'aventure par son navire démâté, et lui-même dans un tel état d'abattement, que la moindre frégate ennemie l'eût trouvé peu disposé à combattre. Par bonheur, le Dieu tout-puissant nous a permis d'arriver sains et saufs dans un port où, sans égard pour les lois de l'humanité, on ne voulait pas nous admettre; mais d'où nous sortirons, d'ici à deux jours, prêts à recommencer notre campagne. »

En effet, le *Vanguard* ne resta que quatre fois vingt-quatre heures dans le port de San-Pietro; mais le jour même où il y entrait, — Nelson avait bien raison de ne point regarder la tempête du 20 mai comme un simple accident, — la flotte française était sortie de Toulon, et avait dû passer, sans être vue par aucun d'eux, à quelques lieues des vaisseaux anglais.

A tout prendre, ce retard ne fut pas inutile; car Nelson, avant de se remettre en route, put rallier les renforts importants que le comte Saint-Vincent, renforcé lui-même, lui envoyait de Cadix : ils consistaient en dix vaisseaux de 74 [1], auxquels le *Leander* de 50 fut bientôt ajouté. Malheureusement pour Nelson, les frégates qui auraient dû être jointes à ce corps d'armée navale, et lui servir à éclairer sa marche, en furent séparées par la tempête, et ne le rejoignirent que beaucoup plus tard, après l'avoir inutilement cherché dans la baie de Naples, où on ne put leur donner aucune indication sur la marche de l'amiral anglais.

Celui-ci, apprenant que la flotte de Toulon venait de prendre Malte, et sans coup férir, conçut le projet d'attaquer cette île pendant que l'ennemi serait encore à l'ancre dans le port de Goze; mais, le 22 juin, il apprit que les Français avaient quitté Malte le lendemain de leur arrivée, empressés de courir à une plus noble conquête. On ignorait encore leur destination. M. Udney, consul d'Angleterre à Livourne, avait dénoncé d'avance les desseins de l'ennemi contre l'île de Malte, et prévu, sur de simples conjectures, que l'Égypte serait ensuite

[1] Voici leurs noms : *Culloden*, *Goliath*, *Minotaur*, *Defence*, *Bellerophon*, *Majestic*, *Zealous*, *Swiftsure*, *Theseus*, *Audacious*.

l'objet de l'expédition. Nelson partagea cette opinion, que l'avenir devait justifier, et fit force de voiles vers Alexandrie; mais sa précipitation même le trompa, car il arriva devant ce port avant les navires qu'il poursuivait, et il en sortit le jour même, sans s'être assuré qu'ils n'y entraient pas après lui. Déjà une fois (dans la nuit du 22 juin) la flotte française et la flotte anglaise s'étaient croisées, sans se douter le moins du monde qu'elles fussent si près l'une de l'autre. Cette méprise se renouvela, car, au moment où les vaisseaux français approchaient du port égyptien, ils entendirent, à leur droite, une canonnade; c'étaient les signaux de Nelson, qui allait chercher l'ennemi sur les côtes de Caramanie. En ce moment, les deux flottes étaient à cinq lieues l'une de l'autre. S'il eût été jour, ou si le hasard eût poussé Nelson un peu à gauche de la route qu'il suivit, une autre bataille d'Aboukir aurait pu changer les destinées du monde; mais, cette fois, l'étoile de Napoléon l'emporta.

XXI

Mauvais conseil d'un homme prudent. — Indignation publique. — Retour en Sicile. — Emma Hamilton vient en aide à Nelson. — Nouveau départ. — Fièvre de gloire. — Buonaparte contre Brueys.

Désolé de son erreur, Nelson préparait une justification complète, qu'il voulut lire au capitaine Ball avant de la publier, ce dont celui-ci le dissuada de son mieux : « Ne vous défendez jamais, lui dit-il, avant qu'on ne vous accuse. » Ce conseil, généralement bon, n'était pas de mise dans la circonstance présente. Lorsqu'on apprit, en effet, que Buonaparte avait paisiblement traversé la Méditerranée, et que ses légions victorieuses domptaient la résistance des Mamelucks, il n'y eut qu'un seul cri contre l'imprudence de l'amiral anglais, pour avoir confié à un si jeune officier le succès d'une mission aussi importante que celle dont Nelson avait été chargé. Il fut même question, — tant on est sévère pour les malheurs qui abaissent l'orgueil national, — de traduire Nelson devant un conseil de guerre.

Cependant, et sans savoir à quel point l'opinion se prononçait contre lui, le jeune contre-amiral

était revenu en toute hâte vers la Sicile, après avoir touché à Candie, où il croyait encore surprendre l'expédition française. Le gouvernement napolitain, alors en paix avec la République, et fort peu soucieux de se brouiller avec elle, ne voulait accorder aucun secours à l'escadre anglaise; et des secours de toute sorte lui étaient cependant nécessaires pour reprendre la mer. Enfin, grâce à l'influence de sir Hamilton — et surtout de lady Emma, pour qui dès lors il conçut une vive reconnaissance, — Nelson obtint, sinon un appui ostensible, du moins des ordres secrets qui autorisaient les gouverneurs siciliens à lui fournir tout ce dont il aurait besoin. Aussi, remerciant ses protecteurs : « C'est grâce à vous, leur dit-il, que nous avons pu nous ravitailler et faire eau; faire eau à la fontaine d'Aréthuse, c'est déjà presque un gage de victoire. Au premier vent qui soufflera, nous reprendrons la mer, et soyez sûr que je reviendrai couronné de lauriers ou couronné de cyprès. » A lord Saint-Vincent, au premier lord de l'Amirauté, il écrivait, dans les termes les plus énergiques, pour garantir qu'il saurait bien trouver les Français, fussent-ils frétés pour les antipodes, s'ils étaient « n'importe où au-dessus de l'eau ».

Le 25 juillet, quatre jours après la bataille des Pyramides, Nelson partit de Syracuse pour la Morée.

Inquiet au dernier point, irrité de ce que l'ennemi depuis si longtemps échappait à sa rencontre, il était en proie à une impatience fiévreuse qui le privait de sommeil et d'appétit. Chaque nuit, il faisait appeler plusieurs fois l'officier de quart, et s'assurait, avec une surprise toujours nouvelle, que les heures ne coulaient pas au gré de sa dévorante ardeur. L'escadre arriva le 28 dans le golfe de Coron; on y vérifia que les Français avaient été vus, quatre semaines auparavant, naviguant au sud-est de Candie. Nelson, aussitôt, prit le parti de retourner en Égypte. On fit force de voiles pour ne pas s'exposer à manquer encore une fois le but de tant d'efforts, et, le 1er août, les vaisseaux anglais arrivèrent en vue d'Alexandrie. A quatre heures de l'après-midi, le même jour, le capitaine Hood signala la flotte française, embossée dans la baie d'Aboukir.

Les motifs qui l'avaient retenue sur cette côte, après le débarquement des troupes françaises, ne sont pas encore complétement éclaircis. Buonaparte, qui n'accepta jamais volontiers la responsabilité d'une défaite, dit expressément, dans ses dépêches officielles au Directoire, que, le 6 juillet, avant de quitter Alexandrie, il avait écrit à l'amiral Brueys d'entrer dans le port de cette ville, ou, s'il ne le pouvait, de se retirer à Corfou. Les faits, ainsi

établis, ne sont pas exacts. Buonaparte avait prévu, dans sa lettre à Brueys, une troisième hypothèse. La retraite à Corfou était subordonnée par lui à deux conditions, dont il supprime l'une : la première, c'est qu'on ne pourrait abriter la flotte dans le port d'Alexandrie; la seconde, qu'on ne pourrait prendre dans la rade d'Aboukir une position assez forte pour se défendre contre un ennemi supérieur en forces[1].

Brueys reconnut qu'il était impossible d'occuper le port, où les vaisseaux de haut bord auraient eu peine à pénétrer, et où toute la flotte aurait été bloquée par un seul navire ennemi. De concert avec un ingénieur et des officiers d'artillerie envoyés par Buonaparte, il étudia la rade d'Aboukir (ou de Beckier, comme il l'appelle), et crut possible de s'y établir d'une manière sûre. « Si je suis assez heureux, dit-il dans une lettre datée du 7 juillet, pour m'installer de manière à ce que les batteries du rivage puissent protéger les deux extrémités de ma ligne, je regarderai ma position comme imprenable, au moins durant l'été et l'automne. » Le 13 juillet, il

[1] Voir la lettre du 3 juillet 1798. M. Thiers accepte complétement la version de Buonaparte, en disant qu'il avait *surtout* recommandé à Brueys « de ne pas rester dans la rade d'Aboukir, car il valait mieux rencontrer l'ennemi à la voile que de le recevoir à l'ancre. » — *Histoire de la Révolution française*, éd. Lecointe, 1829, tome X, page 131.

écrivait encore : « Je fortifie ma position pour le cas où je serais obligé de combattre à l'ancre; j'ai demandé deux mortiers à Alexandrie pour les établir sur le banc de sable; mais je crains bien moins pour cette extrémité de ma ligne que pour l'autre aile, contre laquelle, sans nul doute, les principaux efforts de l'ennemi seraient dirigés. » La veille même de la bataille, c'est-à-dire le 30 juillet, Buonaparte lui répondait, en termes exprès : « Les nouvelles que j'ai reçues des sondages me font penser que vous avez pu vous mettre à l'abri dans le port. » Et il ajoutait, il est vrai, que, « s'il n'en était pas ainsi, l'amiral devrait se retirer à Corfou. » Mais nous avons vu, par ce qui précède, qu'il savait la flotte à Aboukir, et que, si elle y était restée, c'était surtout pour suivre à la lettre les instructions qu'il avait données. Ce nouveau Cortez ne songeait nullement à brûler ses vaisseaux, ni même à se séparer d'eux, ce que personne au monde n'a le droit de lui reprocher.

XXII

Aboukir. — 1er août 1798.

Quoi qu'il en soit, au reste, les choses se présentaient ainsi à Nelson, quand la flotte française lui

fut signalée : les vaiseaux de Brueys étaient en ordre de bataille, dans une position que beaucoup d'excellents officiers avaient déclarée inattaquable. Le vaisseau de l'avant était serré contre une espèce d'îlot, ou banc de sable[1], placé au nord-ouest, et le reste de la flotte décrivait une ligne courbe, dont le côté concave regardait la mer; la droite était défendue par des batteries placées sur le fort d'Aboukir.

Nelson n'eut pas plutôt vu cette disposition qu'il se souvint, à l'instant même, de la manœuvre hardie que lord Hood avait essayée dans la rade Gourjean, et qui avait manqué, nous l'avons dit, par suite des vents contraires : il résolut de pénétrer entre la ligne française et le rivage, de prendre ainsi entre deux feux, en y employant toute sa flotte, une partie des vaisseaux français, et de les écraser avant qu'on eût le temps de les secourir. Il calculait, avec assez de raison, que la ligne intérieure de la flotte française, celle qui regardait le rivage, devait être mal préparée pour un combat imprévu, et pourtant, ce qu'il ne savait pas, — ce qui devait puissamment contribuer au succès de son entreprise, — c'est qu'un tiers des équipages français était descendu à terre. Toute la question se bornait donc pour lui à vérifier si le passage serait pra-

[1] Celui dont il est question dans la lettre de Brueys qu'on vient de citer par extrait.

ticable, entre le vaisseau formant l'extrémité de la ligne ennemie, et l'îlot ou le banc de sable dont nous avons fait mention. Brueys ne l'avait pas supposé; mais Nelson trancha la question par un axiome à son usage : « Partout où l'ennemi peut abattre[1], dit-il, nous avons la place nécessaire pour jeter l'ancre. » M. Berry, capitaine du *Vanguard*, mis au courant de ce plan d'attaque, l'accueillit avec transport. « Si nous réussissons, s'écria-t-il, que dira le monde? — Il n'y a pas de *si*, lui répliqua Nelson, nous réussirons très-certainement. Reste à savoir qui de nous vivra pour raconter la victoire. »

Ceux-là même qui la prévoyaient devaient penser qu'elle coûterait cher. Le nombre des vaisseaux de ligne était égal des deux côtés ; mais les Français avaient l'avantage par la dimension des navires, le nombre des canons, et la force des équipages. Outre l'*Orient*, de 120 canons, ils avaient le *Franklin* et le *Guillaume Tell*, de 80. Leur flotte, prise en bloc, portait onze mille deux cent trente hommes et onze cent quatre-vingt-seize canons ; encore ne parlons-nous point de la batterie du fort d'Aboukir, composée de quatre pièces de grosse artillerie et de deux mortiers, sans compter quelques canons de moindre calibre. Les Anglais n'avaient que mille

[1] *Abattre*, se dit des vaisseaux à l'ancre quand ils font leur évolution pour éviter au changement du vent ou de la marée.

douze canons, et huit mille cent soixante-huit hommes.

Nelson qui, depuis plusieurs jours, mangeait et dormait à peine, n'eut pas plus tôt vu l'ennemi, qu'il se fit servir à dîner, tandis qu'à son bord on préparait tout pour le combat : et, le repas fini, quand il renvoya ses officiers à leur poste : « Demain, leur dit-il, avant qu'il soit si tard, j'aurai gagné une pairie ou ma place à Westminster. » C'était la seconde édition de ce mot fameux : — *Westminster-Abbey ou la victoire !* — Nous préférons, quant à nous, la première ; mais la seconde peut donner une idée de ce que valent, en Angleterre, les distinctions aristocratiques.

L'amiral Brueys ne supposait pas qu'on attaquerait le soir même. Ce fut un moment terrible pour tous que celui où, — l'escadre anglaise arrivant à toutes voiles dans la baie, — il fallut bien se convaincre que le combat allait avoir lieu sur l'heure même. Le rivage était couvert d'une multitude d'Arabes, spectateurs ardents de cette lutte où le sort de leur pays semblait devoir se décider. Quand les vaisseaux anglais furent à portée de canon, toute la flotte française et les batteries de la côte ouvrirent leurs feux : les boulets arrivaient en foule sur les vaisseaux de l'avant-garde; mais, sans riposter un seul coup, ceux-ci continuaient à laisser porter sur l'en-

nemi, les matelots s'occupant tous, les uns en haut des mâts à ferler les basses voiles, les autres à surveiller les cordages appelés bras; tous enfin s'apprêtaient à jeter l'ancre. Le *Goliath*, dépassant de vitesse un autre navire qui lui disputait le poste d'honneur, menait la ligne d'attaque, et, quand il eut atteint l'avant de la ligne ennemie, il gouverna entre le navire le plus éloigné du centre et le banc de sable dont nous avons parlé, de manière à se placer, suivant les intentions de Nelson, entre la flotte française et le rivage. Il devait s'arrêter derrière le *Guerrier* qui formait l'extrémité de la ligne ennemie, mais, son ancre lui manquant, il fut entraîné jusqu'au second vaisseau, le *Conquérant*, derrière lequel il arriva, faisant déjà feu de tous ses canons. Le *Zealous*, — qui venait après le *Goliath*, et qui avait vu sa fausse manœuvre, — prit la place qu'il aurait dû occuper derrière le *Guerrier*, et tous deux commencèrent un feu si bien nourri, qu'au bout d'un quart d'heure leurs deux adversaires étaient complétement démâtés. Le troisième vaisseau qui prit à revers l'avant-garde ennemie fut l'*Orion*, commandé par sir J. de Saumarez; il passa au vent du *Zealous*, et, aussi longtemps que ses canons de bâbord portèrent sur le *Guerrier*, il ne cessa d'entretenir leurs feux; puis, passant entre le *Goliath* et la côte, il coula une frégate dont le feu in-

commodait ce dernier navire ; retournant de nouveau, ceci fait, vers la ligne française, il alla jeter l'ancre entre le bossoir de bâbord du *Franklin* et l'arrière du *Peuple souverain*, exposé, par conséquent, au feu de ces deux navires, et leur ripostant à tous deux.

Le soleil allait disparaître à l'horizon ; l'*Audacious*, qui accablait de boulets, depuis quelque temps déjà, le *Guerrier* et le *Conquérant*, s'attacha définitivement à ce dernier navire par le bossoir de bâbord, et ne le quitta que lorsqu'il eut amené pavillon, pour attaquer le *Peuple souverain*. Le *Theseus*, qui suivait l'*Audacious*, abattit les deux seuls mâts, — savoir, le grand mât et le mât de misaine, — qui restassent au *Guerrier*, puis il alla jeter l'ancre derrière le *Spartiate*, le troisième grand vaisseau de la ligne française.

Si nous nous sommes bien fait comprendre, le lecteur peut maintenant se représenter les neuf premiers vaisseaux de la flotte commandée par Brueys, pris à revers par cinq vaisseaux anglais ; et tandis que ces derniers se plaçaient ainsi entre le rivage et l'ennemi, Nelson lui-même, sur le *Vanguard*, allait prendre position à l'extérieur de la ligne, et à demi-portée de pistolet, devant ce même *Spartiate* que le *Theseus*, d'autre part, accablait de son feu. Nelson avait six pavillons accrochés dans son

gréement, de peur qu'un seul ne fût emporté par un boulet, et ne fît croire à quelque désastre. Il fila environ un demi-câble, et ouvrit à l'instant même une canonnade terrible qui permit aux quatre autres vaisseaux de sa division, — le *Minotaur*, *Bellérophon*, *Defence* et *Majestic*, — de se porter en avant de l'amiral. En peu de minutes, tous les hommes placés aux six premiers canons qui garnissaient, à l'avant, le pont du *Vanguard*, furent tués ou blessés. Par trois fois il fallut les renouveler. Le capitaine Louis, du *Minotaur*, fut le premier à jeter l'ancre en avant du *Vanguard*, et en face de l'*Aquilon*, le quatrième vaisseau de la ligne ennemie. Le *Bellérophon* passa outre, et alla jeter l'ancre par le bossoir de tribord de l'*Orient*, le vaisseau amiral français, qui portait, nous l'avons dit, 120 canons, et dont la force était à celle du *Bellérophon* dans la proportion de sept à trois. Le franc-tillac seul de l'*Orient* lançait plus de boulets que toute la bordée du *Bellérophon*. La *Defence* prit position à l'avant du *Minotaur*, et en face du *Franklin*, le sixième vaisseau de la ligne française. Le *Majestic*, pris dans les manœuvres d'un des vaisseaux français qui était à l'arrière de l'*Orient*, demeura quelque temps sous le feu de ce trois-ponts qui lui causa des avaries considérables; mais il se dégagea bientôt, et, allant accoster l'*Heureux*, le neuvième vaisseau français, il se

trouva aussi sous le feu du *Tonnant*, qui occupait la huitième place.

Les quatre autres vaisseaux de la flotte anglaise, détachés avant qu'on n'eût signalé l'ennemi, se trouvaient, lorsque l'action commença, — c'est-à-dire à six heures et demie du soir, — fort éloignés de la baie. Vers sept heures, la nuit tomba, et l'on n'eut plus, pour illuminer cette lutte sanglante, que les éclairs intermittents de l'artillerie. Le capitaine Troubridge, commandant le *Culloden*, était à deux lieues derrière l'escadre anglaise. Comme les autres capitaines détachés, il accourut au bruit de la canonnade; mais, à mesure qu'il avançait, l'obscurité toujours croissante aggravait les difficultés de la navigation, et tout à coup, au moment où il venait de mesurer onze brasses de fond, il se trouva échoué sur la rive. Ni ses efforts ni ceux du *Leander* et du brick *Mutine* qui vinrent à son aide, ne purent le dégager assez à temps pour le mettre à même de prendre part au combat. Son vaisseau, du reste, servit de balise à deux autres bâtiments, — l'*Alexander* et le *Swiftsure*, — qui, sans lui, auraient infailliblement, d'après la route qu'ils tenaient, donné contre les rochers, et se fussent perdus corps et biens. Ces navires, au contraire, arrivèrent dans la baie, et, malgré l'obscurité, prirent position comme ils l'auraient fait en plein jour. Le capitaine du *Swiftsure* donna même

une preuve de sang-froid tout à fait remarquable : Nelson avait ordonné à ses navires de hisser quatre lumières horizontales à la pointe du mât d'artimon, dès que la nuit rendrait nécessaire ce moyen de reconnaissance ; l'officier en question vit arriver à lui un bâtiment qui ne portait pas ce signal, et qui, au premier abord, lui semblait une voile ennemie. Cependant il défendit à ses canonniers de tirer sur ce vaisseau, qui lui paraissait en trop mauvais état pour s'échapper si par hasard il était français; mais il eut à se féliciter de sa prudence, car le navire en dérive que le mouvement des flots poussait ainsi vers lui n'était autre que le *Bellérophon*, écrasé par le rival énorme qu'il avait choisi. Tous ses mâts et tous ses cordages étaient hachés par les boulets ; il avait près de deux cents hommes tués ou blessés ; ses fanaux de reconnaissance, depuis longtemps emportés par-dessus bord, n'avaient pas été remplacés. Le *Swiftsure*, informé de l'état des choses, alla prendre aussitôt la place que le *Bellérophon* venait de quitter ; tandis que d'un côté ses canons balayaient la hanche du *Franklin*, de l'autre il donnait en plein dans les bossoirs du vaisseau amiral français. Au même moment, l'*Alexander*, passant sous l'arrière de l'*Orient*, jeta l'ancre à bâbord de sa poupe, le canonnant en enfilade, et balayant ses ponts sous une fusillade bien nourrie ; enfin un

dernier navire arriva pour compléter la destruction de l'ennemi ; c'était le *Leander*, qui, ne pouvant réussir à dégager le *Culloden*, s'avançait pour prendre l'amiral français par le travers des écubiers ; mais le *Franklin* était si près de l'*Orient*, que cette manœuvre ne pouvait d'aucune façon s'accomplir, et le *Leander* en fut réduit à l'essayer contre le *Franklin* lui-même, prenant ainsi de bout en bout les deux navires français. L'*Orient*, cette énorme forteresse flottante, se trouvait donc entouré d'ennemis, et recevait de toutes parts une grêle de projectiles destructeurs.

Jamais peut-être dans un espace aussi resserré la mort n'avait sévi sous des formes aussi diverses et aussi terribles : deux mille bouches à feu, servies avec une merveilleuse activité, maintenaient sur les flots obscurs une lueur rougeâtre, que chaque bordée rendait plus vive, tour à tour, sur chaque point de la baie ; les masses de flamme et de fumée que cette étroite enceinte vomissait sans cesse, lui donnaient l'aspect d'un volcan tout à coup ouvert au sein des ondes. Après deux heures de combat, la victoire se déclarait en faveur des Anglais ; neuf heures n'étaient pas encore sonnées, que trois vaisseaux de ligne français avaient amené pavillon, et que deux autres, complétement démâtés, étaient réduits à l'état de carènes inertes. L'*Orient* conti-

nuait sa résistance héroïque, mais l'incendie était dans ses flancs : comprimé sur un point, il reparaissait bientôt à l'autre extrémité du navire. Le feu du *Swiftsure*, dirigé avec une fatale précision sur le foyer central, rendait inutiles tous les efforts qu'on faisait pour l'éteindre ; bientôt, les mâts et le gréement prenant feu, l'immense vaisseau devint comme un fanal éblouissant, aux clartés duquel les Anglais purent distinguer, pour la première fois, les terribles résultats de leurs téméraires manœuvres : cette vue redoubla leur ardeur, et les cris unanimes de tous les équipages saluaient, tour à tour, chaque pavillon amené par l'ennemi. Le feu cependant gagnait, de proche en proche, jusqu'aux magasins du vaisseau amiral français : plusieurs officiers et matelots, prévoyant la catastrophe qui allait suivre, se précipitaient dans la mer du haut des bastingages ; et, de ceux qui se sauvaient ainsi, la plupart furent recueillis par des chaloupes anglaises ; d'autres arrivèrent en nageant jusqu'aux sabords des canons du *Swiftsure*, et l'on suspendit le feu pour les recevoir ; mais la plus grande partie de l'équipage français, entassée sur le franc-tillac, et décidée à ne pas se rendre, continuait, entourée de flammes, à manœuvrer les canons de la batterie inférieure.

Brueys était mort : — trois blessures n'avaient

pu le décider à quitter son poste, et brisé par une quatrième atteinte, il avait demandé qu'on le laissât expirer sur le pont, en face de l'ennemi vainqueur, mais impuissant à dompter son courage. Nelson venait aussi de recevoir dans la tête un éclat de mitraille. Détachée de l'os, la peau de son front retombait sur son seul œil valide, et le plongeait dans les plus épaisses ténèbres. Tout le monde, autour de lui, croyait sa blessure mortelle, et il partageait cette opinion; mais, avec un admirable sang-froid, transporté dans le poste des malades, il refusa les soins du chirurgien qui abandonnait, pour venir plus vite à lui, le pansement d'un matelot blessé : « Non, s'écria l'amiral, je ne prendrai pas le tour de mes braves camarades. » — Puis, en attendant que le sien fût venu, il fit appeler le chapelain du vaisseau et lui donna verbalement la substance de ce qu'il croyait être son dernier message à lady Nelson. Ceci fait, il envoya remercier le capitaine du *Minotaur*, pour l'utile secours qu'il avait prêté au *Vanguard*, et désigna le capitaine Hardy pour prendre le commandement de ce dernier vaisseau, M. Berry, qui le commandait, devant aller en Angleterre pour y porter la nouvelle de la victoire.

Nelson avait pris tous ces soins et donné tous ces ordres, sans avoir un seul instant cessé de croire

que sa mort était imminente. Aussi, quand le chirurgien s'approcha pour examiner enfin la blessure de l'amiral, une anxiété inexprimable rendit muets tous les spectateurs de cette scène imposante ; mais bientôt chacun respira, et un cri de joie s'échappa de toutes les poitrines : le chirurgien venait de déclarer que « la blessure n'aurait pas de suites graves ; » en revanche il prescrivait un repos absolu, repos impossible à Nelson, dans un pareil moment d'exaltation et de joie. Il manda son secrétaire pour lui dicter des dépêches. Ce jeune homme, blessé lui-même, et vivement ému par l'aspect de l'amiral, ne put tracer une seule ligne. On envoya chercher le chapelain ; mais, avant son arrivée, l'amiral lui-même, impatient de tous ces retards, avait pris la plume et tracé à la hâte quelques mots où éclataient, dans un joyeux désordre, le premier élan, les premiers transports de sa reconnaissance envers Dieu. Le chirurgien s'opposant de nouveau à tout ce qui pouvait exciter le malade, chacun s'écarta de lui, et il resta seul ; toutefois, une grande clameur poussée sur le pont lui apprit que le feu éclatait à bord de l'*Orient* ; profitant alors du désordre général, et cherchant sa route comme il pouvait dans les escaliers ténébreux, Nelson remonta sur le tillac, — au grand étonnement de tous ceux qui l'y virent apparaître, —

pour donner ordre qu'on envoyât des chaloupes au secours de l'ennemi.

Il était dix heures quand l'*Orient* sauta. La secousse fut égale à celle d'un tremblement de terre; chaque vaisseau se sentit ébranlé : le feu resta suspendu pendant quelques minutes ; et le silence de mort qui suivit l'explosion, ne fut rompu que par le bruit des débris, lancés vers le ciel, quand ils retombèrent çà et là sur les vagues retentissantes. Parmi eux étaient des masses enflammées, dont la chute aurait entraîné de nouveaux désastres, sans les précautions que les capitaines anglais avaient fait prendre à bord de tous leurs navires, dont les moindres voiles roulées et mouillées avec un soin minutieux n'offraient point de prise à la flamme ; les matelots, armés de seaux d'eau, se tenaient d'ailleurs prêts à éteindre, à peine tombés, les brandons qui pouvaient provoquer l'incendie : l'*Alexander* et le *Swiftsure*, plus particulièrement exposés à cette pluie menaçante, ne durent leur salut qu'à ces précautions bien entendues.

Après une pause de dix minutes, la canonnade recommença aussi vive que jamais; un peu après minuit, cependant, on la vit faiblir, tant à cause des avaries que les vaisseaux français avaient souffertes, que par suite de l'épuisement complet auquel les matelots anglais étaient réduits. On les voyait tomber

endormis auprès de leurs pièces, pour peu que la manœuvre fût un instant suspendue.

Les premières clartés de l'aurore permirent de voir combien la victoire avait été complète. De l'*Orient*, ce navire colossal, il ne restait plus vestige; la frégate la *Sérieuse* avait également disparu sous les flots[1];

[1] C'est elle qui a inspiré à M. Alfred de Vigny la description du combat d'Aboukir, tel que l'a pu concevoir une imagination brillante et rèveuse. Voici comment M. de Vigny dépeint les derniers moments de la frégate, qu'il met bravement aux prises avec *trois* vaisseaux de haut bord :

. . . Quand le jour revint, chacun connut son œuvre :
Les trois vaisseaux flottaient démâtés, et si las
Qu'ils n'avaient plus de force assez pour la manœuvre ;
Mais ma frégate, hélas!

Elle ne voulait plus obéir à son maître ;
Mutilée, impuissante, elle allait au hasard,
Sans gouvernail, sans mâts; on n'eût pu reconnaître
La merveille de l'art!

Engloutie à demi, son large pont à peine,
S'affaissant par degrés, se montrait sur les flots;
Et là ne restaient plus, avec moi capitaine,
Que douze matelots.

. . . .

La *Sérieuse* alors semblait à l'agonie.
L'eau dans ses cavités bouillonnait sourdement;
Elle, comme voyant sa carrière finie,
Gémit profondément.

Je me sentis pleurer, et ce fut un prodige,
Un mouvement honteux ; mais bientôt, l'étouffant:
— « Nous nous sommes conduits comme il fallait, lui dis-je;
Adieu donc, mon enfant! »

Elle plongea d'abord sa poupe, et puis sa proue;
Mon pavillon noyé se montrait en dessous;
Puis elle s'enfonça, tournant comme une roue,
Et la mer vint sur nous.

et tous les vaisseaux français, à l'exception du *Guillaume Tell* et du *Généreux*, avaient amené leurs pavillons. Ces deux navires formaient l'arrière-garde de la flotte, et l'extrémité de la ligne embossée dans la baie d'Aboukir. Une erreur fatale, un signal perdu, les avait isolés du combat, dont ils auraient pu, jusqu'à un certain point, modifier les chances. Rien ne les empêchait, par exemple, d'imiter la manœuvre de Nelson ; et, se rabattant du côté de l'attaque, ils auraient pris entre deux feux, à leur tour, les navires restés en dehors de la ligne française ; au lieu de cela, ils furent à peine engagés, et, coupant leurs câbles dans la matinée, ils s'éloignèrent, suivis de deux frégates qui n'avaient pas, elles non plus, pris une grande part à l'action. De tous les navires anglais, le *Zealous* fut le seul qui se sentit en état de les suivre, tant les vainqueurs eux-mêmes avaient souffert. On lui donna le signal de revenir, pour ne pas l'exposer à un combat trop inégal, que Nelson n'eût pas manqué de permettre, si seulement le *Culloden*, — échoué comme nous l'avons dit, — et quelques-unes des frégates si malheureusement séparées de l'escadre anglaise, eussent pu se joindre à cette chasse.

La conduite du *Guillaume Tell* et du *Généreux* fut la seule tache qui dépara l'héroïque défense de Brueys et de sa flotte. La plupart des capitaines

français s'étaient fait tuer, comme leur amiral, avant de consentir à se déclarer vaincus. Du Petit-Thouars, l'un d'eux, les deux jambes emportées par un boulet de canon, refusa de quitter le pont du *Tonnant*, et fit jurer à son équipage de ne point amener pavillon, aussi longtemps qu'il resterait un seul homme en état de servir chaque pièce. Casabianca, qui commandait le vaisseau amiral, tomba mortellement blessé, au moment où les flammes commençaient à dévorer son navire ; son fils, âgé de dix ans, et qui combattait à côté de lui, refusa obstinément de le quitter, bien qu'on lui proposât de le prendre à bord d'une chaloupe qui s'éloignait. Cet héroïque enfant parvint même à lier son père sur un tronçon du grand mât, tombé près d'eux sur les flots, et on les vit tous deux, accrochés à ce débris, lutter encore quelques instants contre la mort qui les pressait de toutes parts. Vainement, touchés de cet admirable spectacle, les marins anglais firent les plus grands efforts pour sauver le jeune Casabianca ; la commotion des vagues, après que l'*Orient* eut sauté, empêcha de le rejoindre, et, bientôt après, son père et lui disparurent avec les autres victimes de ce sinistre événement.

« Ce n'est pas une victoire, c'est une conquête ! » s'écria Nelson, quand il put apprécier l'étendue de son triomphe. En effet, sur treize vaisseaux de

haut bord qu'il avait trouvés dans la baie d'Aboukir, neuf étaient pris et deux brûlés ; sur quatre frégates, une avait coulé bas, l'autre était incendiée. La perte des Français se montait à cinq mille deux cent vingt-cinq hommes ; trois mille cent cinq étaient prisonniers, et furent renvoyés à terre, y compris les blessés, avec tous leurs effets d'habillements, sous la seule condition de ne point reprendre de service jusqu'à ce qu'ils eussent été régulièrement échangés. Cette condition fut éludée, car Buonaparte les incorpora aussitôt dans un régiment de son armée. Les Anglais n'avaient perdu qu'un de leurs capitaines, et huit cent quatre-vingt-quinze hommes.

Ce dut être un spectacle terrifiant pour les Français établis à Rosette, — ils couvraient les terrasses des maisons, — que de voir la baie d'Aboukir semée de cadavres flottants, et les feux de joie par lesquels les Arabes, assemblés sur la rive, saluaient la victoire des Anglais. Ceux-ci, calmes et recueillis après la lutte, offrirent à Dieu, par ordre de leur amiral, les actions de grâces les plus solennelles. Cette idée pouvait paraître sublime dans un moment pareil, et au milieu de tant d'horreurs.

En voici une autre dont l'originalité ne saurait être contestée. Parmi les débris flottants qui couvraient la mer, sur un espace de près de quatre

lieues, le capitaine du *Swiftsure* reconnut et fit recueillir une portion du grand mât qui avait appartenu à l'*Orient ;* le charpentier du vaisseau reçut ordre d'en faire un cercueil, dont les ferrements, aussi bien que le bois, furent empruntés aux fragments dispersés du même vaisseau. Quand tout fut prêt, et aussi élégamment orné que le comportaient les circonstances, une chaloupe alla porter ce singulier présent, dont une lettre expliquait la nature, à l'amiral vainqueur, sur le pont même du *Vanguard.* Nelson comprit et approuva la pensée de son compagnon d'armes. Parvenu au comble de ses vœux, et disposé peut-être à s'enorgueillir, il jugea bon le spectacle quotidien de cette bière-trophée, où ses os devraient reposer un jour. Il avait donné ordre qu'on la portât dans sa cabine, et, sans les instances d'un de ses vieux serviteurs, ce singulier meuble y fût demeuré. L'amiral consentit pourtant qu'on le descendît dans les magasins, mais en recommandant qu'il fût arrimé avec les soins les plus minutieux, — « pour me servir, disait-il, à la première occasion. »

XXIII

Faute de frégates. — Dépêche à Bombay. — Émotion européenne. — Une pluie de récompenses. — Faveurs héraldiques. — Baron, mais pas comte. — Compensations populaires. — Troubridge mal traité. — Réclamations de Nelson. — Retour à Naples.

Les quatre navires que Nelson avait vus s'enfuir lui gâtaient sa victoire, et aussi l'impossibilité d'aller détruire, dans le port d'Alexandrie, les provisions de guerre et les transports qui s'y étaient réfugiés. « Si je mourais maintenant, écrivait-il à l'Amirauté, je suis sûr qu'on trouverait empreints sur mon cœur, ces trois mots : *Faute de frégates!* Je ne puis vous dire à quel point j'ai souffert et je souffre encore de n'en pas avoir. »

Mais, nonobstant ces souffrances morales auxquelles se joignaient d'atroces douleurs de tête, résultats de sa blessure, Nelson ne perdit pas de vue les conséquences de sa victoire ; il dépêcha, le jour même, un officier chargé d'aller annoncer au gouverneur de Bombay l'arrivée des Français en Égypte, et la destruction totale de leur flotte, qui mettait à l'abri de toute attaque, pour le moment du moins, les établissements britanniques dans l'Inde.

L'événement justifia cette précaution. Peu de

jours avant l'arrivée du messager de Nelson, des ordres avaient été donnés, dans la prévision d'une attaque plus ou moins prochaine, pour mettre sur un pied de défense respectable, les points les plus menacés ; l'exécution de ces ordres aurait entraîné des dépenses considérables que la victoire d'Aboukir, connue à temps, rendait inutiles, et dont on s'abstint sagement.

Il est aisé de deviner quel effet la même nouvelle produisit en Europe. Plus l'expédition d'Égypte avait frappé les esprits, plus ce premier désastre, — si imprévu, si terrible, et qui semblait vouer l'armée française à une destruction certaine, — les préoccupa vivement[1]. Tous les souverains ennemis de la France se crurent les débiteurs de Nelson. Le Grand Seigneur, d'abord, — plus intéressé que tout autre à ce que les envahisseurs chrétiens de l'Égypte fussent punis de leur audace, — lui envoya

[1] La bataille d'Aboukir, dit M. Thiers, priva les Français de tout leur ascendant dans le Levant, et donna à l'Angleterre une prépondérance décidée. La Porte déclara solennellement la guerre à la France, et, pour une province perdue depuis longtemps, se brouilla avec son amie naturelle et se lia avec ses ennemis les plus redoutables, la Russie et l'Angleterre. Le sultan ordonna la réunion d'une armée pour aller reconquérir l'Égypte. Cette circonstance rendait singulièrement difficile la position des Français, etc., etc. — *Histoire de la Révolution française*, 2e édit., t. X, p. 143.

une pelisse de fourrure à larges manches, évaluée cinq mille dollars (25,000 fr.), et une aigrette de diamants, estimée dix-huit mille dollars (90,000 fr.), qu'il avait détachée lui-même d'un de ses turbans : « Valût-elle un million, écrivait Nelson à sa femme, mon plus grand plaisir sera de vous la voir porter. » Le sultan y avait joint une bourse de deux mille sequins à distribuer parmi les blessés, et la sultane mère une boîte entourée de diamants, qui valait mille £. (25,000 fr.) Le czar Paul suivit l'impulsion, et fit passer à Nelson son portrait garni de diamants, avec une lettre de félicitation écrite en entier de sa main impériale. Pour éviter les redites, nous ne parlerons ni des présents du roi de Sardaigne, ni des honneurs que Naples préparait au vainqueur d'Aboukir. De la part de l'Angleterre, les récompenses arrivèrent en foule. Le roi prodigua les distinctions héraldiques ; Nelson eut congé d'ajouter à ses armoiries un palmier sortant des flots, entre un vaisseau démantelé sur la droite, et une batterie ruinée sur la gauche, — le tout surmonté de la devise latine : *Palmam qui meruit, ferat*[1]. On créa

[1] Elle était tirée d'une ode de Jortin ; — voici le passage entier :

Concurrent paribus cum ratibus rates,
Spectent numina ponti, et
Palmam qui meruit, ferat.

l'amiral vainqueur baron Nelson du Nil et de Burnham Thorpe, avec une pension viagère de deux mille £. (50,000 fr.) réversible sur la tête de ses deux successeurs immédiats. Quelques personnes ayant jugé que ce titre n'était pas au niveau du service rendu et de la reconnaissance méritée, — surtout après ce qu'on venait de faire pour le vainqueur du cap Saint-Vincent, décoré de la couronne comtale, — Pitt se chargea de répondre, au nom du ministère, que le degré nobiliaire importait peu, et que personne ne songerait jamais à demander si Nelson, après avoir remporté la plus éclatante des victoires navales, avait été fait comte, duc ou baron. Cet argument, — qui impliquait le dédain de la récompense accordée, — n'était peut-être pas tout ce que M. Pitt aurait pu imaginer de plus logique; mais, tel quel, il fallut bien s'en contenter, et le Parlement n'en était pas, d'ailleurs, à mépriser des raisons encore moins spécieuses. Pour Nelson, il ressentit vivement, et avec une indignation que ses amis connurent tous, l'ingratitude et la mauvaise foi du ministère. Ses concitoyens essayèrent de les lui faire oublier. La Compagnie des Indes orientales lui vota un don de dix mille £ (250,000 fr.); la Compagnie turque, un vase d'argent; la Cité de Londres, une épée pour lui et pour chacun de ses capitaines, auxquels d'ailleurs, — comme après la victoire de

lord Howe, — on distribua des médailles d'or. Tous les premiers lieutenants des navires engagés furent promus d'un grade, et ceci donna lieu à Nelson d'engager une courageuse lutte en faveur de son camarade Troubridge, dont le bâtiment, il est vrai, n'avait pas été mêlé à l'action, mais qui avait rendu d'ailleurs de si éminents services. Il voulait et ne put obtenir que *le Culloden* fût traité comme les autres vaisseaux de la flotte. Il eut aussi à débattre avec l'Amirauté une question passablement délicate, relativement aux prises. Sur les neuf vaisseaux capturés, il en était six qui purent, sans inconvénient, être emmenés à Gibraltar; trois autres, à raison de leurs avaries, auraient demandé plus d'un mois de réparations, et auraient tenu hors de service, pendant tout ce temps, deux vaisseaux de ligne. Nelson jugea que les dépenses de radoub, le temps perdu, etc., ne seraient pas compensés par la valeur de ces navires, et il y fit mettre le feu, promettant à l'escadre que le gouvernement l'indemniserait de cette perte. Nous ne savons si les soixante mille £ (1,500,000 fr.) qu'il réclamait à cette occasion furent accordées par les rigides économes de l'Amirauté; mais le principe ainsi posé n'en était pas moins un des meilleurs et des plus salutaires que le vainqueur d'Aboukir pût appuyer de sa légitime influence.

Rallié, douze jours après la bataille, par les frégates qu'il avait tant regrettées, il partit avec elles, la semaine d'après, pour traverser de nouveau la Méditerranée. Naples l'appelait, Naples si fatale à sa gloire !

TROISIÈME PARTIE

1798-1801

XXIV

LL. MM. Napolitaines. — *Nazone*. — Caroline. — Médisances diplomatiques. — Portrait en pied. — L'opposition. — Appréciations diverses de la bataille d'Aboukir.

Le roi Ferdinand de Naples, qui était un Bourbon d'Espagne, avait, comme beaucoup d'autres princes de sa famille, un goût prononcé pour la chasse, et ne se souciait guère d'autre chose. Son langage, ses habitudes, ses instincts, le rapprochaient des classes inférieures auxquelles il plaisait par une espèce d'abandon grossièrement familier. Les *lazzaroni*, ses dignes sujets, l'avaient baptisé *Nazone*, et ne lui épargnaient, — malgré l'affection qu'ils lui portaient, — ni les quolibets ni le dédain.

La reine Caroline, fille de Marie-Thérèse et sœur de Marie-Antoinette, était une nature plus ferme et

plus intelligente. Douée d'un esprit ardent et sagace, mais souvent égaré par la passion, elle portait jusque dans ses témérités de l'habileté et de la prévoyance. Volontiers méprisante pour ses collègues couronnés, elle faisait à la République française l'honneur de la craindre et de la détester. Plus tard elle admira Napoléon, mais d'une admiration jalouse et vindicative ; elle le félicitait d'avoir pour antagonistes des monarques imbéciles, et de moissonner à pleines mains dans les vastes champs de la gloire, tandis qu'elle, avec les mêmes penchants ambitieux, en était réduite à chercher la renommée dans les buissons, « au risque de m'y piquer les doigts, » ajoutait-elle dans un langage assez pittoresque. C'était, du reste, une femme sans mœurs, qu'on a pu soupçonner de tous les excès, une sorte de Messaline, à qui jusqu'à présent les Juvénal ont manqué [1].

[1] Nous devons à l'obligeance de M. Armand Lefebvre, historien élégant de la diplomatie européenne sous l'Empire, la communication d'un manuscrit précieux où se trouve le portrait de la reine Caroline, tracé par M. Alquier, ambassadeur de France à la cour de Naples pendant les années 1803 et 1804 : « Au fond, dit ce diplomate, elle n'est ni bonne ni méchante... Pleine d'instruction, elle a eu la prétention de gouverner : le goût le plus vif pour le plaisir se joignit à la passion de dominer, et de là la double dépravation des intrigues et des mœurs, des affaires et de la galanterie. De là aussi cette facilité à s'irriter, venue à la suite de

Sous ces deux monarques, l'administration du royaume, livrée à d'indignes favoris, était tombée dans un désordre inexprimable ; c'est à peine si les deux tiers de l'impôt rentraient dans les caisses du trésor : la justice, partout vénale, partout asservie aux caprices du gouvernement, inspirait le plus profond mépris ; l'armée, qui n'avait cependant pas encore donné toute la mesure de son impuissance, était à peine comptée dans les calculs militaires, soit de la France, soit de ses ennemis. Aussi s'était-il formé, dès le commencement de la Révolution française, un parti hostile à la royauté napolitaine, à la dynastie des Bourbons, à la monar-

toutes les contrariétés qu'un tel caractère a dû rencontrer. La vie de la reine n'est qu'une longue série d'erreurs et de regrets. Amie tendre, mais aussi implacable ennemie, dévote et galante tour à tour, maîtresse sans frein, femme jalouse à l'excès, elle n'a jamais su se modérer en rien. Si elle se fût bornée à être épouse et mère, elle eût été une reine parfaite. Les priviléges du rang suprême ont encore servi à l'égarer : elle vit avec ses filles, qu'elle a bien élevées, dans une familiarité douce et touchante, mais elle méprise son fils, qui l'humilie par ses goûts ignobles et puérils. On a vanté à tort l'étendue et la supériorité de son esprit : elle ose tout, voilà son secret. Tourmentée de la prétention de diriger, son esprit, qui eût été très-remarquable si elle fût restée dans la sphère permise à une femme, a dégénéré en une habitude de tracasseries, qui n'a pas laissé que d'être funeste à l'Europe. Le besoin d'intriguer la tourmente encore, et ne s'éteindra jamais en elle, quoiqu'elle ait été assez malheureuse à ce jeu. Cependant, son activité s'est fort calmée; elle se repose sur

chie de droit divin, lequel comptait naturellement sur le développement des idées républicaines, et sur l'appui des légions que la France démocratique envoyait jusqu'aux extrémités de l'Italie. Ce parti comprenait beaucoup de nobles, éloignés de la cour par les intrigues du favoritisme, — beaucoup d'hommes sans fortune, qui envisageaient une révolution comme un moyen de s'enrichir, — enfin tout ce que Naples comptait de savants et de véritables patriotes, d'autant moins effrayés des excès du jacobinisme qu'ils étaient certains de ne jamais tomber sous un joug plus dur et plus ignoble que celui des Bourbons espagnols.

M. Acton du soin général du royaume, et ne se réserve que ses correspondances avec quelques intrigants qu'elle paye dans les cours étrangères pour savoir ce qui se passe au loin, et ne pas perdre l'habitude des affaires. Enfin, pour achever en deux mots : placée par la Providence dans une condition privée, elle y eût porté les mêmes passions qu'on lui voit sur le trône; elle eût fait les délices de quelques hommes; elle eût été le tourment de son mari, et le désespoir de ses amants. » (Dépêche du 29 mars 1803.)

M. Alquier dit ailleurs : « La reine est dans la ferveur d'une passion nouvelle; le commandeur Ruffo, qu'elle quitte, est envoyé à Vienne en qualité d'ambassadeur : c'est une retraite donnée à un amant désormais inutile, une sinécure accordée à un invalide; M. de Saint-Clair, qui le remplace, est un Français né en Bourgogne, et autrefois officier aux gardes-françaises. Il a trente-huit ans, un caractère aimable et doux, un esprit médiocre, mais une santé de fer. » (Lettre du 24 mai 1803).

Il est aisé de deviner ce que fut, pour l'un et l'autre de ces partis, la nouvelle de la bataille d'Aboukir.

Les démocrates y virent la ruine de leurs espérances. Que pourrait désormais la République, privée de sa meilleure armée, de son meilleur général, et livrée à l'incapacité notoire, aux divisions intestines de ses Directeurs? L'Autriche, un moment effrayée et contrainte à la paix, allait sans doute reprendre les armes. On annonçait que la Russie devait aussi se mêler aux guerres européennes, et la renommée encore intacte de Souvaroff présageait aux généraux français un antagoniste redoutable. C'en était assez pour abattre la confiance de tous ceux qui avaient compté sur la propagande armée des républicains français.

La reine, au contraire, et tous ceux qui tenaient à elle, éprouvèrent une joie délirante en apprenant que ces insolents démocrates sous l'impérieuse volonté desquels il avait fallu tant de fois fléchir, ces « sans-culottes, » ces « bandits » dont le langage brutal humiliait profondément la fille de Marie-Thérèse, allaient voir enfin punir tant d'outrages accumulés. Lorsqu'on lui apporta la *bonne nouvelle*, l'ardente Caroline, se laissant aller à des transports frénétiques, parcourut en criant le palais; son mari, ses enfants, tous ceux qu'elle rencontra, su-

birent indistinctement ses folles étreintes : « Brave Nelson! s'écriait-elle, que Dieu bénisse et protége notre courageux libérateur!... O Nelson! Nelson! que ne devons-nous pas à votre génie!... O victorieux sauveur de l'Italie!... Ne pourrai-je donc lui dire la reconnaissance dont ce cœur déborde! »

XXV

Les embûches d'une coquette. — Le faible des héros. — Scènes pathétiques. — La joie des *lazzaroni*. — Fêtes et triomphes.— Alarmes conjugales de lady Nelson.

Lady Hamilton, qui rapporta elle-même ces paroles à Nelson, prit soin de lui raconter en même temps ses propres émotions, et comment, « instruite à l'improviste de la victoire qu'il avait remportée, elle était tombée, presque morte, — ainsi disait-elle, — sous les yeux du messager stupéfait. » Elle lui montra même les traces de sa chute, encore empreintes sur son beau front. Une scène dramatique avait précédé ces tendres épanchements : ce fut la réception solennelle de Nelson dans la baie de Naples.

Il arrivait, malade et fièvreux, sur son vaisseau en ruines. A son approche, — annoncée par le

Culloden et l'*Alexander* qui l'avaient précédé de quelques jours, — des centaines d'embarcations, pavoisées et remplies de musiciens, partirent pour aller à sa rencontre ; sir William et lady Hamilton guidaient ce cortége triomphal, à bord de la chaloupe royale. Depuis quatre ans qu'ils n'avaient vu Nelson, ce jeune capitaine, accueilli par eux avec amitié, avait rempli l'univers de son nom. Eux-mêmes étaient, en quelque sorte, les complices de sa gloire ; sans leur influence, sans leurs services, hautement reconnus par Nelson, la flotte anglaise n'aurait pas été ravitaillée dans les ports de Sicile, et la bataille d'Aboukir, différée de plusieurs semaines, aurait pu avoir des résultats bien différents. Toutes ces pensées, — et peut-être aussi certains calculs ambitieux, — agissaient avec force sur l'imagination de la belle Emma, l'une des femmes les plus coquettes, les plus séduisantes et les plus adroites de son temps. Elle monta rapidement sur le pont du *Vanguard*, courut à Nelson, le contempla un moment avec une extase feinte ou réelle, et murmurant ces mots : « Dieux ! est-il possible ?... » elle se laissa tomber dans ses bras « plus morte que vive, » écrivait-il naïvement à sa femme. Ce fut ensuite un torrent de larmes, et cette scène pathétique aurait duré plus longtemps, si l'arrivée de Leurs Majestés napolitaines n'y avait

mis un terme, en forçant Nelson à s'occuper d'elles.

Le roi le prit par la main, l'appela « son libérateur, son sauveur, » et lui exprima sa reconnaissance avec la plus démonstrative loquacité. Il avait pour échos des milliers de *lazzaroni*, criant et gesticulant à qui mieux mieux sur le rivage. Quand Nelson mit pied à terre, ils lui formèrent un immense cortége, apportant sur son passage des cages remplies d'oiseaux auxquels ils rendaient la liberté en signe de joie.

Huit jours après l'arrivée de Nelson, l'anniversaire de sa naissance fut l'occasion d'une des plus brillantes fêtes qu'on eût encore données à cette population si avide de plaisirs. Ce jour-là, quatre-vingts personnes dînèrent chez sir William Hamilton, dix-huit cents furent engagées au bal qu'il donnait, et après lequel huit cents convives restèrent à souper. Lady Hamilton avait fait dresser, sous un dais magnifique, une colonne rostrale pour consacrer, tant qu'elle resterait à Naples, le souvenir de l'hospitalité glorieuse qu'elle avait fait accepter à son héros.

Au milieu de cet encens qu'on s'étudiait à faire fumer autour de lui, l'amiral s'efforçait, mais en vain, de conserver sa raison.

« J'espère, écrivait-il à sa femme, vous présen-

ter quelque jour à lady Hamilton ; c'est une des meilleures femmes qui soient au monde ; elle honore vraiment son sexe ; ses bontés et celles de sir William sont au delà de ce que je puis dire. J'habite leur maison, et il n'a fallu rien moins que les soins assidus dont ils me comblent pour rétablir ma triste santé. Vous les aimerez pour cela comme je les aime, et comme ils méritent d'être aimés par tout le monde... Je mets tout mon orgueil à être votre mari, le fils de mon cher père, l'ami de sir William et de sa femme ; tant que je vous verrai satisfaits de moi, l'opinion de la foule me sera complétement indifférente. »

Cette lettre fut écrite dès les premiers jours qui suivirent l'arrivée à Naples ; mais quelques semaines s'étaient à peine écoulées, et déjà les vrais amis de Nelson s'alarmaient pour lui de la passion coupable à laquelle on le voyait en proie. Le capitaine Nisbett, fils de lady Nelson, fut un des premiers à remarquer chez son beau-père ce changement funeste ; ses lettres éveillèrent les soupçons de l'épouse outragée, les inquiétudes de toute la famille. Lady Hamilton crut devoir alors écrire elle-même à lady Nelson ; — peut-être pour lui donner le change, et se ménager le temps de consolider une influence que pouvait encore détruire un appel direct de l'épouse irréprochable au mari bourrelé de remords. Les

amis de Nelson ne manquèrent pas d'intervenir ; l'un d'eux, M. Alexander Davison, confident des angoisses de lady Nelson, partagées par le vieux père du héros, lui écrivait en ces termes :

« Je ne puis m'empêcher de vous exprimer mon regret sincère de ce que vous restez dans la Méditerranée ; vos meilleurs amis le partagent, et il faut bien vous résigner à ce qu'ils s'en expliquent franchement avec vous... Votre chère et précieuse femme vous écrit aujourd'hui... Elle se porte bien, mais elle est fort inquiète, fort tourmentée, ce qui n'a rien de très-surprenant ; elle part demain pour Bath, où elle accompagne votre bon vieux père. »

Puis, dans un *post-scriptum :*

« Lady Nelson entre justement chez moi, et ma femme est avec elle ; je suis chargé de vous dire que, si vous ne devez pas revenir d'ici à quelques mois, votre femme ira vous rejoindre à Naples. Excusez ses tendres sollicitudes; elles sont d'une nature trop délicate pour que j'essaye de vous les expliquer. »

XXVI

Une dépêche comme il s'en écrit peu. — Manœuvres diplomatiques d'un amiral. — Trois hommes à pendre. — Aménités monarchiques. — Témérité forcée de Ferdinand IV. — Tentative sur l'île de Malte.

Il était déjà trop tard pour que ces leçons indirectes produisissent un effet salutaire. L'intimité de Nelson avec une des plus charmantes femmes de l'Europe, les soins empressés qu'elle lui prodiguait, la passion qu'elle affichait pour sa gloire, — ce dernier piége, surtout, inévitable pour un orgueilleux, — l'avaient complétement fasciné. Il est aisé d'en juger par ce fragment d'une lettre adressée officiellement au premier lord de l'Amirauté, lettre dont le ton contraste singulièrement avec celui des dépêches ordinaires :

« Nous dînons tous aujourd'hui avec le roi de Naples à bord d'un navire. Il est rempli d'attentions pour nous. J'ai vu souvent la reine ; elle est vraiment fille de Marie-Thérèse. De l'autre côté de la table sur laquelle j'écris ces lignes, lady Hamilton est assise, et vous comprendrez, je l'espère, le glorieux décousu de ma lettre. Votre Seigneurie, à ma place, écrirait peut-être encore moins bien. Quand le cœur est ému, il faut bien que la main tremble...

Naples est décidément un très-dangereux séjour, que nous ferons bien de quitter au plus tôt. »

Il est difficile de ne pas se prendre de pitié quand on voit ce redoutable capitaine, devenu le jouet de deux femmes sans pudeur, épouser tous les ressentiments, partager tous les caprices, obéir à toutes les inspirations de la reine de Naples et de sa confidente; et quand on retrouve dans sa Correspondance, qui est l'expression spontanée de ses vues et de ses sentiments, tout ce que lui dictaient, à son insu, ces deux créatures artificieuses. Ainsi la reine professait une haine ouverte pour le marquis de Gallo; Nelson partagea cette haine. Elle détestait aussi Thugut, l'ambassadeur autrichien ; c'en est assez pour Nelson, qui prend Thugut en horreur, et qui écrit à lord Minto, notre ambassadeur à Vienne :

« J'ai déjà travaillé sous vos ordres pour le bien public; travaillons encore ensemble pour la sainte cause de la civilisation. Un excellent but à donner à nos efforts, c'est d'arriver à faire pendre Thugut, le cardinal Ruffo, et Manfredini. Quand vous verrez Thugut, votre intelligence perspicace découvrira dans toutes ses actions la perfidie de son âme; il n'entre pas, dans toute sa personne, un seul des éléments qui composent l'honnête homme ; s'il était dans cette chambre, où j'ai déjà eu occasion de

traiter Manfredini comme il le mérite, je ne me gênerais pas pour lui dire ma façon de penser à cet égard. Leurs conseils ont été également pernicieux à leur roi et à l'Europe. Qu'on les cite devant un tribunal éclairé, on verra qu'ils sont les amis de la France et qu'ils trahissent leur pays. Pardonnez ces franches paroles à un marin qui parle net et défie le diable. Mon cher lord, ce Thugut cabale sans cesse contre le roi de Naples et sa famille, tout dévoués à la cause anglaise ; ayez l'œil sur ce coquin, et vous verrez que je ne me trompe pas. J'habite avec sir William et lady Hamilton, c'est vous dire assez qu'aucun chagrin ne trouble mon existence, si ce n'est parfois la part que je ne puis m'empêcher de prendre aux affaires publiques ; mais arrivons à faire pendre ces trois mécréants, et tout, par la suite, ira parfaitement bien. »

Le même homme que nous voyons, complétement aveuglé, rédiger à loisir ces folles accusations, avait tout d'abord jugé, comme ils devaient l'être, les voluptueux habitants de Naples, son gouvernement imbécile et lâche, sa risible armée, son administration énervée et corrompue : « C'est un pays, disait-il, de violons et de poëtes, d'escrocs et de courtisanes. » Et il n'avait pas fallu plus de deux mois pour qu'il se vouât, corps et âme, à la défense de ce pays, — s'affichant désormais comme le champion

dévoué de la reine, et jurant de la défendre contre tous ses ennemis !

Sa haine contre le jacobinisme et contre la France, son zèle pour le principe monarchique, se traduisent encore d'une manière presque bouffonne dans ses protestations de dévouement au roi de Sardaigne :

« J'ose vous demander, lui écrivait-il, de me donner directement vos ordres, et de me considérer comme un fidèle serviteur, d'autant plus dévoué à Votre Majesté, qu'elle a dû plus d'infortunes à une bande d'athées, de voleurs et de meurtriers ; mais je crois que la mesure de leurs iniquités est enfin comblée, et que Dieu, dans sa sagesse, a choisi le bras de l'Autriche pour les châtier comme ils méritent de l'être. »

Nelson se croyait très-décidément, lorsqu'il s'exprimait ainsi, un de ces rois de mer du moyen âge qui faisaient la guerre pour leur propre compte, et pouvaient mettre leurs armes à la disposition de la royauté ou de la beauté outragée. Du reste, il essaya de tourner contre les Français, — qu'il exécrait de plus en plus, — l'influence qu'on semblait lui accorder à la cour de Naples. Cette cour avait hésité longtemps à signer les traités de coalition en vertu desquels elle devait fournir quatre-vingt mille hommes aux armées dirigées contre la France. Nelson, s'exprimant en termes on ne peut plus catégoriques,

proposa au roi ce dilemme : « Ou de soutenir, avec l'aide de Dieu et de son épée, une cause juste et sacrée, ou de se résigner, s'il n'osait marcher, à se voir bientôt expulsé de son royaume. » En même temps, il semblait annoncer que, si on acceptait cette dernière alternative, il quitterait Naples pour aller détruire dans le port d'Alexandrie tout ce qui restait de l'expédition française. Cette menace détermina Ferdinand, qui se croyait perdu sans ressource s'il n'avait plus à sa portée, pour lui servir au besoin de refuge et de bouclier la flotte invincible sur laquelle était arboré le pavillon britannique. Il promit de faire la guerre, et Nelson, en revanche, promit de rester à Naples.

Les hostilités commencèrent par une tentative sur l'île de Malte, dont Ferdinand IV revendiquait la souveraineté, nous ne savons trop à quel titre. La garnison française était bloquée dans la ville par les insurgés maltais et par le capitaine Ball, commandant une escadrille de vaisseaux anglais. Nelson vint passer quelques jours devant l'île, et sa présence fut signalée par la capitulation du Goze, que les Français avaient également occupé[1]. Après

[1] L'*Histoire de Malte*, par M. Miége (Paris, 1841), contredit, sur ce point, les écrivains anglais. Il raconte que Nelson se présenta devant Malte, le 24 octobre, et envoya une sommation aux gouverneurs français (le général Vaubois et

cette conquête insignifiante, accomplie au nom du roi de Naples, — sans que ce prince eût aucun droit à réclamer la possession du Goze, — Nelson revint à Naples pour y combiner ses mouvements avec ceux de l'armée que commandait le général Mack.

XXVII

Mack et son armée. — Jolie pasquinade. — Scrupules du général Naselli. — Dures vérités. — Désillusions. — *A bas les Français !*

C'était, — au dire de ce chef inhabile et vaniteux, — la plus belle armée de l'Europe. Nelson en tombait d'accord, quant à la beauté individuelle des soldats qui la composaient, mais il

le contre-amiral Villeneuve). Leur réponse est du 4 brumaire an VII (24 octobre 1798). Nelson, selon l'historien s'éloigna le même jour de Malte avec le marquis de Nizza et l'escadre portugaise. La capitulation du Goze ou plutôt du Château-Vieux, assiégé par les habitants et pressé par la famine, n'eut lieu que le 27 octobre, et fut signée par le commodore Ball, qui accorda tous les honneurs de la guerre à la garnison française. « Fier de ce léger succès, ajoute l'historien, il ne put résister au plaisir d'en faire parade aux yeux du général Vaubois. Un parlementaire vint le lui apprendre, et lui faire savoir, en même temps, que le roi de Naples s'était de nouveau coalisé avec l'empereur d'Autriche contre la France. » (*Histoire de Malte*, t. III, p. 216.)

faisait au fond très-peu de cas de ces troupes non aguerries, et moins encore du général qu'on leur avait donné. « Le général Mack, dit-il dans l'une de ses lettres, ne peut bouger sans emmener cinq voitures; cela m'a donné mauvaise opinion de lui. » Ce préjugé défavorable s'accrut encore lorsque l'amiral eut assisté à une petite guerre où Mack, par une série de fausses manœuvres, laissa cerner ses propres troupes au lieu d'envelopper celles du soi-disant ennemi. On cite un mot charmant qui prouve à quel point les Napolitains eux-mêmes partageaient, à cet égard, les idées de Nelson. Après une revue où Mack avait fait manœuvrer ses régiments, qui devaient écraser, à Rome, les troupes françaises, un courtisan, que cette pompe militaire avait rempli d'enthousiasme, s'écria naïvement : « Ces hommes iront jusqu'à Paris!... — Oh! non, lui répondit froidement un de ses amis,.... la police ne le souffrirait pas. »

Lorsque Mack, à la tête de trente-deux mille hommes, partit pour aller occuper les États romains, cinq mille Napolitains, embarqués à bord de l'escadre anglo-portugaise, furent transportés à Livourne, où le grand-duc de Toscane, dont la neutralité n'avait pas été respectée par les Français, les vit arriver avec une véritable joie. Naselli, cependant, qui commandait ces troupes, refusa de

saisir les bâtiments français qui étaient dans le port, sous prétexte que le roi de Naples n'était pas en guerre avec la République. L'amiral eut grand'-peine à lui persuader que la prise du Goze, les coups de canon échangés à Malte entre le fort Lavalette et les frégates napolitaines, vingt autres actes d'hostilité déclarée, équivalaient à toutes les dénonciations de rupture ouverte. Tout ce qu'on put obtenir de Naselli fut une demi-mesure qui consistait à mettre embargo sur les navires en question ; plusieurs étaient des corsaires français, dangereux pour le commerce britannique, et parmi les autres se trouvaient soixante-dix bâtiments appartenant à la République Ligurienne, et prêts à transporter en France des monceaux de blé destinés aux troupes.

Après cette première démarche, il fallut se donner beaucoup de peine pour que les agents napolitains se décidassent à faire désarmer les corsaires, débarquer les blés, et disperser les équipages. Nelson n'obtint tout cela qu'en retournant à Naples, et en stimulant par sa présence les indolents personnages placés à la tête des affaires publiques.

Ils lui inspiraient un profond dégoût :

« J'ai sous mes yeux, écrivait-il à l'amiral Saint-Vincent, le plus beau pays du monde, et le plus fécond en ressources ; cependant on n'y trouve

pas de quoi suffire aux besoins publics. Les impôts, les approvisionnements de toute sorte, sont pillés par les hommes qui on ont la gestion. Pour ne parler que de ce qui me concerne, et de ce que je sais, l'armement d'un vaisseau de guerre napolitain coûte dix fois plus cher que celui d'un bâtiment anglais de même force. L'entretien de cinq vaisseaux de ligne ruinerait complétement ce pays-ci. Tout y marche à l'avenant, et prête aux mêmes dilapidations. Je pourrais vous citer des employés coupables des plus grands méfaits, et qui n'en ont pas moins surpris les récompenses dues au mérite et à la probité. Toutefois, si, pour le présent, les impôts rentraient intégralement dans les caisses publiques, on pourrait obtenir que cet argent fût bien employé ; par malheur, ce n'est jamais que la moindre partie des contributions payées qui tombe entre les mains du gouvernement. Laissez-moi vous citer un fait : quand l'ordre des Jésuites fut supprimé à Naples et en Sicile, la couronne confisqua leurs domaines, qui étaient immenses; croiriez-vous que depuis ce moment elle n'en a pas retiré un *farthing?* Bien mieux, pendant plusieurs années, le compte des prétendues dépenses d'administration présentait un notable déficit, que le trésor public avait la naïveté de combler. Certaines taxes ont été aliénées, depuis fort long-

temps, contre un capital fixe une fois payé, et ces taxes représentent aujourd'hui un revenu quintuple de ce qu'il était à l'époque de la vente. »

Témoin de pareils désordres, Nelson n'espérait pas grand'chose de la lutte engagée contre la France. L'entrée des Napolitains à Rome ne l'éblouit point, bien que la nouvelle arrivée à Naples eût excité l'enthousiasme public. L'amiral voyait plus loin et plus juste que les crédules *lazzaroni :* « Si Mack est défait, disait-il, le royaume sera perdu en quinze jours, car l'empereur d'Autriche n'a pas encore fait bouger son armée, et le royaume de Naples, réduit à lui-même, n'est pas en état de résister. »

Il écrivait encore à notre ministre à Vienne :

« Les retards de l'Autriche perdront inévitablement la monarchie napolitaine. Tous les pays conquis récemment par l'empereur en Italie lui seront également enlevés. Si la guerre avait commencé en septembre ou en octobre, l'Italie entière serait, à l'heure qu'il est, évacuée. Le mois dernier valait mieux que celui-ci pour le commencement des hostilités ; si elles ne s'engagent que le mois prochain, l'issue de la lutte est douteuse ; et, dans six mois, lorsque la République napolitaine sera créée, organisée, armée, pourvue de toutes ses ressources, non-seulement l'empereur sera défait en Italie, mais

il sentira trembler sous lui son trône de Vienne. *A bas les Français ! à bas les Français !...* Ces paroles devraient être écrites dans tous les cabinets où s'agitent les questions de politique européenne. »

XXVIII

Exploits napolitains. — Un contre huit. — Crise politique. — Déménagement royal. — Les Bourbons en Sicile. — Naples aux mains des Français. — Saint Janvier complice de la révolution.

Les craintes de Nelson furent justifiées par l'événement. Ces officiers napolitains, qu'il dépeignait effrayés par le seul aspect d'une épée nue ou d'un canon chargé, se conduisirent comme il l'avait prévu. L'aile droite de l'armée napolitaine, commandée par le général Saint-Philippe, et forte de dix-neuf mille hommes, lâcha pied devant trois mille Français, après avoir perdu quarante hommes. Le général lui-même, déserteur et traître, passa dans les rangs ennemis. Le corps d'armée principal, sous les ordres de Mack, ne montra pas beaucoup plus de résolution, et le roi revint à Naples, où lui arrivaient chaque jour, de l'armée, les nouvelles les plus affligeantes. Il apprit bientôt, du général lui-même, que toute résistance était désormais impossible, et que la famille royale devait songer à

la sûreté personnelle de ses membres; en même temps, l'excitation révolutionnaire faisait de tels progrès, que Nelson et le ministre anglais, chaque jour exposés à de plus grands périls, durent s'abstenir de paraître en public. La lettre suivante, adressée au premier lord de l'Amirauté, montrera comment Nelson envisageait cette crise menaçante.

« Mon cher lord, — un vieil axiome nous apprend que « lorsque les choses ne peuvent plus empirer, elles s'améliorent : » or je n'imagine pas que l'état des affaires puisse devenir ici plus mauvais qu'il ne l'est. Mais, grâce à Dieu, ma santé s'est fortifiée, mon âme n'a jamais été mieux préparée à tout, et je me sens en état d'encourager, de consoler, de protéger, de défendre tous ceux qui ont des droits à mon assistance. Veuillez, mylord, assurer notre gracieux souverain que, toute ma vie, je défendrai sa gloire, et que, si je succombe, mon trépas sera digne de votre fidèle et reconnaissant Nelson. Je n'ai pas autre chose à vous écrire; mais chaque mot de ces lignes pourrait servir de texte à une longue lettre. »

Lady Hamilton s'était chargée de tout préparer pour le départ de la famille royale, et elle déploya, dans cette circonstance, une merveilleuse adresse. La populace, les *lazzaroni*, qui, nous l'avons dit ailleurs, étaient attachés à Ferdinand IV, et croyaient

pouvoir le défendre envers et contre tous, lui avaient fait jurer, — sur le cadavre d'un messager de Vienne, assassiné par eux aux portes du palais, — que la famille royale ne s'éloignerait pas de Naples. La moindre démarche indiscrète eût provoqué cette foule mobile aux résolutions les plus désespérées. Il fallait, cependant, des préparatifs difficiles à cacher, pour que le prince fugitif pût emporter avec lui les trésors qu'il ne voulait pas laisser aux soldats de Championnet. Lady Hamilton avait seule la facilité d'entrer et sortir du palais, à toute heure du jour et de la nuit, sans éveiller l'attention de personne; on savait que c'était là sa constante habitude. Elle profita de cette circonstance heureuse pour ses projets. En outre, le hasard lui fit découvrir un passage souterrain, menant du palais au bord de la mer, et par lequel, non sans braver quelques périls, elle fit arriver jusqu'aux vaisseaux anglais les caisses du trésor royal, les joyaux de la couronne, les tableaux les plus précieux, les sculptures de choix, bref, tout ce qu'on put enlever dans ce moment de hâte et de confusion. Nelson lui-même estime à deux millions et demi ster. ling (62,500,000 fr.) la précieuse cargaison qu'il prit à bord de son escadre. Un soir, enfin (21 décembre 1798), à huit heures et demie, par un temps d'orage, Nelson vint prendre, avec trois cha-

loupes, toute la famille royale, qu'il conduisit saine et sauve à bord du *Vanguard*. Les négociants anglais furent ensuite prévenus qu'ils trouveraient asile sur tous les vaisseaux de l'escadre, qui resta deux jours entiers stationnée dans la baie pour attendre les retardataires, et mit seulement à la voile durant la nuit du 23. Une tempête affreuse l'assaillit le lendemain, et, le 25, le plus jeune des princes royaux, — saisi d'un mal soudain, — rendit l'âme dans les bras de lady Hamilton. Ce furent trois jours d'angoisses inexprimables.

Le 26, Ferdinand et Caroline débarquèrent à Palerme, et la suite des événements prouva que leur fuite n'avait pas été prématurée. Le prince Pignatelli, qu'ils avaient laissé derrière eux avec le titre de vice-roi et de Vicaire général, — chargé de défendre jusqu'aux derniers rochers de la Calabre, — envoya, dès que son roi fut parti, des plénipotentiaires au général français. Un armistice, qui abandonnait aux ennemis la plus grande partie du royaume, fut signé le 10 janvier (1799). Les Français n'en persistèrent pas moins à marcher sur Naples, et Mack, — « pour échapper, disait-il, à la fureur des *lazzaroni*, » — alla se livrer lui-même au général Championnet, qui l'envoya sous bonne escorte à Milan. L'armée se débanda tout aussitôt, et les républicains victorieux n'eurent plus à dompter que la ré-

sistance indisciplinée des *lazzaroni;* encore eurent-ils en leur faveur l'assistance inattendue de saint Janvier, que le clergé, tremblant, déclara favorable à la révolution napolitaine. Championnet, jugeant sans doute qu'un bon procédé en vaut un autre, plaça une garde d'honneur à la porte de l'église où sont conservées les reliques du saint, et « *Respect à saint Janvier !* » fut le premier mot d'ordre des patrouilles républicaines.

XXIX

Appréhensions. — Retour de Troubridge. — *L'armée chrétienne* de Ruffo. — Cadeau amical, — *Jolly Fellow!..* — Les tristesses de Nelson.

Nelson, cependant, qui voyait l'Autriche immobile, et la soupçonnait d'applaudir secrètement à la destruction du royaume de Naples, commençait à craindre que les Français, une fois maîtres du continent de l'Italie, n'en vinssent bientôt à menacer la Sardaigne et la Sicile. Il sollicitait du général Stuart une garnison anglaise pour sauver Messine, et, — craignant un refus qui lui fut cependant épargné, — il avait offert au roi de Naples de défendre la capitale de la Sicile avec l'équipage d'un vaisseau de guerre anglais.

Sur ces entrefaites, Troubridge, qui avait remis à sir Sidney Smith le blocus d'Alexandrie, vint rejoindre Nelson, désormais à la tête de forces considérables. Aussitôt, les deux amis résolurent d'opérer contre les Français dans la baie de Naples, et, tandis que le cardinal Ruffo, débarqué sur les côtes de Calabre, y levait « son armée chrétienne, » — affreux ramassis de bandits, de galériens, de moines défroqués, etc., — Troubridge s'emparait d'Ischia, de Procida, et des autres villes napolitaines où la famine sévissait depuis l'occupation de Naples par les Français.

L'enthousiasme avec lequel les habitants revirent le drapeau national, la haine violente qu'ils portaient aux révolutionnaires napolitains, contribuèrent à persuader Nelson et Troubridge que la cause du roi et celle du peuple étaient intimement liées l'une à l'autre. Bientôt, cependant, la réaction devait se montrer à eux sous un jour terrible. « Notre ami Troubridge, écrivait Nelson à lord Saint-Vincent, a reçu, l'autre jour, avec un panier de raisins pour son déjeûner, la tête d'un jacobin, proprement arrangée dans une boite, et il s'excuse de ne me l'avoir pas fait passer, sur ce que le temps était trop chaud pour un semblable message. »

A cette tête, paraît-il, le billet suivant se trouvait joint :

« Comme fidèle sujet de mon roi, Ferdinand IV, — que Dieu sauve ! — je me glorifie de présenter à Votre Excellence la tête de D. Charles Granozio di Giffoni, qui était employé dans l'administration dirigée par Ferdinand Ruggi, cet infâme commissaire. Ledit Granozio a été tué par moi, dans un endroit appelé Li Pugi, district de Ponte Cagnaro, alors qu'il essayait de s'échapper. Je prie Votre Excellence de vouloir bien accepter cette tête, et de regarder ce que j'ai fait comme une preuve de mon attachement à la couronne. Je suis, avec le respect qui vous est dû, le fidèle sujet du roi, — *Joseph Manniso Vitella.* »

En marge de cette curieuse épître, le capitaine Troubridge avait seulement écrit ces mots : « Un brave garçon[1], » tant l'aveuglement de la haine politique peut aller loin dans les cœurs honnêtes, et servir d'excuse aux forfaits les plus monstrueux.

Il est bon de remarquer, — avant de continuer le récit des événements, — quel ton de mélancolie régnait dans la correspondance de Nelson, alors qu'on aurait pu le croire au comble de la félicité. Protecteur d'un roi et d'une reine qui le comblaient de flatteries ingénieuses, et dont il se croyait l'ange gardien, il habitait, à Palerme comme à Naples, la

[1] *A jolly fellow.*

maison « du bon sir William. » Lady Hamilton, — il s'en vante lui-même dans ses lettres officielles, — était son conseiller, son interprète, son secrétaire, sa garde-malade ; mais, dans cette intimité coupable, il était bien loin de trouver le bonheur qu'il avait pu en attendre ; nous n'en voulons pour preuve qu'une lettre écrite un mois après l'arrivée en Sicile de LL. MM. napolitaines. Elle était adressée à lord Saint-Vincent, que Nelson estimait particulièrement, et dont il voulait conserver la bonne opinion :

« Nous avons tous été malades, et nous le sommes encore. Notre grande reine, qui vous admire sincèrement, notre chère et précieuse lady Hamilton, notre bon sir William, et moi-même enfin, si vous me permettez de m'adjoindre à tant d'êtres excellents, nous n'avons sur vous qu'une seule et même pensée, savoir que vous résumez en vous tout ce qui est grand, tout ce qui est bon. Ne vous effarouchez pas de m'entendre parler ainsi.

« En ce qui concerne sir Sidney Smith, je vous remercie de tout mon cœur. Ma santé, il est vrai, ne me donne guère de satisfaction ; mais, tant que je vivrai, si la reine le désire, je resterai ici pour la protéger. Aucune considération secondaire ne me fera abandonner le poste où vous m'avez placé. On a réuni ici une espèce de parlement. La reine a

quelques doutes sur les disposition des membres qui le composent, et j'ai pris l'engagement *signé* de ne pas l'abandonner, à moins qu'elle ne m'y autorise. Souffrez que je vous remercie de vos bontés pour le capitaine Nisbett ; je désire qu'il sache les mériter ; du reste, mes pensées me dévorent et me tuent. Mon cher lord, il n'y a pas de vrai bonheur en ce bas monde, et tout à l'heure, dans les dispositions où je me trouve, je le quitterais en souriant. »

Il écrivait aussi à M. Davison, en réponse à la lettre que nous avons citée plus haut :

« Croyez-moi, mon cher Davison, mon seul désir est de descendre avec honneur dans la tombe, et lorsque la volonté de Dieu m'y appellera, je recevrai la mort comme on accueille une amie. Ce n'est pas que je sois insensible aux honneurs et aux richesses que mon roi et mon pays ont accumulés sur moi, et qui passent ce qu'aucun officier eût pu mériter ; je suis cependant prêt à quitter ce monde de troubles, et je ne porte envie à personne, si ce n'est à ces fortunés propriétaires dont le domaine n'a pas plus de six pieds sur deux. »



XXX

Loisirs irritants. — Lord Saint-Vincent remplacé. — Désappointement nouveau. — Sir Sidney Smith. — Mésintelligences.

Nelson, cependant, se trouvait sans force contre les séductions qui le retenaient à Palerme ; il se persuadait, — il voulait se persuader, — que son devoir, que son honneur, que les intérêts de l'Angleterre exigeaient la prolongation de son séjour en Sicile. Pourtant, son oisiveté lui pesait ; il se reprochait des loisirs qui ressemblaient à un abandon de la chose publique ; il soupirait impatiemment après l'heure où il lui serait permis de ramener à Naples cette reine dont il s'était constitué le champion. Aussi, les mouvements de l'armée austro-russe, le soulèvement des campagnes napolitaines, le blocus de la baie de Naples par l'escadre anglaise, — bref, tout ce qui lui promettait une délivrance, même éloignée, — était accueilli par lui avec une joie sincère.

Ce fut à ce moment que la flotte française, quittant Brest et ralliant la flotte espagnole, reparut dans les eaux de la Méditerranée. Lord Saint-Vincent transmit cette nouvelle alarmante à son subordonné. En même temps il lui annonçait son

départ pour l'Angleterre, motivé par le déplorable état de sa santé. Nelson crut un moment que le commandement des forces anglaises dans la Méditerranée allait lui échoir, et ce fut dans cette conviction qu'il écrivit à l'amiral une lettre où nous remarquons ces lignes :

« Si vous êtes malade, je me battrai pour vous, et la chère lady Hamilton se chargera de vous prodiguer les attentions et les soins de l'amitié la plus vraie. Le bon sir William vous fera rire, avec son esprit toujours en éveil et ses plaisanteries inépuisables. »

Très-reconnaissant, — nous aimons à le croire, — de ces obligeantes propositions, lord Saint-Vincent ne trouva pourtant pas le temps de répondre aux « excellentes lettres » de sir William et de lady Hamilton; de plus, il déféra son commandement non pas à Nelson, mais à lord Keith, et l'Amirauté, qui confirma cette nomination, augmenta par là les griefs que le vainqueur d'Aboukir avait déjà contre elle; ressentiments de longue date, que la conduite de sir Sidney Smith venait de raviver.

Le « Chevalier Suédois, » — c'est ainsi que Nelson s'amusait à désigner son célèbre compagnon d'armes, —avait obtenu, dans le Levant, un commandement qui semblait le placer sous les ordres de

Nelson, mais dont il fit bientôt un usage très-indépendant. Jaloux de son autorité, — jaloux peut-être aussi de toute gloire qui n'était pas sienne, — Nelson ne tarda pas à se plaindre amèrement de sir Sidney Smith, qui agissait sans ordres, se bornant à notifier purement et simplement les résolutions qu'il avait prises, quelquefois même se dispensant d'obéir aux instructions formelles de son amiral. Il y eut des lettres amères échangées entre eux ; il y eut des plaintes portées par Nelson au comte Spencer. Nelson avait vécu longtemps en bonne intelligence avec M. Spencer Smith (frère de sir Sidney), qui, à cette époque, représentait l'Angleterre à Constantinople ; il cessa, tout à coup, de vouloir correspondre avec cet ambassadeur. Bref, sous un prétexte ou sous un autre, il exprima le mécontentement le plus vif contre un officier qui s'affranchissait volontiers de tout contrôle, et dont l'heureuse étoile justifiait trop souvent la désobéissance. Leurs plus grands dissentiments venaient de ce que sir Sidney Smith se montrait disposé à traiter avec l'armée française restée en Égypte, tandis que Nelson ne pouvait se faire à l'idée que la bataille d'Aboukir n'eût pas ses conséquences complètes, savoir la destruction absolue de Buonaparte et de ses troupes. Les ordres de l'amiral, — ordres réitérés plusieurs fois, — étaient de ne laisser sortir de l'Égypte ni un seul homme

ni un seul vaisseau français ; mais il prévoyait une désobéissance ; on peut s'en assurer en lisant une de ses dépêches à M. Wyndham.

« Le capitaine sir William Sidney Smith, lui dit-il, qui commande aujourd'hui l'escadre employée au blocus d'Alexandrie, diffère avec moi d'opinion, et donnerait volontiers, je le crains, des passe-ports à cette portion de l'armée française que le Dieu tout-puissant a laissée sur la rive égyptienne. J'ai donc jugé à propos d'envoyer au capitaine sir Sidney Smith l'ordre dont je vous transmets une copie, regardant comme à peu près fou celui qui laisserait revenir en Europe cette bande d'audacieux brigands. Non ; ils sont allés en Égypte de gaieté de cœur, et ils resteront en Égypte tant que Nelson commandera l'escadre détachée ; car jamais, jamais, Nelson ne consentira au retour d'un seul de leurs vaisseaux, ni d'un seul de leurs soldats. »

Quelques mois après, il eut à complimenter sir Sidney qui venait de faire lever le siége de Saint-Jean-d'Acre, et il ne négligea pas cette occasion de lui rappeler qu'on ne devait, à aucunes conditions, livrer passage à Buonaparte et à ses troupes ; c'est la même pensée haineuse qui, depuis, poussa lord Keith à méconnaître la convention d'El' Arish, signée par Sidney Smith. C'est encore celle qu'on retrouve dans les discours des ministres anglais devant

le Parlement, et qui leur faisait couvrir une insigne perfidie du masque de l'intérêt général : « Il faut, disaient-ils, que cette armée sans foi serve d'exemple ; l'intérêt du genre humain demande sa destruction[1]. »

XXXI

Aménités contre-révolutionnaires. — Un juge incommode. — Honnête et modérée proposition du capitaine Troubridge. — Naples en état de blocus. — Capitulation du 18 juin.

La nomination de lord Keith, les désobéissances de sir Sidney Smith, avaient dégoûté Nelson, dont lady Hamilton et la reine excitaient à qui mieux mieux la rancune, et qui manifesta plusieurs fois l'intention de revenir en Angleterre, aussitôt que les circonstances le lui permettraient. Il n'avait pour consolation que les lettres de son ami Troubridge, qui commandait le blocus de la baie de

[1] Pour prouver que, dans le cours de son histoire, sir Walter Scott sait aussi quelquefois être impartial, nous citerons ses réflexions : « Les ministres anglais essayèrent encore de justifier leur manque de foi, en disant que sir Sidney Smith avait traité sans pouvoirs. Celui-ci réclama vivement contre cette allégation, et les historiens les plus partiaux sont obligés de convenir que « cette raison des ministres n'était qu'un prétexte. » (Walter Scott, *Histoire de Napoléon*, tom. IV, p. 323.)

Naples, et se livrait à toute sa haine contre les républicains, contre les partisans de la France.

On imaginerait difficilement à quel point l'un et l'autre poussaient l'exaltation des haines politiques. Nous avons sous les yeux une lettre de Troubridge, qui demande à Nelson un « honnête juge » pour « faire pendre » sept ou huit des rebelles qu'il a dans les mains. Nous avons également sous les yeux la réponse de Nelson, qui le remercie, le félicite, lui promet « le juge en question, » et conclut ainsi :

« Écrivez-moi bientôt qu'on a coupé quelques têtes; il ne faut rien moins que cela pour me réconforter un peu. »

Quelques semaines après, Troubridge, racontant à l'amiral qu'il a pris possession des îles, se plaint du juge qu'on lui a donné pour aide.

« Ce magistrat, dit-il, me semble la plus misérable créature du monde; la peur lui ôte l'esprit; il me répète à chaque instant que soixante-dix familles sont intéressées dans l'affaire des prêtres arrêtés pour avoir prêché la révolte; il demande encore un évêque pour dégrader ces ecclésiastiques avant qu'on ne procède à leur exécution..... Je lui ai répondu qu'il fallait commencer par les faire pendre, et que, s'il ne les croyait pas suffisamment dégradés après cette opération, je me chargeais de... »

On voudra bien deviner ce que le capitaine se

chargeait de faire, et nous épargner la honte de le dire après lui. Ajoutons cependant que ce métier de bourreaux déplut bientôt aux officiers de la marine britannique, surtout lorsqu'ils entrevirent que les magistrats employés par eux voulaient se décharger de toute responsabilité en faisant intervenir les Anglais dans les dernières phases de chaque procédure criminelle.

Le juge dont il est question demandait, par exemple, qu'on envoyât à Palerme les prêtres condamnés, « pour qu'ils y fussent dégradés sous les yeux du roi ; » et il insistait de plus pour que leur transport s'opérât à bord d'un vaisseau de guerre anglais. Troubridge refusa ce bâtiment ; alors, sous prétexte qu'on ne trouvait pas de bourreaux, le juge le pria d'en désigner un. Le capitaine se garda bien d'accéder à cette demande, ce qui l'eût associé, plus qu'il ne voulait, aux sanguinaires exécutions dont il faisait sans cesse valoir la nécessité.

Cependant, — comme nous l'avons déjà dit, — le cardinal Ruffo et son « armée chrétienne » avaient révolutionné la Calabre ; peu à peu la réaction s'étendit dans tout le royaume de Naples ; et l'occupation française, de toutes parts restreinte, fut bientôt limitée à la capitale même, bloquée par terre et par mer. Ce fut en ce moment que l'arrivée des flottes française et espagnole obligea Nelson à ral-

lier toutes les forces disponibles. Il rappela les vaisseaux qui bloquaient Malte, il envoya chercher l'amiral russe, il donna ordre à Troubridge de revenir auprès de lui avec tous ses vaisseaux de ligne, et de ne laisser devant Naples, pour aider au triomphe de la cause royaliste, que les frégates anglaises. Le commandement du blocus échut ainsi au capitaine Edward James Foote, du *Sea-horse*, à qui furent transmis les ordres et les instructions en vertu desquels agissait Troubridge. L'appréciation des faits qui suivirent demande qu'on ne perde pas de vue cette dévolution de pouvoirs.

Depuis le 20 mai 1799 jusqu'au 21 juin suivant, Nelson fut occupé à réunir ses forces autour de l'île de Maritimo, sur la côte occidentale de la Sicile; il l'avait choisie pour la sécurité qu'elle lui offrait contre les coups de vent, et les rafales si fréquentes sur ces mers. Plusieurs vaisseaux anglais et portugais vinrent le rallier de tous côtés, et il se vit bientôt à la tête de dix-huit bâtiments de haut bord, avec lesquels il comptait bien attaquer les flottes alliées et leur disputer le passage. Mais lady Hamilton profita seule de cet armement considérable. Le 22 juin, Nelson fut rappelé auprès d'elle, et, quelques heures après, la flotte tout entière prit la route de Naples, où sir William et sa femme, disposant des forces de l'Angleterre, al-

laient frapper un coup décisif en faveur de la contre-révolution.

Le 5 juin, les Français avaient été battus, dans les faubourgs de Naples, par les bandes indisciplinées du Vicaire général : le 14 et le 15, les rochers fortifiés de Roviggliano (à l'embouchure du Sarno) et la forteresse de Castel-a-Mare avaient capitulé sous le feu des frégates anglaises. Le capitaine Foote en avait averti Nelson par une lettre datée du 16, ajoutant que Naples était tout entière au pouvoir des royalistes, à l'exception des trois forts Sant-Elmo, Nuovo, et dell' Uovo. Le premier, placé sur une colline, commande la ville tout entière ; le second communique avec le palais du roi et l'arsenal ; le dernier, enfin, couronnant une pointe de rochers, s'élève au sein de la baie, et se rallie à la terre ferme par une étroite chaussée.

Dès le 18, le capitaine Foote avait amené plusieurs chaloupes canonnières, et quelques batteries flottantes, devant le château de l'Œuf. Il fit sommer la garnison de se rendre; mais l'officier chargé de proposer la capitulation n'obtint qu'un refus très-catégorique, avec ordre de s'éloigner aussitôt. Il fut alors convenu entre le Vicaire général et le commandant de la flottille anglaise, qu'on presserait les opérations du siége; mais le 19, l'attaque étant déjà commencée, le cardinal Ruffo envoya deman-

der au capitaine Foote de suspendre les hostilités, attendu qu'une négociation venait d'être entamée entre l'armée royaliste et les républicains assiégés. Après quelques heures d'attente, le capitaine anglais, surpris de voir se prolonger la suspension d'armes, fit réclamer de nouveaux renseignements. On lui répondit que les conditions de la capitulation se débattaient avec l'envoyé russe (Micheroux), qui lui donnerait sur ce point tous les détails possibles, s'il les lui demandait directement, ce que M. Foote ne voulut point faire, pour ne pas entrer en relations avec d'autres que le cardinal Ruffo. Le lendemain matin, il reçut le projet de capitulation, déjà signé par le Vicaire général et le commandant des troupes russes, qui lui demandaient de joindre sa signature aux leurs. Il le fit pour ne gêner en rien le cardinal, qu'il supposait investi de tous les pouvoirs du roi de Naples, se bornant à remarquer que « les conditions étaient bien favorables à l'ennemi. » Cependant, elles n'avaient pour objet que de rassurer, contre les fureurs de la réaction politique, les assiégés napolitains appartenant au parti révolutionnaire.

Les deux forts inférieurs (le château Neuf et le château de l'Œuf) devaient, aux termes du traité, se rendre sans coup férir. Les deux garnisons, composées d'environ quinze cents hommes, sortiraient

avec les honneurs de la guerre : à leur choix, les assiégés resteraient à Naples, ou seraient transportés à Toulon sur des vaisseaux d'échange. En attendant que ces vaisseaux fussent prêts, les deux garnisons demeureraient maîtresses des forts. Après leur embarquement, quatre otages, donnés par les assiégeants, resteraient au fort Saint-Elme, entre les mains des Français qui l'occupaient, jusqu'au retour des transports envoyés en France. — A partir du moment où ces conditions furent acceptées, les vaisseaux, aussi bien que les forts, arborèrent des pavillons de trêve, et on commença immédiatement à transporter à bord des bâtiments qui les devaient emmener, une partie des garnisons assiégées.

XXXII

L'apostrophe d'Emma. — Ruffo plus loyal que Nelson. — L'amiral Carracciolo. — Condamnation inique. — Nelson la ratifie et comment. — Sa clémence est implorée en vain. — Froide cruauté de lady Hamilton.

Les choses en étaient là, dans la baie de Naples, quand, le 25 juin, Nelson y entra sur le *Foudroyant*, escorté, nous l'avons dit, par dix-sept autres vaisseaux de guerre. On affirme qu'à la vue du pavil-

lon qui annonçait la suspension des hostilités, lady Hamilton, cédant à un accès de colère, et jugeant que plusieurs de ses victimes désignées allaient sans doute lui échapper, s'élança sur le gaillard d'arrière, où était Nelson, et d'une voix que la fureur altérait : — « Bronte ! lui dit-elle en lui donnant le nom d'un duché que Ferdinand et Caroline avaient offert à leur dévoué protecteur, — Bronte, faites abattre ce pavillon de trêve !.... On n'accorde pas de trêve à des rebelles. »

Avant tout, cependant, il fallait prendre l'avis du cardinal Ruffo, que l'on détestait à bord du *Foudroyant*, mais qui n'en fut pas moins reçu, comme représentant du roi de Naples, avec une salve de treize coups de canon. Ruffo, — disons-le à l'honneur de ce prêtre sans mœurs et sans foi, — disons-le à la honte de Nelson, — ne voulut jamais consentir à la violation du traité signé avec les rebelles. Lady Hamilton l'en supplia vainement ; vainement l'amiral anglais déclara que cette capitulation était « une infamie ; » Ruffo tint bon, et refusa de souscrire aux diverses propositions qui lui furent soumises, toutes ayant pour but d'obliger les républicains de Naples à se remettre sans conditions à la merci de Ferdinand IV. Nonobstant sa résistance, Nelson fit paraître une déclaration (25 juin 1799) par laquelle il faisait savoir aux rebelles qu'il ne leur permet-

trait point de s'embarquer, ni même de quitter leurs forteresses. Troubridge et Ball la portèrent à Ruffo, qui vint, dès le lendemain, à bord du *Foudroyant*, et soutint une discussion fort aigre avec l'amiral anglais, en présence de sir William et de lady Hamilton. Le cardinal déclara que, si l'armistice était rompu, on ne devait s'attendre à aucùn secours de sa part ; mais Nelson, ne tenant aucun compte de cette menace, voulut passer outre. Troubridge reçut ordre d'investir et de réduire le château Saint-Elme, et l'on prit immédiatement possession des deux autres forteresses ; après quoi parut une nouvelle proclamation de l'amiral, par laquelle il enjoignit à tous ceux qui avaient servi « l'infâme République napolitaine, » de s'abandonner à la clémence royale. Le général Minichini écrivit tout aussitôt pour savoir si cette sommation de se rendre s'appliquait seulement à la garnison des deux forteresses, ou bien aussi à Francisco Caracciolo qui s'était enfui dans les montagnes, et à toute autre personne qui, de manière ou d'autre, aurait été employée par la République. Il ne fut pas répondu à cette question, mais on publia une ordonnance qui mettait à prix la tête de Caracciolo.

Ce vieillard, alors âgé de soixante-dix ans, appartenait à une des plus nobles familles de Naples, et avait rempli avec honneur une longue carrière

maritime. A bord du *Tancredi*, de 74, il avait servi dans nos flottes et s'était distingué, notamment au combat de 1795, que nous avons raconté plus haut. Lors de la fuite du roi en Sicile, — au mois de décembre précédent, — il avait encore, en fidèle serviteur, accompagné LL. MM. jusqu'à Palerme. Il n'était revenu à Naples, — avec l'expresse permission du roi, — que pour se soustraire aux conséquences d'un édit révolutionnaire, par lequel tous les biens des émigrants étaient menacés de confiscation. Là, ses services furent impérieusement requis, et, après avoir été enrôlé de force, comme simple soldat, il fut contraint, — du moins l'a-t-il soutenu jusqu'à la mort, — d'accepter le commandement de la marine républicaine. Lorsqu'il vit Naples sur le point de retomber aux mains du roi, il devina que sa rébellion forcée lui serait imputée à crime, et saisit la première occasion de s'échapper sous des habits de paysan. Par malheur il fut reconnu, arrêté, et dans la matinée du 29, on le conduisit à bord du *Foudroyant*, les mains liées derrière le dos ; sa physionomie vénérable, sa haute taille, ses manières calmes et dignes, lui concilièrent, dès ce moment, la sympathie de presque tous les officiers anglais.

Jusqu'alors, la capitulation n'avait pas encore été ouvertement violée. Les deux garnisons du Castel-

Nuovo et du Castel-dell'-Uovo, exécutant à la lettre les clauses du traité, venaient de mettre en liberté les prisonniers d'État et les prisonniers de guerre anglais. Elles étaient ensuite sorties avec tous les honneurs de la guerre, ne déposant les armes qu'à l'extérieur des fortifications, et finalement, ceux des assiégés qui avaient manifesté l'intention de s'embarquer étaient déjà installés à bord de quelques felouques qu'ils supposaient frétées pour Toulon; mais, en réalité, on les y gardait à la disposition de la cour, et les chaloupes anglaises s'employaient à surveiller de près ces prisons flottantes.

Une heure après l'arrivée de Caracciolo, Nelson assembla une cour martiale pour juger le prisonnier, et il en donna la présidence au comte Thurn, l'ennemi avoué, public, irréconciliable, de ce malheureux. Les juges se réunirent à dix heures; on n'entendit aucun témoin. La discussion porta seulement sur la question de savoir si Caracciolo avait été ou non contraint de servir contre le roi. Il alléguait, sous serment, cette excuse. On n'avait à lui opposer qu'un seul fait, qui était de n'avoir pas profité, pour s'enfuir, de certaines occasions plus ou moins favorables. Par ce seul motif, après une heure de discussion, il fut condamné à mort. La sentence était rendue à midi, et Nelson, une demi-heure après, la sanctionnait en ces termes :

« Le jugement ci-dessus sera mis à exécution contre Francisco Caracciolo, que le comte Thurn fera pendre à la vergue de misaine, sur la frégate la *Minerva;* l'exécution aura lieu ce soir même à cinq heures ; le condamné restera pendu jusqu'au coucher du soleil, après quoi le comte fera couper la corde et jeter le cadavre à la mer. — Donné à bord du *Foudroyant*, dans la baie de Naples, le 27 juin 1799. »

Durant le court intervalle qui devait s'écouler entre sa condamnation et sa mort, Caracciolo pria deux fois le lieutenant Parkinson d'intercéder en sa faveur auprès de l'amiral, d'abord pour obtenir un second jugement, ensuite pour que le mode de supplice fût changé : « Je suis un vieillard, disait Caracciolo à ce jeune officier ; je n'ai pas de famille qui doive pleurer ma mort, aussi n'ai-je pas grand souci de prolonger mon existence ; mais, je l'avoue, le genre de mort qu'on a choisi pour moi me semble ignominieux et terrible ; je regarderais comme une grâce qu'on me passât par les armes. »

Nelson répondit la première fois : « Caracciolo a été loyalement jugé par des officiers, ses compatriotes ; je n'ai pas le droit d'intervenir [1]. » La se-

[1] ..... « Oubliant, dit Southey, que, s'il se sentait en droit de provoquer le procès, d'ordonner l'exécution, pas un être

conde requête parut l'irriter : « Retirez-vous, monsieur, et faites votre devoir, » répondit-il, avec beaucoup d'agitation, au lieutenant Parkinson. Celui-ci, pourtant, ne se laissa pas décourager, et jugeant avec Caracciolo qu'une démarche auprès de lady Hamilton pourrait amener d'heureux résultats, il se mit en quête de cette impitoyable favorite, mais il lui fut impossible de la rejoindre ; ni elle ni son mari ne parurent tant que dura cet horrible drame qu'ils avaient inspiré sans doute; en revanche, elle se donna le plaisir d'assister au dénoûment. Caracciolo fut pendu sous ses yeux, et, tandis qu'il se débattait dans les dernières convulsions de l'agonie, la barque de lady Hamilton fit plusieurs fois le tour de la frégate où se consommaient ces épouvantables représailles. On ne comprend guère comment un tel spectacle ne guérit pas Nelson de son fol amour.

humain ne lui aurait disputé celui d'agir en faveur du condamné. » (*Life of Nelson*, t. II, p. 50.)

XXXIII

Un hasard vengeur. — Sinistre présage. — Merveille d'hydrostatique. — Les folies de la réaction. — Saint Janvier destitué. — Un roi de stuc. — Le duché de Bronte.

Pour faciliter la violation de l'armistice, Nelson avait jugé convenable d'éloigner l'officier anglais sous la garantie duquel ce traité avait été conclu. Le capitaine Foote, à qui d'ailleurs il ne reprocha nullement d'avoir signé « l'infâme capitulation, » était parti pour Palerme, d'où il devait ramener LL. MM. siciliennes dans leur capitale reconquise. Elles débarquèrent le 8 juillet, et leur arrivée à Naples fut signalée par un accident où les anciens n'eussent pas manqué de voir une manifestation céleste. Il est tellement extraordinaire, que nous le donnerons à nos lecteurs dans les termes mêmes où l'histoire du temps nous l'a conservé :

« Environ une semaine après le retour de Leurs Majestés (15 juillet) un Napolitain, qui était allé pêcher dans la baie, vint à bord du *Foudroyant*, et affirma aux officiers qu'on avait vu Caracciolo sortir du fond de la mer en nageant vers Naples de toutes ses forces.

« Cette histoire fut rapportée au roi sans que personne y attachât la moindre importance. Le jour s'annonçant très-beau, Nelson essaya, comme à son ordinaire, d'amuser le roi par une promenade en mer. Le *Foudroyant* mit à la voile ; mais, presque aussitôt, les officiers de garde signalèrent un corps humain, à peu près droit sur les flots, et qui arrivait directement vers le navire. Le capitaine Hardy reconnut immédiatement le cadavre de Caracciolo, qu'on avait cependant jeté à la mer avec l'attache d'un poids énorme. On ne savait trop en quels termes cette circonstance extraordinaire devait être communiquée au roi ; sir William Hamilton se chargea de cette tâche délicate, et la remplit avec son adresse ordinaire. Par le congé formel de Sa Majesté, le corps de Caracciolo, recueilli dans une barque de pêcheurs, fut remis à terre et inhumé selon les rites catholiques. Le patron de cette barque rapporta le boulet ramé napolitain qu'on avait attaché au cadavre pour le faire enfoncer ; quelques fragments de peau étaient encore adhérents au cordage employé pour fixer ce boulet. Le capitaine Hardy fit peser le tout, et s'assura que le corps avait flotté sur l'eau, nonobstant un lest de deux cent cinquante livres [1]. »

[1] Nous adoptons, de préférence à toutes les autres, la version froide et sèche de MM. Clarke et Macarthur qui s'étayent d'une

Il serait impossible de dire à quels excès de folie sanguinaire Naples se trouva livrée par le déchaînement de la réaction royaliste. Depuis le temps de Masaniello, jamais cette capitale n'avait été le théâtre d'un pillage aussi effréné, de massacres pareils, d'assassinats aussi fréquents, de crimes aussi hautement avoués, et vus par le gouvernement d'un œil aussi favorable. Les échafauds étaient en permanence; les cachots regorgaient de prisonniers; et, tandis que d'infâmes tribunaux faisaient ruisseler sur les places publiques le sang des plus nobles victimes, la cour, — cette cour frivole et corrompue, — s'abandonnait sans remords à de honteux plaisirs. La populace enthousiasmée applaudissait à ces fêtes insolentes, et l'on retrouve dans les an-

autorité irrécusable, savoir le livre de loch du *Sea-horse* (capitaine Foote); mais d'autres écrivains n'ont pas manqué de *dramatiser* un incident si bien fait pour frapper l'imagination. L'un d'eux place la scène au moment même où Ferdinand IV et Caroline, arrivant de Palerme, viennent de monter à bord du *Foudroyant*; un autre prête à lady Hamilton un à-propos incompatible avec l'émotion qu'elle n'eût pas manqué d'éprouver en pareille circonstance : « Voyez,—aurait-elle dit. — la justice divine se manifeste. Caracciolo vient implorer le pardon de Votre Majesté, sans lequel il ne saurait trouver de repos. » Le même écrivain assure, — et sur ce point nous sommes plus disposés à le croire,— que les derniers moments de lady Hamilton furent troublés par le souvenir du cadavre de Caracciolo, se dressant sur la mer, en face de celle qui avait demandé son sang.

nales de ces tristes jours l'empreinte de son génie bouffon, la trace de ses superstitions insensées. Au plus fort de la réaction, saint Janvier, patron du royaume, fut solennellement destitué de ce poste officiel, comme atteint et convaincu de jacobinisme; on le remplaça par saint Antoine, d'opinions, à ce qu'il paraît, beaucoup plus monarchiques. Pour fêter le retour du roi, on avait placé sur le Môle un arc de triomphe, construit dans de magnifiques proportions, mais en simple charpente que déguisait une peinture en détrempe; des trophées, des statues, les uns en carton, les autres en plâtre, posés sur des piédestaux de bois auxquels on avait donné la couleur du granit et du marbre, décoraient les rues et les places publiques. Ces économiques semblants de magnificence, bien dignes du roi qu'on fêtait, donnèrent lieu à cette sanglante épigramme placardée de tous côtés sur les murailles :

Ad un re di stucco
Trofei di carta picta.

Ces fêtes, cependant, ces délassements frivoles, étourdissaient la conscience de Nelson, à qui d'ailleurs Ferdinand IV et Caroline prodiguaient les plus magnifiques récompenses. Le roi lui avait donné une épée à poignée de diamants, qu'il te-

nait de son père, Charles III d'Espagne. Il lui conféra, vers la même époque, le duché de Bronte avec des propriétés dont le revenu annuel pouvait aller à 3,000 £ (75,000 fr.). Cette fois Nelson se fit prier pour accepter ; mais lady Hamilton, tombant à ses pieds, lui remontra, de la part de la reine, qu'un refus venu de lui déshonorerait ses royaux protégés ; il se rendit à cette considération délicate et aux instances réitérées des princes napolitains.

Dans le même temps les habitants de l'île de Zante, qui se regardaient comme préservés, par la bataille d'Aboukir, des horreurs de l'anarchie, envoyèrent à Nelson, avec une épée à poignée d'or, un bâton de commandement sur lequel on avait incrusté tous les diamants que cette petite île put fournir. L'amiral fut plus sensible à cet hommage lointain qu'à l'enthousiasme de la populace napolitaine, pour laquelle, en dépit de tout, il se sentait un profond mépris.

XXXIV

Les censures de Fox. — Faible réponse de Nelson. — Nouvelles fautes. — Insubordination flagrante. — Le siége de Malte. — Économies royales de Ferdinand IV. — Indignation des lieutenants de Nelson. — L'héroïsme et la discipline.

Sa conduite, marquée au coin de l'entêtement le plus inexcusable et des préventions les plus injustes, allait bientôt lui attirer d'amères censures. Fox dénonça au Parlement ému cette contre-révolution de Naples, souillée de tant d'excès, et dont Nelson s'était rendu le complice ; il incrimina surtout, — et personne n'osa la défendre, — la violation de l'armistice conclu avec les rebelles, sous la garantie d'un officier anglais. Nelson ressentit le coup et voulut répondre ; mais sa protestation, renfermée dans une lettre à son agent et ami, M. Davison, est plus injurieuse pour Fox que décisive en faveur de l'amiral. Après avoir reproché à l'illustre orateur d'avoir tenu un langage qui ne convenait ni à la sagesse d'un membre du sénat ni à la politesse d'un *gentleman*, Nelson s'élevait de nouveau contre l'infâme armistice souscrit par le cardinal.

« Sur son refus, ajoute-t-il, de s'associer à la déclaration que je voulais adresser aux Français et

aux rebelles, j'envoyai cette déclaration signée de moi seul ; après quoi les rebelles sortirent des deux châteaux, — *comme ils le devaient*, et comme le feront, j'espère, tous ceux qui trahissent leur roi et leur pays, — soit pour être pendus, soit pour subir tels autres traitements qu'il plairait au roi de leur infliger… Rien n'a été promis par un officier anglais que Sa Majesté sicilienne n'ait complétement tenu, même à l'encontre des ordres qu'elle avait donnés au cardinal Ruffo. »

Les amis de Nelson jugèrent, à bon droit, que ces faibles arguments, ces assertions contredites par les faits, n'atténueraient point les reproches de Fox, et ils supprimèrent, — autorisés à ceci par l'amiral, — sa malencontreuse réplique.

Il allait, au reste, se rendre coupable d'une nouvelle faute. Lord Keith, inquiet pour la sûreté de Minorque, lui enjoignit de se porter à la rencontre de la flotte française combinée, nous l'avons dit, avec celle de l'Espagne. En tout autre temps, cet ordre eût été le bienvenu ; mais Nelson s'était promis, — peut-être avait-il promis à d'autres, — qu'avant tout il chasserait du royaume de Naples les troupes françaises ; aussi, sans tenir compte de la suprématie hiérarchique, il fit mettre le siége devant Capoue et devant Gaëte. La première de ces villes se rendit à Troubridge, la seconde au capi-

taine Louis, du *Minotaur*, et Ferdinand se trouva désormais, — il put le croire du moins, — raffermi sur le trône de ses pères. Cependant, aussi longtemps que Rome serait au pouvoir des Français, la tranquillité de Naples ne reposait sur aucune base solide, et Nelson résolut de les en chasser. Troubridge fut envoyé à Civita-Vecchia, dont la garnison, désespérant d'être secourue, capitula peu après. Le traité stipulait l'évacuation complète des États romains, et le capitaine Louis, remontant le Tibre dans sa chaloupe, alla hisser sur le Capitole le pavillon de la Grande-Bretagne. Malgré ces succès et ce qu'ils avaient de flatteur pour l'orgueil britannique, l'insubordination de Nelson, — dont les motifs tout personnels n'étaient point secrets, — fut hautement et sévèrement blâmée par l'Amirauté ; il l'avait prévu ; il avait écrit au duc de Clarence, au comte Saint-Vincent, à tous ses protecteurs, pour leur faire adopter ses vues et se prémunir d'avance contre la censure de ses supérieurs.

« Ne permettez pas, mon cher lord, mandait-il au comte Spencer, que l'Amirauté m'écrive en termes trop durs ; — mon généreux cœur ne peut supporter des reproches que je regarde comme immérités. »

Ils ne lui furent cependant pas épargnés, et, quoi qu'il en dise, ils étaient justes.

La garnison française renfermée dans Malte résistait encore. Il est vrai que les forces des assiégeants ne répondaient pas à la difficulté de leur entreprise; sans parler de leur infériorité numérique, ils manquaient de munitions et de nourriture. Nelson s'en indignait, et demandait au gouverneur de Minorque, — c'était alors sir James Erskine, — quelques suppléments de troupes qui lui furent longtemps refusés. Quand ils arrivèrent, envoyés par le général Fox, l'argent manquait pour continuer les opérations du siége. « Notre cause sera-t-elle donc compromise, faute de quelques livres sterling? s'écria Nelson. Si personne ne veut payer pour nous, je vendrai Bronte, je vendrai la boîte de l'empereur de Russie. »

Effectivement il engagea Bronte pour 6,600 £, (165,000 fr.) destinées à l'acquittement des bons qu'avaient reçus les troupes. On aura peine à le croire, mais la cour de Naples, — si intéressée pourtant au succès des armes anglaises, — montra dans cette occasion beaucoup de négligence et de mauvaise volonté. Les ministres refusaient fort bien à sir William Hamilton, à sa femme, à Nelson lui-même, le blé qu'ils réclamaient pour nourrir l'armée anglaise et les insurgés maltais. Troubridge, qui, de concert avec le commodore Ball, dirigeait les opérations du siége, s'en plaint amèrement dans ses

lettres à Nelson, et ne lui cache pas qu'il le croit le jouet d'une funeste influence : « Aujourd'hui même, — lui écrivait-il le 5 janvier 1800, — j'ai encore préservé de la famine trente mille malheureux qui m'entourent; mais de ce moment je cesse de pouvoir remédier à leurs maux, et, puisque le roi de Naples, ou plutôt la reine et ses favoris, sont disposés à nous laisser mourir de faim, je ne vois guère d'autre alternative que de nous retirer, pour n'être pas témoins des souffrances de ce malheureux peuple. Je maudis le jour où j'ai pris les armes pour le roi de Naples. »

Quand il recevait de pareilles dépêches, Nelson courait au palais; il sollicitait, — presque à genoux, c'est lui qui le dit, — des secours en argent et en provisions. Tantôt on les lui refusait, tantôt on en accordait d'insuffisants, toujours en alléguant l'extrême pauvreté du royaume. L'amiral, subjugué comme il l'était, se laissait prendre à ces mensongères excuses, et n'insistait pas, comme il l'aurait dû, pour le retrait temporaire des droits d'exportation qui frappaient les blés napolitains. Le commodore Ball lui donna, dans cette occasion, une leçon de fermeté qui aurait dû lui ouvrir les yeux. Lorsqu'il fut convaincu qu'on n'obtiendrait rien de Ferdinand IV et de Caroline, il envoya son premier lieutenant saisir, dans le port de Messine, un

certain nombre de bâtiments chargés de blé, « qu'il achetait, disait-il, pour le compte du gouvernement. » Cette mission s'exécuta au grand bénéfice et à la grande satisfaction des propriétaires des navires. Le cabinet napolitain n'osa pas articuler une seule plainte, pas un seul murmure ; il paya sans mot dire, et voua seulement au futur gouverneur de Malte une haine toute spéciale, mêlée de crainte et de respect.

Lord Keith avait assigné un rendez-vous à Nelson ; celui-ci, au lieu d'obéir, montra une fois encore combien il faisait peu de cas des supérieurs qui lui étaient donnés, et dont se moquaient à l'envi, soigneux de lui plaire, les dangereux courtisans qui l'entouraient. Il se rendit à Malte, sachant bien qu'il s'exposait à être cassé, mais désireux avant tout d'y surprendre les débris de la flotte qu'il avait jadis écrasée dans la baie d'Aboukir.

XXXV

Les débris d'Aboukir. — Belle défense de Malte. — Prise du *Généreux* et du *Guillaume Tell*. — Prise de la *Diane*. — La *Justice* échappe seule. — Destitution de sir W. Hamilton. — Dépit de Nelson. — Voyage triomphal. — Accueil en Angleterre. — Séparation.

Le *Guillaume Tell* était à l'ancre sous les canons du fort la Valette ; le *Généreux* devait faire par-

tie d'un convoi que les assiégés attendaient de Toulon, et que commandait le contre-amiral Perrée. Ce convoi, duquel dépendait le sort de Malte, retardé par les vents d'est, qui, depuis trois mois, soufflaient avec une constance inaccoutumée, fut dispersé presque en vue de l'île, après un combat où Perrée perdit la vie. Le *Généreux* tomba entre les mains de l'ennemi. Désormais il devenait essentiel de faire connaître au gouvernement français que la place était à bout de ressources. Villeneuve et Vaubois décidèrent que le *Guillaume Tell*, commandé par le contre-amiral Decrès, partirait de nuit pour Toulon. Malgré le secret qu'on essaya de garder, et le mystère avec lequel furent conduits les travaux qui s'exécutaient autour du vaisseau, pour le déblinder et le réarmer, les insurgés furent avertis qu'il appareillerait au premier jour. Aussitôt l'escadre de blocus, composée de trois vaisseaux, deux frégates, une corvette et deux bricks, vint, à l'exception de deux ou trois bâtiments légers qui restèrent sous voiles, prendre mouillage et se former en ligne de bataille, depuis le cap Saint-Georges jusqu'à l'entrée du port, de manière à disputer le passage au *Guillaume Tell.*

Nonobstant ces menaçantes dispositions, le contre-amiral Decrès, espérant passer à l'est de l'ennemi sans le rencontrer, mit à la voile le 29 mars,

à dix heures du soir, après le coucher de la lune, et par un vent favorable du sud. Mais ni l'obscurité de la nuit, ni le silence qu'il faisait observer à son bord, ne purent le soustraire à la vigilance des postes avancés de la Marsa et du Coradin. Aussitôt les batteries des assiégeants firent feu de toute part jusqu'à sa sortie du port, et l'escadre anglaise se mit immédiatement à sa poursuite.

On était à la Valette dans la plus grande anxiété, lorsqu'au point du jour, on n'aperçut plus à l'horizon qu'un vaisseau, une frégate, une corvette et un brick, qui restaient de l'escadre de blocus. Ainsi, le *Guillaume Tell* était chassé par deux vaisseaux, une frégate et un brick. Parviendrait-il à leur échapper? On l'espérait; mais, trois jours après, un parlementaire vint annoncer qu'il avait été pris vers le cap Passaro, après un combat dans lequel il avait eu deux cents hommes tués ou blessés, et perdu successivement tous ses mâts [1].

C'en était fait de cette grande flotte française qui avait transporté Buonaparte en Égypte; il n'en restait plus que deux frégates, demeurées, elles aussi, dans le port de La Valette; c'était la *Diane* et la *Justice*, qui, plus tard, — lorsque Vaubois et Villeneuve ne purent plus continuer leur héroïque ré-

[1] *Moniteur* du 26 brumaire an IX (17 novembre 1800.)

sistance, — reçurent ordre de s'évader de leur mieux. Elles parvinrent à sortir du port sans attirer l'attention des batteries ennemies; mais, signalées par une chaloupe canonnière napolitaine, elles furent bientôt poursuivies par tous les bâtiments de la croisière, et le lendemain on vit la *Diane* passant devant le port sous l'escorte d'un navire anglais. La *Justice* seule toucha les côtes de France.

Les lettres trouvées à bord du *Guillaume Tell* prouvaient que les Français ne garderaient plus longtemps l'île de Malte. Troubridge et son état-major pensèrent que Nelson tiendrait à honneur de venir signer la capitulation. Ils lui écrivirent à cet effet, mais l'amiral était en ce moment au plus fort d'un accès de dépit contre le gouvernement anglais, qui, se lassant enfin de voir méconnaître ses ordres, venait d'adopter un peu tard une mesure essentielle aux intérêts du pays. Le *Foreign-Office* destitua sir William Hamilton, qui avait cessé de le représenter convenablement en Sicile. Nelson, épousant chaudement la querelle de ses amis, et partageant leurs rancunes, saisit la première occasion de désobéir encore une fois à lord Keith, de mal prendre les reproches qui lui furent adressés, et de réclamer, sous prétexte de santé, le droit de revenir en Angleterre. Il ne lui convenait pas, dans

un moment où il faisait entendre les plaintes les plus amères, d'affecter le moindre intérêt à ce qui se passait devant Malte ; aussi repoussa-t-il, avec une sorte de dédain, l'offre de ses compagnons d'armes. Au surplus, Malte ne se rendit que le 4 septembre 1800, et ce fut au mois de juin précédent que Nelson quitta Naples avec sir William et lady Hamilton.

La reine Caroline, qui se rendait à Vienne, voyagea de compagnie avec eux. Pendant qu'ils étaient à Livourne, le bruit se répandit que les Français allaient attaquer la ville, et le peuple, soulevé par cette fausse rumeur, vint demander à Nelson de le conduire à l'ennemi. Du reste, partout où il passa sur le territoire allemand, il fut l'objet d'un respect et d'une curiosité que chacun lui manifestait diversement. Le prince Esterhazy lui donna un dîner magnifique où les rôles d'échansons étaient remplis par cent grenadiers, dont le moindre avait plus de six pieds. A Magdebourg, le maître de l'hôtel où il descendit, spéculant sur l'empressement de la foule, vendit fort cher le droit de monter par une échelle jusqu'aux fenêtres de la salle à manger où dînait l'amiral. Un vieux négociant de Hambourg le força d'accepter douze bouteilles de vin du Rhin, datant de 1625, et lui fit promettre d'en boire une après chaque grande bataille d'où il sor-

tirait victorieux. Un bon pasteur allemand, vieillard épuisé par l'âge, fit vingt lieues à pied pour venir prier Nelson d'écrire son nom sur la première page de la Bible de paroisse. Il voyait en lui le sauveur du monde chrétien. Bref, Nelson jouissait amplement de cette popularité qui lui était si précieuse, et qui devait, désormais, remplacer pour lui le bonheur domestique.

En Angleterre il reçut l'accueil le plus enthousiaste. Lorsqu'il arriva dans le port d'Yarmouth, tous les vaisseaux se pavoisèrent spontanément. Le maire et la corporation municipale vinrent sur le rivage lui offrir les droits de cité ; puis ils l'accompagnèrent en procession jusqu'à l'église, suivis des notables et de tous les officiers de marine qui se trouvaient à terre. Des feux d'artifice, des illuminations, terminèrent la journée. Le lendemain, les volontaires à cheval s'assemblèrent pour escorter jusqu'aux limites du comté, la chaise de poste de l'amiral.

A Ipswich le peuple sortit à sa rencontre, détela ses chevaux, et le traîna quatre milles durant. Ce triomphe lui fut d'autant plus sensible, qu'il réalisait une de ses prophéties. Jadis, capitaine de l'*Agamemnon*, il avait souhaité que les électeurs d'Ipswich l'envoyassent au Parlement. Quelques amis, chargés de pressentir les principaux meneurs,

lui rendirent une réponse défavorable à ses vues : « Je chercherai donc ailleurs un chemin plus sûr et plus glorieux, répondit-il fièrement ; mais un temps pourra venir où les habitants d'Ipswich regarderont comme un honneur de m'avoir pour représentant. » Il avait eu raison, comme on le voit, de compter sur l'avenir.

A Londres, il fut fêté aux frais de la ville, traîné par le peuple, de Ludgate-Hill à Guild-Hall, et reçut du *Common Council* une épée à poignée d'or incrustée de diamants.

En revanche, trois mois ne s'étaient pas écoulés depuis son retour, lorsque, toujours entraîné par sa folle passion, il dut se résoudre à briser tous les liens qui l'unissaient à une femme dont le mérite éminent lui était plus connu qu'à tout autre. Les dernières paroles qu'il lui adressa furent un assuré témoignage de son propre aveuglement : « Je prends Dieu à témoin, lui dit-il, qu'il n'y a rien en vous, et rien dans votre conduite, que je puisse vouloir changer. »

Cette résolution fatale avait été précédée de misérables débats entre Nelson et son beau-fils, contre lequel, depuis que ce jeune homme avait été le témoin de ses folies, il nourrissait une sorte d'animosité bizarre. Plusieurs de ses amis se mêlèrent aussi à ces querelles intérieures, mais leurs remon-

trances n'eurent d'autre effet que de les brouiller avec lui, et de le mettre plus mal à l'aise avec sa propre conscience. Il sentait bien qu'il n'était pas quitte envers sa femme, même en lui assignant, comme il le fit, la moitié de tous ses revenus.

XXXVI

Campagne de la Baltique. — Nelson sous les ordres de Parker. — Ses conseils, son ardeur. — Passage du Sund. — Étude et sondage des passes. — Les pilotes maudits. — Derniers préparatifs de l'attaque.

Le ministère Addington venait justement de se former (8 février 1801). Le comte Saint-Vincent y figurait comme premier lord de l'Amirauté. Soit qu'il eût gardé rancune à Nelson, pour quelques démêlés survenus entre eux, relativement aux parts de prises, depuis que le comte avait quitté la Méditerranée, — soit que les procédés indépendants de Nelson, sa volonté nettement exprimée d'agir, partout et toujours, selon l'inspiration de son génie, parussent dangereux à son illustre collègue, — quand il fut question de lancer une flotte dans les mers du Nord pour y écraser les vaisseaux des quatre puissances coalisées, et pour vider définitivement la grave question du *droit des neutres*,

on en déféra le commandement à sir Hyde Parker, et Nelson fut placé sous ses ordres. Mais, si l'administration peut désigner un amiral, il ne dépend pas d'elle de faire des héros, et, partout où ils sont, les héros seuls commandent. Sir Hyde Parker, vétéran expert dont l'habileté flegmatique et froide contrastait avec la fougue inspirée, les élans audacieux de Nelson, fut bientôt réduit, nonobstant ses attributions officielles, à se contenter d'un rôle secondaire. Dès le début, Nelson fit prévaloir son opinion relativement au plan de campagne. « Plus je réfléchis, écrivait-il, plus je suis convaincu que nous n'avons pas un moment à perdre pour attaquer l'ennemi. Chaque jour, chaque heure de retard ajoutent à ses forces ; jamais nous n'en aurons meilleur marché que dans ce moment-ci ; aussi n'ai-je qu'une pensée en tête, et c'est de savoir comment on peut l'atteindre avec le moins de risques pour nos vaisseaux. Les mesures les plus hardies sont aussi les plus sûres. » Sir Hyde Parker, compulsant les rapports des pilotes relatifs à l'état des batteries d'Elseneur et aux fortifications de Copenhague, ne savait décider si on traverserait le Sund, ou si l'on prendrait par le détroit du Belt. Tout ce que Nelson demandait, c'était d'arriver à Copenhague. Peu lui importait la route, pourvu qu'on ne perdît pas une heure ! « Il voulait, dit un

historien, que, sans attendre la seconde partie de la flotte anglaise, on franchît le Sund pour se porter de suite à Copenhague ; que par un acte de vigueur on détachât le Danemark de la coalition; et qu'on vînt ensuite se placer dans la Baltique au milieu de toutes les flottes coalisées, empêchant leur jonction et leur faisant la loi à toutes. Cette combinaison était juste, mais on était en mars ; les glaces couvraient encore les mers du Nord, et suffisaient, à elles seules, pour empêcher une jonction, que du reste Nelson avait raison de craindre, car elle eût mis fort en danger l'escadre britannique[1]. »

Un ouragan, le 15 mars, dispersa la flotte ; elle était à peine réunie le 19, et l'on vit qu'on avait perdu l'occasion de traverser le Cattégat. Le Cattégat est le premier golfe que forme le Danemark en se rapprochant de la Suède. On n'atteignit la pointe d'Elseneur que le 24 ; le 25, le vent se trouvait favorable pour traverser le Sund ; le 26, néanmoins, la flotte prit la route du grand Belt, mais, après avoir longé pendant quelques lieues les côtes de Zélande, sir Hyde Parker changea tout à coup d'avis, et les vaisseaux anglais retournèrent à leur premier ancrage : « Alors, dit le colonel Stewart, — qui avait le commandement des troupes embarquées

[1] A. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, tome II, page 400.

pour l'expédition, — comme si les Danois n'avaient pas déjà eu tout le temps de préparer leur défense, on envoya un message au gouverneur d'Elseneur, pour savoir de lui quels étaient ses ordres dans le cas où la flotte tenterait le passage du Sund. Sa réponse fut de nature à ne permettre aucune négociation ultérieure. Le 28 et le 29, un calme désespérant nous empêcha d'avancer ; mais, le 30, il s'éleva une brise du nord-ouest, et la flotte s'élança pour franchir le Sund. »

Elle devait passer entre deux rivages qu'on supposait chargés de batteries ; l'un appartenait au Danemark, l'autre à la Suède ; et les deux amiraux, loin de s'attendre à ce qui devait arriver, avaient résolu de se tenir à égale distance de ces feux croisés ; mais, sur la côte suédoise, on ne vit que quelques misérables canons fort négligemment servis : en conséquence, les vaisseaux anglais se rejetèrent de ce côté, bravant dès lors le feu des batteries danoises, dont pas un boulet n'arrivait jusqu'à eux ; ce fut pour les équipages un sujet de risée et de plaisanteries[1].

[1] M. Thiers a expliqué avec sa lucidité ordinaire par quel enchaînement de circonstances la côte suédoise se trouva désarmée : « La côte suédoise, dit cet historien, ne présente aucun port où les vaisseaux de commerce soient tentés d'aborder. Il n'y a dans le Sund d'autre port que celui d'Elseneur, appartenant au Danemark, et de là est venu qu'on a élevé des dé-

Bref, sans autre perte que celle de deux ou trois matelots occupés à manœuvrer un canon qui éclata, toute la flotte avait jeté l'ancre entre l'île de Hueen, (30 mars, à midi) — charmant domaine donné par Frédéric II à l'astronome Tycho-Brahé, — et la ville de Copenhague, dont les clochers élevés s'aperçoivent de plusieurs lieues. Sir Hyde Parker, Nelson, l'amiral Graves et plusieurs autres officiers partirent aussitôt, sur un lougre, pour aller reconnaître les moyens de défense préparés par l'ennemi. C'était une formidable ligne de vaisseaux, de radeaux, de pontons, de brûlots et de chaloupes canonnières, amarrés dans le milieu de la Passe-Royale et tout le long de Copenhague[1]. L'entrée du port était défen-

fenses sur la côte danoise. On a construit sur la première la forteresse de Kronenbourg, parfaitement armée. De là aussi est venu l'usage de payer aux Danois, et point aux Suédois, le péage établi sur le Sund. Dans un tel état de choses, il aurait fallu créer sur la côte de Suède des ouvrages qui n'existaient pas. Le roi Gustave-Adolphe... en avait parlé au Czar lors de son récent voyage à Pétersbourg, mais ils avaient reconnu impossible de faire le moindre ouvrage, dans cette saison, sur un sol impénétrable au fer pendant les gelées de l'hiver. Gustave-Adolphe venait aussi d'avoir une entrevue avec le prince de Danemark, alors régent du royaume... Ils s'étaient tous deux entretenus de ce sujet, et le prince-régent, par une raison particulière au Danemark, avait paru se soucier fort peu que la Suède armât ses côtes. Le Sund fut donc faiblement défendu du côté des Suédois. »

[1] Le golfe devant Copenhague est divisé, par l'île basse de

due par un ouvrage dit des *Trois-Couronnes* (*Tre-Kroner*), armé de soixante et dix pièces de canon, et qui liait ses feux avec ceux de la citadelle. D'autres batteries en terre, placées sur l'île d'Amack à l'autre extrémité de la ligne de défense, la protégeaient sur sa droite.

Dans l'après-midi, on tint un conseil de guerre où la prudence ne manqua pas de faire entendre sa voix ; le nombre des vaisseaux suédois et russes qu'on devait avoir à combattre ultérieurement fut pris en sérieuse considération par certains membres du conseil, qui regardaient l'attaque de Copenhague comme une entreprise difficile et ruineuse. Mais Nelson, que ces irrésolutions désespéraient, répétait sans cesse, arpentant la cabine à grands pas : «Plus ils seront nombreux, mieux cela vaudra ; je leur voudrais deux fois plus de vaisseaux qu'ils n'en ont ; la victoire, comptez là-dessus, n'en serait que plus facile. » Et il offrit de forcer la ligne danoise si on lui donnait seulement dix vaisseaux.

Saltholm, en deux canaux navigables : la passe de *Malmo*, qui longe la côte de Suède, et la passe de *Drogden*, qui longe celle de Danemark; cette dernière, coupée par un banc de sable, nommé *Middel-Grund*, se subdivise en deux voies navigables : l'une, la *Passe-Royale*, côtoie Copenhague; l'autre, la *Passe des Hollandais*, est située de l'autre côté du *Middel-Grund*. Les Anglais auraient pu entrer dans la Baltique par la *Passe des Hollandais* ou celle de *Malmo*, s'il avait pu leur convenir de laisser derrière eux les défenses de Copenhague.

Sir Hyde Parker lui en confia deux de plus qu'il ne demandait, et remit entre ses mains la direction de l'attaque.

Elle fut ajournée de quarante-huit heures par la nécessité de sonder les passes et de replacer les bouées que les Danois n'avaient pas manqué de faire disparaître. L'amiral surveilla nuit et jour cette opération, et déclara, quand elle fut terminée, que le plus pénible de sa tâche était accompli. C'était le 1er avril au matin ; la flotte anglaise tout entière se mit en mouvement, et vint prendre position à deux lieues de la ville, vers l'extrémité nord-ouest du Middel-Grund. Nelson partit alors avec le capitaine Riou, l'un de ses plus braves et plus habiles compagnons d'armes, pour aller examiner une dernière fois les dispositions de l'ennemi. De retour, vers une heure, sur son vaisseau l'*Éléphant*, qu'il avait choisi à cause de sa légèreté, il donna le signal d'appareiller, auquel toute la division répondit par un seul cri de joie. Les petits bâtiments, placés à l'avant-garde, essayaient et montraient la route aux vaisseaux de haut bord. On suivit ainsi le côté extérieur du banc de sable, on doubla son extrémité la plus éloignée, et justement à nuit close on jeta l'ancre devant une pointe de l'île d'Amack appelée Draco ; la division n'était pas alors à plus de deux milles des premiers bâtiments de la ligne en-

nemie. Tous les préparatifs du combat avaient été faits d'avance dans la soirée, et Nelson dit, en laissant tomber son ancre : « L'affaire commencera dès que j'aurai le vent pour moi. » Il était convenu que sir Hyde, avec le demeurant de la flotte, arriverait le lendemain matin sur les traces de Nelson pour menacer la batterie fixe des Trois-Couronnes, et les quatre vaisseaux de guerre que les Danois avaient placés, — deux à l'ancre, deux sous voile, — dans le chenal qui conduit au port.

Les Danois, cependant, n'étaient pas restés inactifs; aussitôt que les canonnades de Kronenbourg eurent annoncé que la voie des négociations était désormais fermée, que la flotte anglaise traversait le Sund, et que la question se viderait décidément par les armes, un élan patriotique souleva la ville entière. Chacun offrit ses services, l'université seule fournit un corps de douze cents jeunes gens qui s'exercèrent sans relâche aux manœuvres de l'artillerie ; la ligne de défense composée, nous l'avons dit, de carcasses immobiles, se chargea de soldats, de marins et de miliciens improvisés. Remarquons cependant que, s'ils eussent été moins absorbés par leurs préparatifs, les Danois auraient pu faire éprouver de grands dommages à la flotte anglaise, retenue par un calme plat dans un ancrage étroitement limité, où des chaloupes canonnières pou-

vaient venir la bombarder sans périls. Elle était même sous le feu des batteries de l'île d'Amack, et plusieurs boulets, partis de là, tombèrent parmi les vaisseaux de Nelson; mais tout à coup, et sans qu'on eût pu deviner le motif qui les arrêtait, les décharges discontinuèrent. On sut plus tard que la planche d'affût sur laquelle reposaient les mortiers avait manqué subitement, et que les Danois n'avaient pas trouvé moyen de la remplacer.

La nuit du 1er au 2 avril fut terrible pour Copenhague. A bord des navires anglais, peuplés de gens à qui les périls de toute sorte étaient depuis longtemps familiers, on ne songeait, au contraire, qu'à préparer le succès du lendemain. Nelson avait à souper un grand nombre de ses officiers, et, selon son habitude à la veille d'une bataille, se laissait aller à une gaieté expansive. Le repas fini, chacun des convives revint à son bord, sauf les capitaines Riou et Foley, qui demeurèrent avec Nelson pour arranger l'ordre de bataille et rédiger les instructions de chaque navire. En attendant, le capitaine Hardy, monté sur une petite barque, explorait le chemin qui séparait les Anglais de l'ennemi, et il alla sonder si près du premier vaisseau danois, qu'il fut obligé d'employer une perche de peur que le bruit du plomb jeté dans l'eau n'éveillât l'attention des sentinelles.

Les travaux assidus auxquels il se livrait depuis trois jours avaient complétement épuisé Nelson ; son vieux domestique Allen, usant de cette espèce d'autorité que donnent de longs et affectueux services, le contraignit à s'étendre sur un matelas, mais sans obtenir qu'il cessât de dicter pour prendre quelque repos. Hardy revint à onze heures, annonçant que la passe était praticable. Deux heures après, les ordres furent complets, et six secrétaires, assemblés dans la première cabine, s'occupèrent à les transcrire. Nelson, de sa couche dure, les appelait l'un après l'autre et hâtait leur travail, car un vent favorable commençait à se faire ; au point du jour, on annonça qu'il était tout à fait bon. Les secrétaires achevèrent leur travail vers six heures ; Nelson qui, nonobstant ses fatigues, n'avait pas fermé l'œil de la nuit, prit alors un léger repas et donna le signal à tous ses capitaines. Entre huit et neuf heures, les pilotes de la flotte reçurent ordre de venir à bord du vaisseau amiral. En les consultant, Nelson s'aperçut bientôt qu'il ne pouvait compter sur leurs lumières ; la plupart avaient été contre-maîtres ou seconds à bord des vaisseaux marchands destinés au commerce de la Baltique, mais ils ne connaissaient exactement ni la hauteur des côtes à l'extrémité orientale du Middel-Grund, ni le chemin à tenir pour éviter les bas-fonds.

Nelson les encourageait vainement à être décidés, explicites et prompts ; le sentiment de leur ignorance prévalait en eux sur ses instances réitérées. Ce fut pour lui un moment d'angoisse dont il s'est toujours souvenu avec amertume : « J'ai vu dans le Sund, disait-il, ce qu'il en coûte de remettre l'honneur du pays à une bande de pilotes n'ayant d'autre pensée que la conservation des navires, d'autre sentiment que celui du danger attaché à leur responsabilité. Qui me connaît saura ce que j'ai dû souffrir ; il regardera comme mon plus grand mérite de m'être hasardé, malgré ces guides ignorants, dans des parages où nous pouvions tous périr. »

Après une longue délibération, le contre-maître de la *Bellona* se déclara prêt à conduire la flotte ; les autres s'en remirent à son jugement ; on les renvoya sur leurs navires respectifs, et à neuf heures et demie, les vaisseaux reçurent ordre de démarrer successivement.

XXXVII

Copenhague. (2 avril 1801.)

L'*Edgar*, capitaine Murray, partit le premier ; l'*Agamemnon* devait le suivre ; mais, mal dirigé, il

ne put doubler la pointe du banc de sable, et Nelson eut le chagrin de voir son vieux navire échoué sur le Middel-Grund, dans un moment où il pouvait être si utile. Le même accident arriva un peu plus loin à la *Bellona*, partie la cinquième, et au *Russell* qui suivait la *Bellona*. Ces deux navires, il est vrai, arrivèrent à portée de canon de l'ennemi, mais on n'en eut pas moins à regretter qu'ils n'eussent pu prendre le poste à eux assigné. Ce malheur serait arrivé à beaucoup d'autres navires de la division, si Nelson, s'apercevant que le *Russell* et la *Bellona* n'obéissaient pas à ses signaux, qui étaient d'en venir aux mains avec l'ennemi, n'avait changé tout à coup l'ordre du convoi, dont il prit la direction et qu'il ramena dans le bon chemin ; mais les trois vaisseaux échoués lui firent faute, surtout pour l'attaque de la batterie des Trois-Couronnes, qui ne put être tentée qu'avec des frégates.

Les accidents se multiplièrent; et le plan de Nelson, si bien conçu qu'il eût été, pouvait échouer par là. Nous venons de voir qu'il était réduit à neuf vaisseaux de ligne. De ses canonnières, une seule put prendre part à l'action ; les autres, contrariées par les courants, ne parvinrent pas à doubler la pointe orientale du banc de sable. Deux bombardes seulement atteignirent leur poste sur le Middel-Grund, et purent ouvrir sur l'arsenal le feu de leurs

mortiers, qui passait par-dessus les deux flottes.

L'amiral, ému de toutes ces contrariétés, parut en proie à des sentiments pénibles jusqu'au moment où toute la division se trouva engagée. Le combat, commencé à dix heures cinq minutes, ne fut général que vers onze heures et demie ; alors l'artillerie danoise, montant à huit cents canons, tonnait à la fois contre les Anglais, et leur causait un dommage considérable ; mais, au bruit de cette musique aimée, le front de l'amiral s'était éclairci, et sa physionomie joyeuse, sa conversation pleine de sel et d'enjouement, montraient à quel point ces crises violentes étaient en harmonie avec son indomptable nature.

Tandis qu'il arpentait à grands pas son gaillards d'arrière, un boulet vint frapper le grand mât, et dispersa de tous côtés des éclats de bois : « Il commence à faire chaud, dit l'amiral en souriant à un de ses officiers; rien n'empêche que, pour nous tous, cette journée soit la dernière. » Puis, s'arrêtant auprès de l'embelle : « N'importe, ajouta-t-il avec émotion, je ne voudrais pas être ailleurs pour bien des trésors. »

Les vaisseaux anglais et la ligne danoise n'étaient séparés que par une longueur de câble, ce qui rendait horribles les effets de l'artillerie ; cependant, ni d'un côté ni d'autre, pendant une heure et de-

mie, le feu ne se ralentit. Sir Hyde Parker, assez voisin du combat pour connaître tous les accidents défavorables qui avaient dû affaiblir Nelson, — et pas assez pour juger les différentes alternatives de la lutte, — éprouvait les plus vives inquiétudes ; et, jugeant, au feu continu de la ligne danoise, que l'attaque allait échouer, il donna, vers une heure, le signal de cesser le combat. Le lieutenant placé en vigie dut en avertir Nelson, qui fit semblant de ne pas l'entendre, et continua sa promenade sur le pont. Au second tour, le même officier lui demanda s'il fallait répéter le n° 39 (le signal de la retraite) : « Non ! répondit l'amiral... attestez simplement que vous l'avez reçu.... » Et peu d'instants après, il le fit appeler pour savoir si le signal du combat était encore hissé. Sur sa réponse affirmative : « Veillez, continua-t-il, à ce qu'il reste en place !... » Puis il reprit sa promenade, agitant le moignon du bras qu'il avait perdu, ce qui attestait chez lui une très-vive émotion : « Savez-vous, dit-il tout à coup à M. Ferguson, que l'amiral a hissé le n° 39 ? » Peu au courant des signaux, son interlocuteur lui demanda ce que celui-là signifiait. « Tout simplement de cesser le combat, » répondit Nelson. Il haussait les épaules en répétant ces paroles qui semblaient lui brûler les lèvres : « Cesser le combat !... Que je sois damné si j'obéis !... Vous savez, Foley,

continua-t-il en s'adressant à son capitaine, vous savez que je suis borgne?... Quand je serais aveugle de temps en temps !... » Et plaçant sa lunette sur l'œil dont il était privé, il dit avec une amère bonhomie : « Je vous assure que je ne vois pas le signal !... » Saillie héroïque dont le souvenir ne s'effacera jamais.

L'amiral Graves, placé de manière à ne pas discerner ce qui se faisait à bord de l'*Éléphant*, désobéit de même au signal de sir Hyde, soit par une heureuse erreur, soit, comme Nelson, de propos délibéré. Les autres navires, attentifs seulement à ce que faisait Nelson, n'interrompirent pas un seul instant la bataille.

Le n° 39 sauva pourtant la petite escadre commandée par Riou. Cet intrépide officier, avec deux frégates, la *Blanche* et l'*Alcmène*, deux sloops, le *Dart* et l'*Arrow*, deux brûlots, le *Zéphyr* et l'*Otter*, s'était chargé d'attaquer la batterie des Trois-Couronnes, d'en éteindre les feux, et d'y débarquer un millier d'hommes pour la prendre d'assaut ; mais cette tâche était au-dessus de ses forces, et c'est tout au plus s'il aurait pu la remplir avec les trois vaisseaux de ligne qui lui avaient été primitivement accordés. Le feu de la batterie danoise écrasait la petite division, et quand fut donné le signal de la retraite, l'*Amazon*, sur le point d'être anéantie,

n'avait plus d'autre alternative que d'y obéir : « Que va penser Nelson? » s'écria tristement Riou, contraint de reculer. Blessé à la tête par un éclat de bois, il était assis sur un canon et encourageait ses hommes, lorsque, l'*Amazon* virant de bord et montrant sa poupe à la batterie des Trois-Couronnes, son secrétaire fut tué à côté de lui. Un autre boulet renversa plusieurs matelots qui halaient les bras de la grande voile : « Allons ! mes enfants, cria le capitaine, et mourons ensemble ! » Ces paroles étaient à peine prononcées, qu'un boulet le coupa littéralement en deux. Nelson, qui le connaissait depuis peu et qui l'avait pris en haute estime, regretta vivement cet officier, promis aux plus hautes destinées.

Les chances du combat étaient encore à peu près égales, car les vaisseaux danois avaient, sur ceux de Nelson, l'avantage d'être complétement démâtés, et d'offrir ainsi moins de prise à l'artillerie ; leurs officiers, d'ailleurs, déployaient une intrépidité rare, et trouvaient dans leurs artilleurs le plus noble dévouement. M. de Lassen, qui commandait le *Provesten*, placé à l'extrémité méridionale de la ligne, fut attaqué par quatre bâtiments. Nelson comprenait bien qu'il importait, avant tout, de ne pas laisser à la défense l'appui des batteries placées sur l'île d'Amack. Ce capitaine se défendit jus-

qu'à ce qu'il eût fait tuer cinq cents de ses artilleurs, sur six cents qu'il commandait ; les autres et lui se jetèrent à la nage pour fuir leur vaisseau livré à l'incendie, et ne pas amener pavillon.

Le Prince royal de Danemark, placé sur une des batteries, surveillait le combat et donnait ses ordres avec un sang-froid digne des plus vieux capitaines. On vint lui dire que l'*Indfoeds retten*, particulièrement exposé au feu des Anglais, avait perdu successivement tous ses officiers, et en premier lieu le capitaine Thura, frappé au commencement de l'action. Ce navire avait amené pavillon, mais les Anglais n'avaient encore pu l'aller chercher sous le feu des batteries qui le protégeaient : « Thura est mort, messieurs, dit le prince aux militaires qui l'entouraient ; personne de vous ne veut-il prendre son commandement ? » Un capitaine, que sa mauvaise santé avait forcé tout récemment de donner sa démission, réclama d'une voix affaiblie le poste mortel, et se hâta de se rendre à bord. L'équipage, en le voyant, hissa de nouveau pavillon, et lâcha une bordée aux Anglais. Schrœdersee, — ainsi se nommait ce brave officier, — ne trouva sur le pont du navire que des morts, des mourants et des blessés ; et, comme il se penchait pour appeler à bord les gens qui l'avaient amené, une balle vint le frapper mortellement. Un lieutenant dont il

était accompagné prit alors sa place, et le vaisseau continua de combattre. On cite encore un jeune homme de dix-sept ans, — Villemoës, nous reparlerons de lui, — qui s'attira dans cette mémorable journée l'admiration de Nelson lui-même; à titre de volontaire, il avait pris le commandement d'une batterie flottante, espèce de radeau grossier, sans mâts, et n'ayant pour tout rempart qu'un bordage de face, çà et là percé de meurtrières; elle portait vingt-quatre canons et cent vingt hommes. Guidant, avec une adresse infinie, cette machine imparfaite, il l'amena jusque sous la poupe même de l'*Éléphant*, où les canons de retraite ne pouvaient l'atteindre, et là, — nonobstant la fusillade des soldats de marine, — il parvint à se maintenir jusqu'à l'issue du combat.

La flotte anglaise avait éprouvé de sérieuses pertes; l'*Isis* faillit être détruite par le feu supérieur de l'ennemi qu'elle avait à combattre; beaucoup de gens y périrent, ainsi que sur la *Bellona* et surtout à bord du *Monarch* qui, plus que tous les autres vaisseaux de la ligne d'embossage, était exposé aux feux de la grande batterie; il avait, en même temps, à supporter celui du *Holstein* et de la *Zélande;* aussi perdit-il plus d'hommes qu'aucun autre navire dans tout le cours de la guerre maritime. L'équipage donna un singulier exemple du

sang-froid que l'on peut conserver au milieu des dangers les plus terribles. Un boulet vint frapper la chaudière où cuisait le repas des matelots, et dispersa de tous côtés les morceaux de viande dont elle était remplie. Ne se souciant pas qu'ils fussent perdus, les matelots n'en laissèrent pas un à terre, et mangèrent sans discontinuer le combat.

Vers deux heures, le feu des Danois cessa par degrés d'être aussi bien nourri, et le colonel Stewart rend compte, en ces termes, de ce qui se passa, dans ce moment, à bord du vaisseau amiral.

« Après que le *Dannebrog* eut cessé de tirer, et lorsqu'on le vit flotter à la dérive, on jugea la bataille terminée, au moins en ce qui concernait la ligne des bâtiments que nous avions à notre arrière. Il n'en était pas de même pour ceux qui nous faisaient face, ni pour la batterie des Trois-Couronnes. D'ailleurs, — soit ignorance des usages militaires, soit parce que les renforts qui arrivaient sans cesse à bord des bâtiments dont nous avions éteint le feu ne tenaient aucun compte de ce qu'auparavant ces navires avaient amené pavillon, — les chaloupes envoyées pour assurer nos prises étaient repoussées à coups de canon, aussi bien par les vaisseaux capturés eux-mêmes, que par la batterie de l'île d'Amack. Ceci fit perdre patience à lord Nelson : — « Il faut, remarqua-t-il assez naturellement,

« que j'envoie à terre, et que ces manœuvres tout « à fait irrégulières cessent à l'instant même, ou « bien que nous lâchions nos brûlots, et que ces « vaisseaux soient incendiés jusqu'à la dernière « planche. » A ces mots, il se retira sur la galerie de poupe, et ce fut alors qu'il écrivit sa fameuse Adresse aux Danois. Voici la teneur de ce document historique :

« Le vice-amiral Nelson a reçu ordre d'épargner « le Danemark aussitôt qu'il cesserait de résister. « La ligne de défense qui couvrait son rivage a « baissé pavillon devant celui de la Grande-Bretagne. Mais, si le feu de la ville continue, l'amiral « sera contraint de livrer aux flammes les vaisseaux « qu'il a déjà pris, sans qu'il lui soit possible de « sauver la vie aux braves qui les ont si noblement « défendus. Les braves Danois sont nos frères, et « ne devraient jamais se montrer nos ennemis. »

Cette proclamation était adressée :

AUX FRÈRES DES ANGLAIS, AUX BRAVES DANOIS.

Le secrétaire qui la copia sur le manuscrit de Nelson (c'était le munitionnaire de l'*Éléphant*) a donné les détails suivants dans une lettre adressée, en 1843, au peintre Haydon :

« Lord Nelson écrivit sa note sur le revêtement supérieur du gouvernail, et tandis qu'il écrivait, je

copiais, tous deux debout. L'original fut mis sous enveloppe et cacheté de ses armes. Tout d'abord, et vu l'urgence, j'avais voulu la clore avec un pain à cacheter, mais l'amiral ne voulut pas le permettre. Il demanda un flambeau, fit fondre lui-même la cire, et prit soin que l'empreinte fût aussi nette, aussi régulière que possible. — Ce n'est pas le moment de paraître pressé, ni de manquer à l'étiquette, me fit-il remarquer en même temps. L'homme qui rapporta le flambeau dans le poste des malades, où on l'avait emprunté, fut tué en y descendant, et ne reparut plus sur le pont. »

XXXVIII

La trêve. — Conseil de guerre. — Retraite projetée. — Les Danois parlementent. — Lettre au Prince royal. — Mesures de précaution. — Trois navires engravés. — Préoccupations sérieuses. — Nelson excusé. — La *Zélande*.

Sir Frédérick Thesiger, qui remplissait auprès de Nelson les fonctions d'aide de camp, fut chargé de porter, sous pavillon parlementaire, la note qu'on vient de lire. Pendant son absence, la *Defence* et le *Ramillies*, appartenant à la division restée sous les ordres de sir Hyde Parker, se rapprochèrent, — assez pour inquiéter l'ennemi, sinon pour lui porter

un dommage réel, — et leur présence fit taire le reste de la ligne danoise, à l'est de la batterie des Trois-Couronnes. Cette batterie, néanmoins, ne cessa pas de tirer. Riou, nous l'avons vu, n'avait pu s'en emparer, faute des vaisseaux qui étaient destinés à cette attaque, et vers la fin du combat quinze cents Danois étaient venus l'occuper; on avait donc abandonné, comme impraticable, l'idée de la prendre d'assaut.

Nelson, cependant, tint conseil avec les capitaines Freemantle et Foley, pour savoir s'il conviendrait d'avancer, avec les vaisseaux qui avaient le moins souffert, contre cette partie de la ligne ennemie, restée intacte jusqu'alors. Mais leur opinion très-arrêtée fut qu'il fallait profiter du vent, qui continuait à être favorable, pour tirer la division de la passe difficile où on s'était engagé. Cet avis, donné par deux marins aussi déterminés, prouve qu'ils étaient loin de penser que les Danois fussent à bout de résistance, et qu'ils entrevoyaient de grands périls à rester sous le feu de Copenhague[1].

[1] Ceci confirme, à certains égards, le récit de M. Thiers, qui dit, en parlant de l'empressement avec lequel on accueillit le parlementaire envoyé par Nelson : « Ce fut une faute; car, encore quelques instants, et la flotte de Nelson, presque mise hors de combat, était obligée de se retirer à moitié détruite. Une sorte de négociation s'etablit, et Nelson en profita pour

Leur conseil allait prévaloir, quand, une demi-heure après le départ du capitaine Thesiger, un officier danois (l'adjudant général Lindholm), vint à bord de l'*Éléphant* sous pavillon de trêve ; en même temps la batterie des Trois-Couronnes cessa de tirer, et le combat, qui durait depuis quatre heures, s'arrêta de toutes parts. Le Prince royal faisait demander « dans quel objet la note de Nelson avait été envoyée. » L'amiral lui répondit sur l'heure :

« Le seul objet que lord Nelson ait pu avoir en proposant une trêve a été d'obéir aux lois de l'humanité. Il consentira de grand cœur à la cessation des hostilités, et à ce qu'on rapporte à terre les blessés danois. Lord Nelson se réserve de retirer ses prisonniers valides, et de brûler ou d'emmener, comme il le jugera convenable, les bâtiments capturés. Lord Nelson, en présentant ses respects à Son Altesse Royale, lui demande la permission d'ajouter qu'il se regarderait comme ayant gagné la plus grande et la plus désirable de ses victoires, si le pavillon de trêve présageait aujourd'hui une paix durable, un heureux accord entre le Très-Gracieux

quitter sa ligne d'embossage. Tandis qu'il se retirait, trois de ses vaisseaux, complétement avariés, ne pouvant plus manœuvrer, échouèrent sur le *Middel-Grund*. Si, en cet instant, le feu avait duré encore, ces trois vaisseaux eussent été perdus. » (*Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. II, p. 416.)

souverain de la Grande-Bretagne et Sa Majesté le roi de Danemark. »

Cette lettre portait pour suscription : *Au gouvernement danois*. Dès que le capitaine Thesiger fut parti avec mission de la rendre aux mains du prince, Nelson, qui ne perdait jamais une occasion favorable, profita de la circonstance pour tirer ses vaisseaux les plus compromis des positions où ils se trouvaient engagés. Le signal fut donné aux premiers bâtiments de démarrer immédiatement. Ils avaient des bas-fonds à traverser ; plusieurs d'entre eux étaient fort endommagés, et cette manœuvre, enfin, devait s'accomplir sous le feu de la batterie des Trois-Couronnes.

Le premier qui se mit en marche fut le *Monarch*, si complétement avarié, qu'un vent un peu fort aurait suffi pour faire tomber toute sa mâture. Il avait reçu vingt-six boulets dans sa coque. Pas un hauban ne lui restait. Gêné dans ses manœuvres, ce bâtiment échoua sur un banc de sable, que le *Gange* parvint à lui faire franchir. Deux autres, la *Défiance* et l'*Éléphant*, s'engravèrent à un mille de la batterie des Trois-Couronnes, et y demeurèrent plusieurs heures, nonobstant les efforts des équipages épuisés de fatigue. Nelson quitta son bord, pour suivre l'adjudant général Lindholm, aussitôt après que l'*Éléphant* eut touché. Le ciel s'était sou-

dainement couvert de nuages ; le pavillon blanc flottait sur des navires démantelés, et couverts de blessés, de mourants, de cadavres, — de cadavres encore sans nom, et parmi lesquels le deuil de chacun allait venir chercher quelque parent, quelque ami, quelque compagnon d'armes. Le *Dannebrog*, qui brûlait depuis trois quarts d'heure, et qui sauta quelques minutes après, complétait l'horreur de ce spectacle accablant. L'amiral en fut vivement ému.

Nelson, d'ailleurs, quoique victorieux, avait un grave sujet de réflexions. La discipline venait d'être ouvertement violée par son refus d'obéir aux ordres de l'amiral, et si ce dernier, humilié par la victoire de son inférieur, voulait le punir d'avoir eu raison contre l'autorité, il n'avait qu'à provoquer, selon son droit, les rigueurs de la loi militaire. « Je me suis battu malgré les ordres contraires, dit Nelson au moment de quitter l'*Éléphant*, et peut-être bien serai-je pendu ; mais n'importe !... c'est leur affaire. » A coup sûr, ceci n'était qu'une plaisanterie ; néanmoins elle déguisait une appréhension sérieuse, et une sorte de repentir importun. Sir Hyde Parker ne justifia aucune de ces prévisions sinistres, et rendit pleine justice à l'héroïque désobéissance de Nelson. Une suspension d'armes fut convenue pour vingt-quatre heures, et pendant

la nuit du 2 au 3 avril, tandis que les Anglais assuraient leurs prises, les Danois ramenaient à terre leurs nombreux blessés, qu'une imprévoyance inexcusable avait privés jusqu'alors des secours de la médecine.

Cependant les chaloupes appartenant à la division de sir Hyde aidaient à remettre à flot les bâtiments engravés. Nelson, qui avait passé la nuit sur son vaisseau, le *Saint-Georges*, vint de bonne heure, dans une petite chaloupe qu'il appelait son *gig*[1], s'assurer que l'*Éléphant* était hors d'embarras. Le trouvant en effet délivré, il prodigua des éloges à l'équipage, prit à la hâte un léger repas, et alla inspecter les prises qu'on n'avait pas encore occupées. Parmi elles se trouvait la *Zélande*, vaisseau de 74, qui avait amené le dernier, et depuis lors, allant à la dérive, s'était échoué sur un bas-fond que couvrait le feu de la batterie des Trois-Couronnes. Maintenant qu'il se sentait protégé par elle, le commandant de la *Zélande* discutait minutieusement les circonstances de la capture, et semblait disposé à prétendre que, son pavillon de commandement n'ayant pas été amené, le vaisseau ne pouvait se considérer comme rendu. Nelson fit avancer aussitôt un brick et trois chaloupes; mais, avant de tenter la voie des

[1] *Gig* (prononcer *ghig*) littéralement *toupie, sabot.* Ce nom a été donné par extension à une sorte de petite voiture légère.

armes, il voulut avoir une conférence avec le capitaine de la *Zélande*. Celui-ci était, — heureux hasard, — une ancienne connaissance de l'amiral, qui l'avait rencontré jadis dans les Indes occidentales. Les premières difficultés se trouvant ainsi aplanies entre eux, Nelson fit valoir ses droits avec tant de chaleur, de conviction, et aussi avec tant de ménagements affectueux, qu'il emporta tout net la question. Les chaloupes s'avancèrent alors, passèrent un câble autour du beaupré de la *Zélande*, et le brick la prit à la remorque. Ce fut pour les Danois une des plus grandes humiliations de leur défaite. Un de leurs officiers, le commodore Steen Bille, courut à la batterie des Trois-Couronnes, et demanda au commandant pourquoi il n'avait pas coulé la *Zélande* plutôt que de la laisser ainsi emmener par l'ennemi.

XXXIX

Un vendredi saint négligé. — Traversée difficile. — Villemoës. — Négociations. — Deuil public. — Nelson revendiqué par les Danois. — Abandon des prises. — Conditions refusées. — Échec diplomatique des Anglais. — L'armistice conclu.

On imaginerait difficilement un plus sombre tableau que celui de Copenhague durant cette journée du 3. C'était le vendredi saint; mais, parmi

tant de gens qui auraient eu besoin du culte et de ses consolantes cérémonies, personne ne songeait à y avoir recours. Dans la ville, comme à bord de la flotte anglaise, on vérifiait les pertes de la veille, qui, à vrai dire, étaient considérables. Les Anglais avaient eu neuf cent cinquante-trois hommes tués ou blessés ; la perte des Danois, y compris les prisonniers, n'allait pas à moins de six mille hommes.

Les négociations se suivaient pourtant, et il fut convenu que Nelson aurait, le lendemain 4, une entrevue avec le Prince royal. Ce jour-là, effectivement, il descendit à terre, accompagné seulement de deux officiers, les capitaines Hardy et Freemantle. Une nombreuse escorte, envoyée pour les recevoir, les conduisit jusqu'au palais. Cette précaution n'était pas inutile, car il leur fallut traverser une foule immense, chez laquelle le respect dû à l'ennemi victorieux n'éteignait sans doute pas tous les ressentiments du vaincu.

Dès cette première entrevue, les préliminaires de la négociation furent posés d'une manière satisfaisante, et Nelson accepta l'invitation qui lui fut faite de dîner à la table du Prince royal. Pendant le repas, il ne se fit faute de louer les Danois sur leur courageuse résistance. Il voulut même serrer la main de ce jeune Villemoës, dont nous avons raconté plus haut la périlleuse manœuvre.

« Votre Altesse, dit-il au Prince, devrait en faire un amiral.

— Vraiment ! milord, répliqua celui-ci ; si je faisais amiraux tous ceux de mes officiers qui se distinguent par leur bravoure, je n'aurais pas un capitaine, pas un lieutenant à mon service. »

Pendant les jours qui suivirent, et tandis que les négociations se continuaient, la capitale du Danemark accordait aux victimes du 2 avril, avec une solennité sans exemple, les honneurs de la sépulture. On éleva un monument public sur la place où, dans le premier moment, les cadavres avaient été amoncelés. Au milieu de la cathédrale, et autour d'un catafalque surmonté des couleurs nationales, des jeunes filles, vêtues de blanc, recevaient les offrandes volontaires par lesquelles on venait au secours des veuves, des orphelins, que la terrible journée avait laissés sans maris et sans pères. L'éloquence de la chaire, les chants patriotiques, les cortéges éclatants, stimulaient la munificence du peuple. On distribuait des médailles d'or et d'argent aux braves qui survivaient : les peintres, les poëtes, rivalisaient d'ardeur pour immortaliser un souvenir qu'on ne jugeait pas indifférent à la gloire nationale. Les Danois célébraient leur défaite presque à l'égal d'une victoire, et un de leurs écrivains voulut, — singulier caprice, — re-

vendiquer pour le Danemark la gloire conquise par Nelson lui-même, « dont le nom, prétendit-il, attestait l'origine danoise. »

De toutes les prises faites par les Anglais (six vaisseaux de ligne et huit prames ou bateaux plats[1], sir Hyde Parker ne voulut conserver que le *Holstein*, vaisseau de 64. La *Zélande* même fut brûlée avec tout le reste, et cela, dans des eaux si basses, que les Danois, plus tard, purent aisément retirer de la mer les canons de ces différents navires. Nelson se plaignit hautement à l'Amirauté qu'on eût si peu songé, dans cette circonstance, aux intérêts pécuniaires de ses compagnons d'armes, pour lesquels il réclamait une indemnité. Ces griefs bruyants, cette défense assidue des parts de prise, étaient chez lui, — nous le croyons du moins, — des actes de politique autant que de sympathie généreuse.

Le 9 avril, il débarqua de nouveau pour régler les conditions de l'armistice. L'amiral Parker avait d'abord voulu que les Danois sortissent de la Confédération des Neutres, qu'ils ouvrissent leurs ports aux Anglais et y reçussent en outre une force anglaise, sous prétexte de les mettre à couvert contre le ressentiment de leurs alliés. Telles étaient les conditions que Nelson, dès le 3 avril, avait portées au Prince royal, et que celui-ci n'avait pas voulu admettre comme base du traité à venir. S'il

l'avait alors refusé, ce n'était pas pour se montrer plus facile cinq jours après, lorsque les Danois, qui se croyaient exposés au danger d'une seconde bataille, avaient, dans l'intervalle, ajouté considérablement à leurs moyens de défense. La batterie des Trois-Couronnes était plus redoutable que jamais; l'île d'Amack et la ville basse de Copenhague avaient reçu des renforts d'artillerie; l'escadre danoise, — principal objet de la sollicitude publique, et qu'on s'était bien gardé de faire participer au combat du 2, — retirée maintenant dans les bassins les plus éloignés de la mer, avait été mise, autant que possible, à l'abri du bombardement et de l'incendie. Bref, les Danois étaient prêts à reprendre les hostilités, ce dont les Anglais ne devaient pas se soucier beaucoup. Il fallut donc que ceux-ci rabattissent de leurs prétentions premières, et Nelson, — tout en manifestant une orgueilleuse assurance sur l'issue d'un second engagement, — comprit tout le premier cette nécessité diplomatique. Il traita sans ordre comme il avait combattu sans ordre, et fit de lui-même d'assez importantes concessions.

La durée de l'armistice fut fixée à quatorze semaines; pendant tout ce temps, la flotte danoise devait rester complétement inactive, garder sa position actuelle, et ne faire aucuns travaux ni d'armement ni d'équipement. Les effets de la neutra-

lité armée, convenue entre les puissances du Nord, demeuraient suspendus quant au Danemark. Les Anglais rendaient leurs prisonniers, mais provisoirement, et sur un état signé double qui leur permettrait de les reprendre si les hostilités éclataient de nouveau entre les deux puissances. La flotte anglaise aurait désormais le droit de prendre sur la côte danoise les rafraîchissements et les vivres nécessaires à la santé de ses équipages[1].

Une difficulté s'éleva touchant la durée de l'armistice. Les commissaires danois n'avaient pas caché que la crainte de la Russie entrait pour beaucoup dans leurs résistances à cet égard, et Nelson, payant leur franchise en même monnaie, leur déclara que, s'il demandait un armistice plus long, c'était pour se ménager le temps d'agir contre la flotte russe et de revenir ensuite à Copenhague. La discussion, posée en ces termes, devint assez

[1] Les écrivains anglais donnent ainsi la substance du traité de Copenhague. Il omettent de dire que le droit de se ravitailler était borné pour les vaisseaux anglais à l'île de Zélande; partout ailleurs ils devraient se tenir à une portée de canon de tous les ports et vaisseaux danois, excepté dans la *Passe-Royale*, qu'ils avaient la faculté de traverser librement pour se rendre dans la Baltique. En outre, l'armistice comprenait seulement les îles danoises et le Jutland, mais pas le Holstein, de manière que les hostilités pouvaient continuer sur l'Elbe, et que dès lors ce fleuve restait interdit aux Anglais. (V. l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. II, p. 400.)

vive, et un des négociateurs danois fit allusion à la reprise possible des hostilités. Nelson, qui comprenait assez le français pour saisir cette menace indirecte, ne la laissa pas sans réponse : « Reprendre les hostilités, s'écria-t-il, s'adressant à un de ses amis qui remplissait pour lui les fonctions d'interprète, dites-leur donc que nous y sommes tout préparés. Nous bombarderons, s'il le faut, ce soir même. »

La conférence, néanmoins, se termina sans amener de rupture, et la durée de l'armistice dut être réglée directement par le Prince et par Nelson. Ce fut l'occasion d'un lever solennel, tenu dans les appartements du palais. Le lieu de la scène était admirablement choisi pour une conférence de ce genre, car tous les appartements étaient démeublés d'avance dans la prévision d'un bombardement. Nelson, que les lenteurs diplomatiques et les difficultés sans cesse élevées par l'amiral en chef fatiguaient et irritaient considérablement, fit à cette mesure de rigueur une allusion menaçante. Appuyé sur le bras d'un de ses officiers, tandis qu'on passait dans la salle à manger du Prince : « Je n'ai qu'un œil, lui dit-il, mais il me suffit pour voir que tout ceci brûlerait fort bien. » Un long tête-à-tête suivit le repas, et l'armistice fut définitivement convenu pour tout le temps exigé par Nelson. On régla également que, si les hostilités étaient repri-

ses plus tard, elles ne pourraient l'être que quatorze jours après la nouvelle déclaration de guerre.

XL

Polémique d'amiraux. — Mort de Paul Ier. — Second Aboukir rêvé par Nelson. — Méfiances du cabinet russe. — Irritation de l'amiral anglais. — Tchichagof. — La paix en mauvaises mains. — Nelson quitte la Baltique.

Nous ne pouvons passer sous silence, comme trait de caractère, la discussion qui s'éleva, deux ou trois jours après le traité, entre Nelson et un des amiraux danois, qui avait publié le récit soi-disant officiel de la bataille du 2. Cet officier supérieur (Olfert Fischer), non content d'établir que les forces anglaises étaient très-supérieures à celles du Danemark, prétendait que, deux fois dans le cours du combat, le pavillon britannique avait été amené ; que la plupart des bâtiments anglais étaient désemparés, totalement affaiblis ; et que, par exemple, le bâtiment monté par lord Nelson ne tirait plus, une heure avant la fin de la bataille, que par coups isolés. Il insistait enfin sur ce point, que c'était l'amiral anglais, et non point les Danois, qui avait proposé la cessation des hostilités.

La réplique de l'amiral, adressée au Prince, — mais indirectement, et par l'intermédiaire de l'adjudant général Lindholm, — fut vive et catégorique; on en jugera par le passage suivant :

« Quant aux absurdités de l'amiral Fischer sur la prétendue victoire des Danois, Son Altesse Royale n'en doit tenir aucun compte. J'ai coulé bas, brûlé, capturé ou repoussé dans le port tous les navires qui formaient la ligne de défense au sud des îles de la Couronne. Cet officier prétend qu'on lui a dit que deux vaisseaux anglais avaient amené. Pourquoi donc n'en a-t-il pas pris possession? Je me suis emparé des siens, moi, dès qu'ils ont fait mine de se rendre... Il dit encore que le vaisseau sur lequel j'avais l'honneur de voir flotter mon pavillon ne tirait, en dernier lieu, que par coups isolés. Ceci est vrai, car j'ai pour compagnons d'armes des gens froids et calmes qui ne se soucient pas de perdre un seul de leurs boulets... Il semble triompher de ce que j'ai envoyé à terre un pavillon de trêve. — Vous savez, et Son Altesse Royale sait aussi, que les batteries du rivage, tirant sur nous, écrasaient les vaisseaux danois qui s'étaient déjà rendus, et que, pour riposter, nous n'avions également aucune autre alternative. Or, plaise à Dieu qu'il ne m'arrive jamais d'immoler un Danois lorsque ce Danois ne résiste plus ! A partir du moment où vos

matelots devenaient nos prisonniers, je devenais leur protecteur. »

Une lettre parfaitement polie et mesurée, que l'adjudant général Lindholm écrivit au nom du Prince, mit un terme à cette querelle privée, et quant à celle des deux nations, on sait comment elle se termina. L'assassinat de Paul Ier, — accompli dans la nuit du 23 au 24 mars, — et dont la nouvelle, arrivée secrètement au Prince royal durant les négociations, ne fut connue de Nelson qu'après son départ de Copenhague, — rompit naturellement la confédération maritime des puissances du Nord. L'un des premiers actes d'Alexandre (ukase du 7 avril 1801) fut de relâcher les matelots anglais que Paul Ier avait faits prisonniers. En même temps, l'empereur écrivit à sir Hyde Parker pour demander que les hostilités cessassent provisoirement, vu son désir d'adhérer aux propositions amiables que le gouvernement anglais avait faites à son prédécesseur. Nelson était alors à Carlscrona, où les Suédois, avertis par le désastre de Copenhague, venaient de lui adresser des manifestes pacifiques. Suivant sa méthode ordinaire d'aider aux dispositions diplomatiques en déployant jusqu'au bout sa puissance militaire, Nelson voulait que la flotte se portât vers le port de Revel, où une grande partie de l'escadre russe, enfermée par les glaces,

était à l'ancre dans une baie ouverte et pouvait être attaquée d'un moment à l'autre. Mais sir Hyde Parker, regardant la mort de Paul Ier comme la fin naturelle des hostilités entre les neutres et l'Angleterre, voulut absolument retourner à la baie de Kioge, sur la côte de Zélande, où il jeta l'ancre et resta jusqu'au 5 mai suivant.

A cette époque, sir Hyde fut rappelé par le ministère, et Nelson, qui d'avance avait décliné cet honneur, fut nommé, malgré lui, au commandement en chef. Le jour même, il ordonna le départ et partit de Kioge le 7 mai, laissant à Barnholm une portion de son escadre pour surveiller les Suédois. Il emportait l'assurance que le commerce anglais circulerait librement et sans être inquiété dans le Cattégat et dans la Baltique. Pour lui, avec dix vaisseaux de ligne, deux frégates, un brick et un schooner, il fit voile vers le golfe de Finlande. Quatre jours après il était devant la rade de Revel; mais, bien malgré lui, un temps précieux avait été perdu. Tandis que la flotte anglaise restait immobile dans la baie de Kioge, la mer, dès le 29 avril, avait été rendue par le printemps à la libre navigation, et les Russes, ouvrant un passage dans la glace du port, encore épaisse de six pieds, étaient partis, le 30 mai, pour se réfugier sous les canons de Cronstadt. « Si nous avions pu les attaquer, di-

sait Nelson, deux heures après notre entrée dans la baie, nulle puissance au monde n'aurait sauvé un de leurs vaisseaux. »

Il regretta moins cette occasion perdue, lorsqu'il eut mis à l'épreuve la bonne volonté du nouveau gouvernement russe, auquel, sans plus de délai, il fit parvenir une demande pour la libération des sujets britanniques et la restitution des biens confisqués sur eux.

La réponse des ministres d'Alexandre, amicale au fond, impliquait cependant quelque réserve, et Nelson y avait donné lieu, en pénétrant sans autorisation, à la tête d'une flotte armée en guerre, dans un port russe. C'était une démarche irrégulière, imprudente, et qui pouvait sérieusement compromettre les deux pays vis-à-vis l'un de l'autre. On le lui fit sentir de deux manières : d'abord en le priant d'éloigner ses vaisseaux, puis en refusant, dans les termes les plus polis, la visite qu'il annonçait vouloir faire à l'empereur. Avec le caractère que nous lui connaissons, il ne faudra pas s'étonner que ces manifestations méfiantes aient vivement froissé Nelson : « Les ministres russes, s'écria-t-il, ne m'auraient certainement pas écrit en ces termes si leur flotte eût encore été dans le port de Revel. » Sa réponse ne dissimula point les rancunes qu'il gardait au cabinet de Pétersbourg.

Il y était dit : « La parole d'un amiral anglais, quand il la donne pour expliquer telle ou telle partie de sa conduite, est aussi sacrée que celle de tous les rois de l'Europe. » Et il ajoutait que, « *dans d'autres circonstances*, il aurait vivement désiré qu'il lui fût permis de présenter à l'empereur ses hommages personnels. »

La restriction n'était pas diplomatique et prouve suffisamment que Nelson, volontiers courtisan des rois qui réclamaient son appui, traitait avec une fière indépendance ceux dont il croyait avoir à se plaindre. Après la déclaration qu'on vient de lire, il se remit immédiatement en mer, laissant derrière lui un seul brick pour régler les comptes de la flotte et servir aux transports des provisions que les marchands de Cronstadt s'étaient engagés à lui livrer.

Un amiral russe (Tchitchagof) le suivit de près dans la Baltique, où il était chargé d'aller répondre en personne aux ouvertures de sir Hyde Parker. Nelson s'entendit mieux avec lui qu'avec les diplomates de la capitale, et ceux-ci, d'ailleurs, en réponse à sa dernière lettre, exprimèrent tous leurs regrets du malentendu qui la lui avait inspirée. On l'informait que les vaisseaux anglais sur lesquels Paul Ier avait mis embargo étaient rendus à la liberté depuis quelque temps déjà ; enfin, on l'invitait

à venir à Pétersbourg quand bon lui semblerait, et de telle manière qu'il lui paraîtrait convenable. Il était alors à Rostock, d'où la flotte retourna bientôt dans la baie de Kioge. Là, Nelson put s'assurer que les Danois, irrités de leur défaite, et leur gouvernement, soumis à l'influence française, n'étaient rien moins que disposés à respecter ou à prolonger l'armistice. Ceci motiva une dépêche où il demandait à l'Amirauté si on ne trouverait pas mauvais qu'il tînt le langage convenable au commandant en chef des forces anglaises : « Ceci, très-probablement, ajoutait-il, si on me laisse le poste que j'occupe aujourd'hui, fera rompre l'armistice et brûler Copenhague. Toutes sortes de bassesses, toutes sortes d'infamies s'accomplissent ici sous mes yeux et par ordre du Prince royal. On a mâté des navires, mis à bord des canons, préparé des batteries flottantes, toutes choses à l'encontre du traité... Mon cœur s'indigne de voir que la parole d'un prince, et d'un prince apparenté de si près à notre bon roi, est violée avec autant d'impudeur. Je ne lui ai fait aucunes représentations ; elles seraient inutiles, tant que je n'aurai pas en main de quoi les appuyer par la force. Tout ce que je demande, au nom du commandant en chef qui sera ultérieurement désigné, c'est qu'on lui donne des instructions précises. Nous avons ici de quoi rompre vingt

armistices et de quoi forcer le Prince royal à s'humilier devant nous. »

Nonobstant ces pronostics fâcheux, tout concourait à faciliter une solution pacifique. La mort de Paul I[er] avait porté un coup décisif à la Confédération des Neutres, et le Danemark, — isolé comme il allait l'être, — ne pouvait donner carrière à ses ressentiments. Dès qu'il s'agissait de négociations et de paix à conclure, Nelson cessait d'être l'homme de la circonstance. On envoya un autre amiral, sir Charles Maurice Pole, pour prendre le commandement en chef de la flotte anglaise dans la Baltique. Nelson, qui, malgré tout, voulait croire au renouvellement des hostilités, et qui se serait reproché, le cas échéant, d'affaiblir les forces britanniques, eut la pensée, en quittant ses compagnons d'armes, de traverser le Jutland dans sa chaloupe et sur des canaux qui l'auraient mené jusqu'à Tonningen, au bord de l'Eyder; mais ses collègues refusèrent cette marque de dévouement à la chose publique; ils permirent seulement à Nelson de prendre un simple brick au lieu de la frégate à laquelle il avait droit. En arrivant à Yarmouth, son premier soin fut d'aller visiter l'hôpital, où il porta des secours et des consolations aux glorieux blessés de Copenhague.

QUATRIÈME PARTIE

1801-1805

XL

La descente en Angleterre. — La *Méduse*. — Vaine attaque contre Boulogne. — Un coup de main projeté. — Boulogne encore une fois.

L'Amirauté ne laissa pas longtemps inactif le grand capitaine de mer que lui rendait le Nord pacifié. Quelques semaines seulement après son retour de la Baltique, Nelson fut chargé d'une mission qui pouvait sembler au-dessous de son mérite et de sa renommée, mais qui, dans les idées du temps, avait une importance incontestable.

Les préparatifs faits par le premier Consul sur les côtes de la Manche préoccupaient vivement le peuple et même le gouvernement anglais. Bien qu'on ait affecté, depuis lors, de tourner en ridicule les plans de Napoléon, et que les tacticiens de la

23.

Grande-Bretagne actuelle se refusent obstinément à reconnaître ce que ces projets avaient de praticable, il n'en est pas moins vrai qu'en 1801 une terreur générale était répandue en Angleterre, et que le débarquement de cent mille hommes choisis parmi l'élite de nos armées républicaines eût été un coup peut-être mortel porté à la puissante oligarchie des Trois-Royaumes. Ce n'était donc pas trop de Nelson pour conjurer un si épouvantable et si prochain péril.

Les apprêts d'une descente en Angleterre avaient commencé aussitôt après que l'assassinat de Paul I[er], attribué à la politique anglaise, eut renversé les projets que Napoléon fondait sur l'alliance de la Russie. Soit qu'il prît au sérieux les soupçons infamants exprimés par lui d'une manière officielle, quand il avait appris ce fatal événement, — soit qu'il crût l'occasion favorable pour se servir contre l'Angleterre, sa plus redoutable rivale, de l'opinion révoltée et des énormes ressources qu'elle mettait à sa disposition, — il résolut cette fois de la frapper où il la voyait le plus aisément vulnérable. Les côtes de France se couvrirent comme par enchantement de batteries et de redoutes ; on épuisa les arsenaux, on enrôla des armées de travailleurs pour construire et armer une multitude de bâtiments légers, de chaloupes canonnières, de bateaux plats ; une

immense flottille, rassemblée dans les différents ports qui se trouvent entre le Havre et Anvers, avait son centre à Boulogne, et ces immenses préparatifs plongèrent dans une profonde stupéfaction le peuple qu'ils menaçaient.

Dans de telles circonstances, Nelson ne pouvait refuser un commandement pour lequel il ne se sentait, d'ailleurs, aucune espèce de goût, « et nulle autre aptitude, ajoutait-il, que celle d'un dévouement sans limites. » Il fit donc, avec sa promptitude ordinaire, tous les préparatifs du départ, et, hissant son pavillon à bord de la frégate la *Méduse*, il alla reconnaître Boulogne, que l'on fortifiait alors avec le plus grand soin (4 août 1801). La flottille anglaise, composée de frégates, bricks, corvettes et autres bâtiments légers, vint prendre position à dix-neuf cents toises de la flottille française, formée en trois divisions sur une seule ligne d'embossage parallèle au rivage, à cinq cents toises de la côte, et à l'ancre. Elle se composait de gros bateaux canonniers, çà et là soutenus par quelques bricks. Ces bateaux, lourdement construits et difficiles à manœuvrer, reculaient sous l'ébranlement des mortiers, et ceux-ci, chargés de mauvaise poudre, envoyaient difficilement à la distance voulue quelques projectiles mal dirigés. Les bombardes anglaises, rangées en avant de l'escadrille de Nelson,

étaient donc véritablement hors de portée, et elles purent, sans le moindre péril, canonner pendant une journée entière, commencée à cinq heures du matin, la flottille française. Cette première attaque n'eut pourtant d'autre résultat que de couler bas deux batteries flottantes et de détruire quelques chaloupes canonnières placées à l'extérieur de la jetée. En tout l'affaire tourna contre les Anglais, qui lancèrent en vain un millier de bombes et durent se retirer après cette démonstration illusoire. Nelson était mécontent, mais il proclama très-haut que toute expédition partant de Boulogne avorterait nécessairement. Flessingue, à son avis, ou les ports de Flandre, auraient été mieux appropriés aux convenances d'une campagne aussi aventureuse, qui d'ailleurs, de toutes manières, lui semblait une folie.

La *Méduse* revint jeter l'ancre à l'embouchure de la Tamise, et Nelson prit ce temps pour soumettre au conseil d'Amirauté le plan d'un coup de main qui, — en très-peu de jours et sans employer des forces considérables, — livrerait à l'Angleterre le port de Flessingue ou celui d'Helvoet ; mais comme l'adoption de ce projet traînait en longueur, et comme, en attendant, Nelson ne voulait pas rester oisif, il décida, au bout de dix jours, qu'il tenterait une nouvelle attaque contre Boulogne. Le 16 août,

il reparut devant ce petit port avec une division navale beaucoup plus considérable que la première fois.

Mais les Français, en éveil, avaient augmenté leurs préparatifs de défense. Latouche-Tréville s'était hâté de renforcer sa ligne, d'améliorer les munitions, et de placer sur les bâtiments de la flottille trois bataillons d'élite. On s'attendait à l'abordage, et aucune précaution n'avait été négligée pour le repousser vigoureusement. Chaque bâtiment était hérissé de longues tiges de bois munies de pointes ferrées, et garni de filets très-épais et très-solides qui devaient considérablement gêner les assaillants.

L'escadrille de Nelson, partagée en cinq divisions (Somerville, Parker, Cotgrave, Jones et Conn), se mit en mouvement une demi-heure avant minuit, espérant arriver à l'improviste, en ramant, jusqu'à la ligne française, et l'enlever à l'abordage. Le mouvement de la marée contraria le plan d'attaque en emportant à l'est la division Somerville. Elle n'arriva que très-tard sur le lieu de l'action. La seconde et la troisième (Parker et Cotgrave) se jetèrent franchement au centre de la ligne ennemie. Mais elles furent accueillies par un feu tellement nourri, et, quand on en vint à l'abordage, les matelots anglais eurent affaire à des combattants si

aguerris et si intrépides, qu'après un combat opiniâtre, et sans pouvoir emmener une seule des embarcations, — en très-petit nombre, — dont ils étaient parvenus à s'emparer, il leur fallut lâcher prise, aussitôt que le jour, venant à poindre, éclaira leur désastreux échec. Leur quatrième division n'était point arrivée à temps; la cinquième, composée de bombardes, n'avait pu, dans les ténèbres, prendre une part active au combat.

Nelson ne sut pas dissimuler la mauvaise humeur que lui causait ce revers, — assez peu important en définitive, — mais auquel son nom donnait un éclat singulier. Les journaux français ne manquèrent pas de l'exagérer, en portant à cinq ou six cents le nombre des ennemis tués, qui était en réalité de cent soixante-douze. Dans son rapport à l'Amirauté, Nelson affirma que, « si ses divisions avaient donné en même temps, toutes les chaînes de la France ne l'auraient pas empêché d'emmener à la remorque la flottille entière. » Il faisait allusion à la précaution prise par l'amiral français d'enchaîner au rivage une partie des chaloupes les plus exposées. « Au surplus, ajoutait Nelson, c'est la dernière fois que je laisserai attaquer l'ennemi sans diriger en personne toutes les opérations. J'ai plus souffert de mes inquiétudes, durant cette lutte mal engagée, que si un boulet m'eût emporté la jambe. »

La mort du capitaine Parker, qui avait eu la cuisse brisée pendant le combat, — et qui succomba quelques semaines après, — l'affectait profondément. Il demanda instamment que l'on conservât pour lui les cheveux de ce brave camarade, « voulant, disait-il, faire enterrer avec lui ces reliques sacrées. » Ce détail pourra sembler bizarre, mais ce qu'on appellerait de nos jours « la sentimentalité » de Nelson est un trait de son caractère que nous ne pouvons laisser dans l'ombre. Nous verrons cette disposition mélancolique de l'homme du Nord se montrer en mainte circonstance, et surtout aux dernières heures de sa brillante carrière.

XLII

Lassitude. — Nelson juge bien la paix d'Amiens. — Achat de Merton. — Réconciliation filiale. — Un duché pour une médaille. — Testament curieux de sir W. Hamilton. — Vaines démarches en faveur de sa veuve. — Horatia Nelson Thompson.

Affligé, mécontent, et jugeant qu'il avait assez fait pour prouver sa volonté d'être utile, il n'aspirait qu'après le repos. Ses chagrins domestiques et sa mauvaise santé augmentaient encore cette disposition misanthropique et farouche qui l'eût fait hésiter, disait-il, à prendre, de tous les postes aux-

quels son grade le portait, celui qui lui convenait le mieux, le commandement des forces anglaises dans la Méditerranée. Or, justement à cette époque, la paix d'Amiens fut signée, et Nelson, au milieu des cris de joie que poussaient autour de lui ses compatriotes, — il en était profondément humilié, — prophétisa la courte durée de cet armistice : « C'est une épreuve, disait-il, et cette épreuve nous aura bientôt désabusés. » En attendant, il rêvait le repos, une retraite champêtre, et voulait achever ses jours avec les amis auxquels il avait sacrifié sa félicité conjugale. Sous l'empire de ces idées, il avait acheté, dans le comté de Surrey, le château et le domaine de Merton. Sir William et lady Hamilton étaient allés s'y installer, et quand il y arriva, beaucoup plus tard, enchanté de cette résidence qu'il n'avait jamais vue auparavant, heureux d'y retrouver partout des embellissements imaginés par la femme qu'il aimait d'un amour sans bornes, il constitua la propriété de telle sorte qu'elle devait revenir toujours au survivant des trois amis qui allaient désormais l'habiter. A force de soins et de ménagements, il parvint aussi à faire accepter, par son père, — qu'elle avait d'abord révolté, — l'intimité coupable dans laquelle il vivait avec la fameuse Emma. Le vieillard se laissa persuader, ou feignit de croire qu'une amitié passionnée, — une

sorte de dévouement platonique, mal apprécié par le monde, et dont lady Nelson avait eu tort de s'inquiéter, — était le seul lien qui existât entre son fils et lady Hamilton ; illusion difficile à comprendre, mais d'autant plus indispensable au bonheur de Nelson, que le vénérable auteur de ses jours mourut, — peu de temps après leur réconciliation, — âgé de soixante et dix-neuf ans.

Remarquons, en passant, que les derniers services rendus par le vainqueur d'Aboukir à son pays n'avaient pas été, selon lui, aussi complétement reconnus qu'ils auraient dû l'être. Il fut scandalisé notamment de ce que la ville de Londres, si prodigue de remercîments et de fêtes en d'autres occasions, n'avait témoigné aucune gratitude aux combattants de Copenhague, et s'en plaignit directement au lord-maire, dans une lettre où le dépit personnel perce beaucoup trop, selon nous, à travers les restrictions d'une modestie personnelle qui manquait aux vertus de Nelson. Il se plaignit également à lord Saint-Vincent, — contre lequel il croyait avoir de sérieux griefs, et qu'il regardait comme un rival jaloux de sa gloire, — quand il vit que le roi ne distribuait pas aux capitaines revenus de Copenhague des médailles commémoratives comme celles qu'avaient reçues leurs collègues, après les batailles du 1er juin, du cap Saint-Vincent,

de Camperdown, et du Nil. Le déboire était, en cette occasion, d'autant plus complet, que Nelson avait expressément sollicité, pour lui et ses compagnons d'armes, cette marque de la reconnaissance royale : « Je soupire après la médaille; je n'y renoncerais pas pour le plus beau duché d'Angleterre, » avait-il écrit. Et la médaille ne fut pas donnée. Nelson ne le pardonna jamais à lord Saint-Vincent.

Il fut frappé, quelque temps après, dans cette vie intime qu'il avait regardée comme le dédommagement final de ses rudes travaux. Sir William Hamilton, parvenu à un âge fort avancé, mourut dès les premiers mois de 1803, entre sa femme qu'il pressait dans ses bras, et Nelson dont il voulut, à ce dernier instant, serrer la main amie. Ses paroles suprêmes léguaient à ce dernier le soin de réclamer pour lady Hamilton la récompense que le pays devait, selon eux, aux services de cette altière et capricieuse courtisane. Comme s'il eût voulu absoudre complétement Nelson de l'adultère public qui lui était reproché, sir William lui prodigua tous les témoignages de la plus vive affection. Par son testament, il lui léguait son portrait sur émail, et le déclara « l'homme le plus vertueux, le plus loyal, le plus brave qu'il eût jamais connu. » Le codicille où ces mots se trouvent est clos par une

bénédiction solennelle : « Honte à ceux qui ne diront pas *Amen!* » avait écrit le mourant.

Le traitement diplomatique de sir William cessait avec la vie de l'ex-ambassadeur, et ce traitement de douze cents £ (trente mille francs) était à peu près tout son revenu. Aussi Nelson dut-il immédiatement solliciter de M. Addington une récompense pour « les éminents services que lady Hamilton avait rendus, disait-il, à la flotte de Syracuse, et par conséquent au peuple anglais. » On dit que M. Addington reconnut la dette, mais il ajourna indéfiniment de l'acquitter. Nelson, profondément blessé de ce refus indirect, voulut constituer à son amie un revenu égal à celui dont elle jouissait du vivant de sir William. Ce revenu fut payé, mois par mois, jusqu'à la mort de l'amiral.

La mort de sir William précéda de quelques jours seulement la rupture éclatante du traité d'Amiens, et, dès que les hostilités recommencèrent, la flotte de la Méditerranée fut placée sous les ordres de Nelson (mai 1803).

Avant de le suivre devant le port de Toulon, où il devait séjourner pendant plus de deux années, nous aurions peut-être à nous occuper de cette mystérieuse enfant, Horatia Nelson Thompson, dont l'existence était venue, depuis quelques années, cimenter l'union scandaleuse de Nelson et de lady

Hamilton. Mais c'est là un sujet de controverse que nous rejetterons à la fin de ce récit, dont il troublerait l'ordonnance historique. Mieux vaut, pour le moment, savoir dans quel but une flotte considérable était rassemblée à Toulon par les ordres du premier Consul.

XLIII

Reprise du plan d'invasion. — Un fossé à franchir. — Rôle destiné à la flotte de Toulon. — Nelson dans la Méditerranée. — La *Victoire*. — Manœuvre équivoque. — Rancune et brutalités. — La Sardaigne à vendre. — Les artilleurs en révolte.

A peine Buonaparte avait-il désespéré de la paix, que, reprenant à l'instant même son ancien plan d'invasion, il avait de nouveau assemblé autour de Boulogne, — et à Boulogne même, — les troupes et les vaisseaux nécessaires à une descente. Là, sous le feu continuel de la croisière anglaise, un port immense se creusait dans le bassin de la Liane, des forts s'élevaient, des péniches, des chaloupes canonnières, des bombardes étaient réunies par centaines. Le premier Consul venait de temps en temps communiquer à ces travaux gigantesques l'impulsion irrésistible de sa volonté. En son absence, l'amiral Bruix, — déjà mourant, mais doué d'une

rare énergie, — suivait et accélérait les progrès des préparatifs qui menaçaient l'île orgueilleuse. Ils étaient tels, et les espérances de Buonaparte avaient pris un si vif essor, qu'en regardant, des hauteurs d'Ambleteuse, les côtes d'Angleterre, — à peine plus éloignées que la colline du Calvaire ne l'est des Tuileries, — il disait fièrement de la Manche : « C'est un fossé qui sera franchi dès qu'on aura l'audace de le tenter. »

Mais cette audace pouvait devenir une éclatante folie, si d'avance on ne songeait à tous les obstacles que, dans ce court trajet, la puissance des flots et la marine des Trois-Royaumes devaient opposer aux envahisseurs. Les premiers étaient prévus : on s'était assuré, par vingt épreuves réitérées, que les bateaux plats tenaient bien la mer et franchiraient au besoin les dix lieues qui séparent Boulogne de la côte opposée. Quant aux seconds, on avait plus d'une chance pour les éviter. Les calmes de l'été, les brumes de l'hiver, pouvaient favoriser le passage de la flottille française, soit en paralysant l'activité des croiseurs anglais, soit en leur dissimulant la marche de l'expédition. Dût-on les rencontrer, on était à peu près certain qu'au prix d'une centaine de chaloupes (sur deux mille trois cents qui composaient la flottille) on traverserait le détroit.

Restait une hypothèse, la plus favorable de toutes.

En amenant tout à coup dans les eaux de la Manche une grande escadre française, on pouvait, pour deux ou trois jours, disperser la croisière ennemie et se rendre complétement maître du passage. Tel était le projet favori du premier Consul, et la formation d'une escadre dans le port de Toulon n'avait pas d'autre but. Dès le mois de septembre 1803, il ordonna que dix vaisseaux, quatre frégates, quatre corvettes, — approvisionnés *de quatre mois de vivres*, et pouvant embarquer vingt-cinq mille hommes de bonnes troupes, — se tinssent prêts, pour le mois de novembre, à mettre à la voile. Il les destinait à une grande combinaison qu'il n'avait pas encore tout à fait arrêtée, — dont il cachait soigneusement l'existence, — et où se retrouve tout entier le génie audacieux du moderne Alexandre. Nous verrons plus tard comment il la réalisa. Provisoirement nous en savons assez pour comprendre que Nelson, chargé de diriger dans la Méditerranée les forces de l'Angleterre, dut avant tout s'établir devant Toulon pour y enfermer l'escadre qui s'y formait. On la croyait destinée à une seconde campagne d'Égypte.

L'amiral Latouche-Tréville commandait cette division de la flotte française, et c'était à lui que serait revenu l'honneur de diriger toute l'expédition, si, — les ports une fois débloqués, — toutes nos escadres rassemblées sur la Manche eussent agi de

concert pour forcer le passage. Il possédait à un éminent degré toutes les qualités du marin, une extrême hardiesse, une infatigable activité, un esprit méditatif et fécond.

Nul doute que, si les circonstances l'eussent demandé, un tel rival eût été heureux de se mesurer avec le plus grand homme de mer de son temps; mais il avait des ordres exprès, et, bien que Nelson, qui désirait vivement une nouvelle occasion de se signaler, lui offrît toutes les facilités imaginables pour sortir du port, Latouche-Tréville se borna toujours à de simples évolutions maritimes, bonnes pour exercer ses équipages. Il y eut cependant une circonstance équivoque où l'amour-propre de Nelson fut mis en jeu, et cet amour-propre était inexorable, rancunier, hors de toute mesure, violent jusqu'à la brutalité. Le choix même de Latouche-Tréville l'avait offusqué : « On l'a envoyé ici pour me battre, comme il *m'a battu* à Boulogne, disait-il avec amertume; mais l'envie semble lui en avoir passé, depuis que nous sommes face à face. » Or, un jour que le gros de la flotte anglaise était hors de vue, le contre-amiral Campbell vint pousser une reconnaissance à l'entrée du port avec trois bâtiments, le *Canopus*, le *Donegal* et l'*Amazon*. Une brise s'étant élevée sur ces entrefaites, Latouche-Tréville, à qui elle donnait l'avantage du vent,

sortit — avec quatre vaisseaux de ligne et trois frégates — pour donner chasse à cette division de la flotte ennemie, qui dut s'éloigner à plus de quatre lieues sous peine de subir une rencontre inégale. C'était là, si l'on veut, un avantage assez mince; mais, comme moyen d'action sur l'opinion publique, on crut devoir le mentionner dans les journaux en termes qui blessèrent l'amiral anglais. Il se crut accusé d'avoir fui devant la flotte française, et en écrivit expressément à l'Amirauté en termes d'une excessive violence, envoyant, à l'appui de sa lettre, un extrait du livre de loch tenu sur la *Victoire* : « Que M. Latouche ose s'aventurer en pleine mer, disait-il, et la lettre qu'il devra écrire pour rendre compte de sa promenade différera, — malgré tout son talent pour la fiction, — de celle qu'il a déjà publiée... Depuis sa rencontre avec le capitaine Hawker et l'*Isis*, je n'ai jamais rien entendu dire de lui qui ne fût le fait d'un menteur et d'un poltron... Le mépris est la meilleure réponse aux assertions d'un pareil mécréant... » Nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'inconvenance grossière de ces paroles, adressées à un digne émule de Nelson, et, pour prouver que ce mépris affecté cachait une ardente colère, sans doute due aux ressouvenirs de ses revers devant Boulogne, nous n'avons qu'à citer cette phrase d'une lettre familière adressée par Nelson

à son frère : « Vous avez sans doute lu le récit de Latouche, la chasse qu'il m'a donnée, et ma fuite devant lui. Je garde avec soin ce document précieux, et, — si je prends jamais le fanfaron qui l'a rédigé, — je jure Dieu qu'il l'*avalera*. »

Oublions ces violences : elles rapetissent les proportions héroïques de la figure que nous avons entrepris de peindre. Il vaut mieux nous occuper des plans que Nelson avait formés, et dont la réalisation l'occupa durant ses longues heures d'inaction, passées à guetter les moindres mouvements d'un ennemi hors d'atteinte.

Nonobstant ses anciennes relations avec la cour de Naples, il n'était pas homme à se dissimuler combien d'abus abritait le pouvoir irresponsable des monarchies absolues. Il voyait chez les peuples de la Sicile, de la Sardaigne, etc., une disposition révolutionnaire qui ne l'étonnait pas, et dont il aurait presque approuvé les tendances. La Sardaigne surtout se débattait alors, appauvrie et comme mourante, sous le poids d'un gouvernement tellement désorganisé qu'il ne savait pas même protéger les côtes contre les déprédations des pirates barbaresques. Nelson avait conçu le projet de faire faire par le cabinet anglais l'acquisition de cette île, — la plus belle de tout le bassin de la Méditerranée, — et qui ne rendait pas, tout

compte mis au net, plus de vingt-cinq mille £ (six cent vingt-cinq mille francs) à son misérable monarque. On avait quelque raison de penser que la France songeait à s'en emparer, et qu'une expédition préparée en Corse n'avait pas d'autre objet. Tous les sujets sardes qui avaient, dans le temps, adopté les principes de la révolution française étaient appelés à faire partie de cette invasion, dont il était facile de prévoir l'heureuse issue. Dans de telles circonstances, Nelson pensait qu'on devait à tout prix empêcher la Sardaigne de tomber aux mains du premier Consul, et que, moyennant un demi-million sterling (douze millions cinq cent mille francs), on acquerrait à bon marché une possession fort utile à la marine britannique. Ce plan, soumis par lui au cabinet Addington, n'eut pas d'autres suites, et n'en pouvait pas avoir en présence d'événements qui en détruisaient l'opportunité. En effet, l'expédition destinée à conquérir la Sardaigne cessa bientôt d'occuper le premier Consul, lancé dans une autre voie d'agrandissements et dans des luttes bien autrement sérieuses.

Un autre incident de la vie de Nelson, à cette époque, fut l'espèce de révolte qu'il dut réprimer dans le corps des artilleurs appelés à servir sur les vaisseaux de sa flotte. Se fondant sur une clause ambiguë du *Navigation act*, les officiers qui com-

mandaient les troupes de cette arme, — presque tous fort jeunes et fort peu réfléchis, — déclarèrent qu'ils ne voulaient pas se soumettre à l'autorité des capitaines de vaisseau, mais bien exercer une puissance distincte et parfaitement indépendante. Ils refusaient, en vertu des mêmes principes, pour tout autre service que celui des pièces, les hommes placés sous leurs ordres. La lettre que Nelson écrivit, en cette occasion, à lord Saint-Vincent, président de l'Amirauté, dira combien ces prétentions inouïes altéraient sa tranquillité.

« Il n'y a vraiment pas, lui disait-il, de véritable bonheur en ce bas monde. Tout allait bien autour de moi, tout me souriait, tout marchait à souhait, quand voici ces enfants, — pas un n'a l'âge de discrétion, — qui se mettent à nous défier, dans les termes les plus irrévérents pour la marine et pour ses chefs. Je vous connais trop bien, mon cher lord, pour ignorer qu'avec votre vivacité ordinaire vous eussiez déjà tout remis en ordre, et que sans doute bon nombre des rebelles seraient déjà destitués. Je suis plus patient, mais non moins résolu à frapper, si les événements le demandent et si mes plans conciliateurs venaient à n'être pas acceptés. Nous sommes, vous et moi, sur le point de quitter le théâtre de notre gloire; mais nous devons à nos successeurs de ne jamais permettre, tant qu'il

nous restera une langue pour parler et une main pour écrire, que la moindre atteinte soit portée à la discipline maritime. »

Et à Troubridge, son fidèle compagnon d'armes, devenu membre du grand Conseil naval :

« C'est toujours la vieille histoire de cet Acte du Parlement qu'ils veulent détruire à toute force. Mais je compte bien qu'ils n'y parviendront point; sans cela nous pourrions dire adieu à notre suprématie maritime. Nous serions joliment commandés, en vérité! Car, de leur indépendance sur les navires à ce qu'ils soient placés au-dessus des capitaines, il n'y a vraiment qu'un pas, et très-facile à franchir. Du reste, et grâce à Dieu, mon cher Troubridge, le roi lui-même ne saurait prévaloir contre l'Acte du Parlement. Bien que ma carrière soit à peu près terminée, ce qui me reste de jours serait rempli d'amertume, — ainsi que l'heure suprême où leur cours sera tranché pour jamais, — si je voyais la marine anglaise sacrifiée à l'armée de terre. »

Pour prévenir le retour de semblables conflits, il suggéra une idée fort simple, et qui fut adoptée à l'heure même, c'était de créer, pour le service naval, un corps de canonniers spéciaux. L'artillerie de marine n'existe, en Angleterre, que depuis cette époque.

XLIV

Nelson et Godoy. — L'invasion plus menaçante que jamais. — Calculs de Napoléon. — Pitt rentre au pouvoir. — Latouche-Tréville remplacé par Villeneuve. — Nouveau plan de l'Empereur. — Rupture de l'Angleterre et de l'Espagne. — Nouveau grief de Nelson.

Nelson aurait voulu, de plus, détacher l'Espagne de l'alliance française, et il n'épargnait rien, dans la mesure de son pouvoir, afin de faire sentir aux Espagnols l'intérêt qu'ils avaient à vivre en paix avec l'Angleterre. Mais il avait affaire à une influence bien supérieure, et le cabinet de Madrid, dompté par Napoléon, ne gardait qu'avec peine les apparences de la neutralité. Le Traité des subsides allait se signer, et pour prix des secours pécuniaires que l'Espagne accordait à la France, afin d'éloigner la nécessité d'une guerre immédiate, le premier Consul promettait de faire rendre à Charles IV, d'abord la Trinité, puis même, — s'il en venait à pouvoir dicter des lois à l'Angleterre, — la célèbre forteresse de Gibraltar.

Il ne faut pas s'étonner qu'à la suite de ces conventions secrètes le prince de la Paix, exhumant une ordonnance de 1771, ait fait fermer les ports

de l'Espagne aux vaisseaux de guerre anglais, tandis que les corsaires français, librement admis dans ces mêmes ports, en sortaient chaque jour pour inquiéter et ruiner le commerce de la Grande-Bretagne. Nelson se plaignit de cette conduite au capitaine général de la Catalogne, l'informant qu'il réclamerait pour tout navire et pour toute escadre anglaise le droit de séjourner dans les ports espagnols, si ce droit était accordé à d'autres puissances. Il écrivait aussi à l'ambassadeur de la Grande-Bretagne, près le cabinet de Saint-Ildefonse :

« Je suis tout prêt à tenir grand compte de la triste position où l'Espagne est descendue ; mais il est de certaines bornes au delà desquelles je ne puis tolérer qu'on me traite sans respect. Nous avons abandonné plusieurs bâtiments français, pris à portée de canon de la côte espagnole, et cependant, de cette même côte, partent en foule des vaisseaux français, lancés contre les nôtres. Votre Excellence peut assurer le gouvernement espagnol que, partout où ses subordonnés toléreront les manœuvres hostiles des vaisseaux français, je donnerai ordre d'attaquer et de détruire ceux-ci. »

La conspiration de Georges Cadoudal, le procès qui s'en était suivi, le changement qu'elle avait amené dans la forme du gouvernement, remplissant l'hiver de 1803 à 1804, suspendirent la grande

entreprise de Napoléon contre l'Angleterre, et ce délai fut encore motivé par la nécessité de compléter les escadres de Brest et de Toulon. En 1804, elles étaient armées. Au mois de juillet, l'orage si longtemps amoncelé parut prêt à fondre sur l'Angleterre effrayée. Le nouvel empereur écrivit alors à Latouche-Tréville :

« Par le retour de mon courrier, faites-moi connaître le jour où il vous sera possible, abstraction faite du temps, de lever l'ancre. Instruisez-moi de ce qu'a fait l'ennemi ; dites-moi où se tient Nelson.

« ... Entre Étaples, Boulogne, Vimereux et Ambleteuse, nous avons 270 chaloupes canonnières, 534 bâtiments canonniers, 396 péniches, en tout 1,220 bâtiments portant 120,000 hommes, et 10,000 chevaux. Soyons maîtres du détroit, six heures seulement, et nous sommes maîtres du monde.

« ... Si vous trompez Nelson, il ira ou en Sicile, ou en Égypte, ou au Ferrol. Je ne pense pas qu'il faille se présenter devant le Ferrol. Des cinq vaisseaux qui sont dans ces parages, quatre sont prêts, le cinquième le sera en fructidor. Mais je pense que le Ferrol est trop indiqué ; il est si naturel que l'on suppose, si votre armée de la Méditerranée entre dans l'Océan, qu'elle est destinée à débloquer le Ferrol. Il paraîtrait donc meilleur de passer

très au large, d'arriver devant Rochefort, ce qui nous compléterait une escadre de seize vaisseaux et de onze frégates, et alors, sans perdre un instant, sans mouiller, soit en doublant l'Irlande très au large, soit en exécutant le premier projet, arriver devant Boulogne... »

Cependant, arrivé le 20 juillet à Boulogne, Napoléon put s'assurer que, sans imprudence, on ne pouvait risquer le passage. Il fit dire à l'amiral qu'il différait l'expédition d'un mois.

Justement à la même époque, profitant de l'agitation toujours croissante du peuple anglais, Pitt formait avec Fox une coalition toute-puissante, et renversait le faible ministère Addington; puis il reprenait les rênes du pouvoir, en dehors duquel il laissait ses naïfs alliés de l'opposition, que les répugnances du roi lui servaient à exclure sans trop compromettre son caractère politique.

A peine arrivé, il s'armait de soixante mille £ (1,500,000 fr.) de subsides diplomatiques, et renouait, sur le continent, son travail de coalitions, profitant des indécisions de l'Autriche, des caprices de la Russie; il inquiétait par là le grand capitaine, qui, des hauteurs de Boulogne, tenait les yeux arrêtés sur sa proie : « Je ne suis pas assez fou, disait Napoléon, pour passer la Manche, si je ne suis pas complétement rassuré du côté du

Rhin. » Et il hésitait toujours, lorsque la mort de Latouche-Tréville vint retarder encore ce projet tant de fois sur le point de se réaliser.

Ce brave et ardent amiral succomba le 20 août, à Toulon, sur le point d'appareiller.

De là un ajournement forcé, qui remettait, au moins d'un grand mois, la descente en Angleterre. L'escadre de Toulon ne pouvait plus sortir, pourvue d'un nouveau chef, que vers le mois d'octobre, et elle n'arrivait dans la Manche qu'au mois de novembre. Par conséquent, et pour une campagne d'hiver, il fallait songer à d'autres combinaisons.

Villeneuve remplaça Latouche-Tréville. Ce choix fatal sera toujours reproché au ministre Decrès, qu'une vieille amitié décida, et qui donna la flotte de Toulon à un homme indécis, impressionnable, tour à tour exalté jusqu'à l'imprudence, ou timide, abattu au delà de toute raison.

Les plans de l'empereur, jusqu'alors inconnus en partie, — et peut-être moins arrêtés qu'on n'aimerait à les supposer, — furent alors modifiés.

Comptant peu sur Villeneuve, il ne lui réserva pas la haute direction de l'entreprise qu'il avait voulu donner à Latouche-Tréville. La flotte de Brest, profitant de l'hiver qui lui rendait la liberté de ses mouvements en faisant cesser le blocus continu, devait aller, en novembre, jeter une

armée française (quinze à dix-huit mille hommes) sur les côtes d'Irlande, et revenir rapidement dans la Manche pour y protéger le passage de la flottille. Avant le départ de cette division navale, celle de Toulon, entraînant à sa suite tous les vaisseaux de Nelson, qu'on espérait bien dérouter, irait en Amérique reconquérir Surinam et les colonies hollandaises de la Guyane. L'amiral Missiessy, commandant l'escadre de Rochefort, avait ordre de jeter trois à quatre mille hommes de renfort dans nos Antilles, puis de ravager les Antilles anglaises sur lesquelles il devait arriver tout à fait à l'improviste. Il allait sans le dire qu'une bonne partie des forces anglaises, croisant dans l'Océan, se lancerait sur les traces de l'escadre de Rochefort. Ainsi, les vingt vaisseaux placés sous les ordres de Missiessy et de Villeneuve emmèneraient au loin une grande partie de la flotte anglaise, obligée de porter des secours sur tous les points menacés. Puis, ils pouvaient revenir en Europe, où les deux amiraux débloqueraient le Ferrol avant de rentrer à Rochefort.

Nous avons dû insister sur tous les détails de ce plan pour ne rien ôter de leur clarté, de leur intérêt, aux événements qui suivirent.

Il ne put être réalisé tel qu'il avait été conçu. Un peu plus tard que l'époque fixée (le 11 janvier), l'escadre de Rochefort s'élança vers les Antilles.

Villeneuve, retenu par un vent debout dans la rade de Toulon, y resta jusqu'au 18 du même mois. Il appareilla ce jour-là, et parvint, en faisant fausse route, à se soustraire à l'ennemi. Mais une grosse tourmente se déclara pendant la nuit, et l'inexpérience des équipages, formés en partie de conscrits, la mauvaise qualité des matériaux qui se ressentaient de la hâte avec laquelle on avait armé l'escadre, amenèrent des accidents assez sérieux pour ébranler un esprit aussi facilement découragé que l'était celui de Villeneuve. Deux frégates anglaises, qui lui furent signalées au moment où il n'avait à sa disposition que cinq bâtiments en état de combattre, lui firent craindre que toute la croisière ennemie ne fût prête à le rejoindre, et, rétrogradant de soixante-dix lieues, il rentra dans Toulon, malgré les instances du général Lauriston, qui voulait à toute force être transporté à sa destination. Or Gantheaume, dont tous les mouvements étaient subordonnés à ceux de ses deux collègues, ne pouvait sortir de Brest avant qu'ils eussent détourné sur eux les croiseurs de la Manche et de la Méditerranée. Le temps s'écoulait, et, au mois de mars 1805, les choses étaient encore dans le même état, si ce n'est que Missiessy et son escadre faisaient, dans des mers lointaines, une incomplète, une inutile diversion.

Avant le départ infructueux de Villeneuve, un acte inqualifiable, — et dont les historiens anglais eux-mêmes n'essayent plus de déguiser le véritable caractère, — provoqua la rupture de l'Angleterre et de l'Espagne. Sous prétexte qu'on lui avait refusé de chasser les vaisseaux français du Ferrol où ils étaient bloqués, et d'où ils n'auraient pu sortir sans être immédiatement capturés, — on voit si cette mesure était compatible avec la neutralité plus ou moins sincère du gouvernement espagnol, — l'Amirauté, violant ouvertement le droit des gens, ordonna d'arrêter, sans sommation préalable, tous les vaisseaux espagnols que l'on rencontrerait sur les mers. Cet ordre n'avait qu'un objet : saisir les galions chargés d'or que les colonies d'Amérique envoyaient à l'Espagne. L'unique justification que l'on pût alléguer, c'est que ces trésors étaient, en réalité, destinés à la France, puisque, en vertu du Traité des subsides, elle avait à toucher six millions par mois, prélevés sur les ressources les plus claires du cabinet de Madrid. Quoi qu'il en soit, quatre frégates furent envoyées à la rencontre des quatre galions. Attaqués par des forces numériquement égales, les capitaines de ceux-ci se crurent obligés à se défendre ; ils en auraient été dispensés si un plus grand nombre de bâtiments eût accompli cet odieux abus de la force. Un com-

bat eut lieu, — combat inégal, — à la suite duquel un des vaisseaux espagnols sauta en l'air avec sa riche cargaison (5 octobre 1804). Nelson l'apprit dès le 12, et ressentit vivement ce qu'il y avait là de fâcheux pour l'honneur de son pays.

Il eut, bientôt après le commencement des hostilités, un autre sujet de mortification. Les officiers, employés depuis si longtemps sur la Méditerranée, où leurs travaux sans gloire et leurs obscures fatigues n'avaient aucune compensation, croyaient, — la guerre étant déclarée à l'Espagne, — que cette guerre allait les dédommager, par les prises qu'ils pourraient faire, de leur fastidieuse et stérile besogne. Mais sir John Orde, investi d'un commandement à part, fut envoyé à Cadix avec une escadrille spécialement affectée à ce service lucratif. Nelson, volontiers mécontent de ses supérieurs, ne manqua pas de faire éclater en cette occasion sa mauvaise humeur habituelle.

« J'avais cru, écrivait-il, — mais non, c'était un vain rêve, un caprice de mon imagination, — j'avais cru, je l'avoue, que mon pays pouvait me devoir quelque reconnaissance. Et voilà comment on me traite! et dans quelles circonstances!... Au reste, ou je me connais bien mal, ou ce n'est pas à moi que je songe surtout. Non! ce sont mes braves officiers, mes amis, mes camarades, ces nobles

cœurs, dont le désappointement me préoccupe. De si braves gens! de si fraternels dévouements! Mon cœur se gonfle quand je pense à eux!... »

XLV

Nelson sur les traces de Villeneuve. — En Sicile. — En Égypte. — Malte. — Toulon. — La *Phœbé*. — Gibraltar. — Donald Campbell.

Nous savons déjà dans quelles circonstances Villeneuve était pour la première fois sorti de Toulon, il nous reste à voir quelle fut la conduite de Nelson quand il apprit le départ de l'escadre française. Il était alors à l'ancre sur la côte de Sardaigne, où les îles Madelena forment un des plus beaux ports du monde, lorsque, le 19 janvier, c'est-à-dire le lendemain même du jour où l'amiral Villeneuve avait appareillé, deux frégates (l'*Active* et le *Seahorse*) vinrent apporter cette nouvelle si longtemps attendue. A dix heures, la veille au soir, elles s'étaient trouvées près de l'ennemi, mais l'avaient perdu de vue vers quatre heures du matin.

Il était alors trois heures de l'après-midi. Trois heures après, toute l'escadre de Nelson s'élançait dans le détroit formé par Biche et la côte sarde, défilé si resserré que les vaisseaux n'y pouvaient passer deux de front.

D'après la direction des bâtiments ennemis au moment où ils avaient été signalés, on crut qu'ils devaient doubler la Sardaigne par son extrémité méridionale, et l'on se prépara au combat pour le lendemain matin. Survint la tempête dont nous avons parlé, tempête qui empêchait également Villeneuve de continuer sa route et Nelson de le poursuivre. Pendant dix mortelles journées, l'amiral anglais sillonna dans tous les sens les mers siciliennes sans obtenir aucun renseignement précis sur les desseins des Français, et sans savoir autre chose si ce n'est qu'un de leurs navires, démâté par le gros temps, s'était réfugié dans le port d'Ajaccio.

Quand il se fut assuré que Naples, la Sardaigne et la Sicile n'étaient nullement menacées, Nelson crut à de nouveaux projets sur l'Égypte et se hâta d'y courir. C'était la seconde fois qu'il se livrait ainsi, sur les mêmes mers, à une chasse inutile, et qu'il se voyait égaré par des conjectures mal fondées. Sa douleur était grande; mais, si cruelle que lui parût son erreur, il la revendiquait tout entière.

« Je n'ai consulté personne, écrivait-il à l'Amirauté. Aussi tout le blâme de cette fausse opinion retombe sur moi et sur moi seul. Je n'aurais cédé à personne le moindre atome de la gloire qui me fût revenue si j'avais rencontré les Français. Aussi

ne dois-je laisser à personne la responsabilité que j'ai encourue en m'égarant sur leurs traces. Tout est à moi, le mal comme le bien. » Et, après avoir exposé les motifs déterminants de sa conduite, il ajoutait : « Malgré tous les chagrins que j'éprouve à ce moment même, je sens encore que je devais agir comme je l'ai fait. » Il écrivait aussi à sir Alexander Ball, gouverneur de Malte : « Quand je me remémore tous les détails de ces tristes journées, il me reste, à défaut de toute autre, mon approbation pleine et entière. »

D'Égypte, il revint à Malte, et apprit là, par des lettres datées de Naples, la rentrée de Villeneuve à Toulon. Il sut aussi qu'un grand nombre de selles et de fusils étaient à bord de l'escadre française, ce qui le confirma naturellement dans son idée que l'expédition était frétée pour l'Égypte. Enfin, ce qui le consolait mieux que tout le reste fut la pensée que les Français n'avaient pu tenir plus de quelques jours sous ces tempêtes qu'il affrontait sans relâche depuis si longtemps : « Ces *messieurs*, disait-il, ne sont pas encore habitués aux gros temps du golfe de Lyon. Voici vingt et un mois que nous y sommes exposés, et nous n'avons pas encore perdu un espar. »

Il ne faudrait pas croire que ces terribles ouragans, encore qu'il leur tînt tête, ne le contrariaient

jamais et ne gênaient aucune de ses manœuvres. Après avoir navigué, toujours prêt au combat, depuis le 21 janvier, il fut contraint, le 27 février, de jeter l'ancre dans la baie de Pulla, golfe de Cagliari, pour ne pas être entraîné malgré lui sous le vent. Dès que le temps le lui permit, il appareilla de nouveau; mais ce fut pour être, une fois encore, contraint à relâcher dans le golfe de Palma. Il y était le 8 mars, et il en fit le rendez-vous de son escadre. Puis il alla se montrer devant Barcelone, sachant que l'escadre de Villeneuve n'avait pas débarqué les troupes qu'elle avait à bord, et voulant lui faire croire qu'il était en station sur la côte espagnole, afin qu'il reprît plus volontiers la mer.

Vers la fin du mois, cependant, la crainte lui vint que le projet d'expédition n'eût été définitivement abandonné; dans cette idée, il revenait bloquer Toulon, lorsqu'il rencontra, le 4 avril, la *Phœbé*, chargée pour lui de nouvelles importantes.

Napoléon, après avoir hésité, pendant plus d'un mois, à savoir s'il ne lancerait pas tout à coup sur l'Inde anglaise les deux flottes de Brest et de Toulon, chargées de trente-six mille soldats, qui, sous les ordres du général Decaen, pouvaient aller anéantir le vaste empire fondé par Clive et Hastings, Napoléon, disons-nous, en était encore au projet de descente, et, pour le rendre praticable, avait ima-

giné une combinaison plus étonnante encore que tous les projets dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs. Disposant maintenant de la marine espagnole, il avait pu agrandir notablement les plans déjà élaborés à la fin de 1804.

Missiessy était dans les Antilles. Villeneuve pouvait partir de Toulon au premier vent favorable, toucher à Cadix, y rallier six vaisseaux espagnols et un vaisseau français (l'*Aigle*) pour aller à la Martinique y rejoindre son collègue. Gantheaume, de son côté, quitterait Brest à la première occasion favorable, c'est-à-dire au premier vent d'équinoxe; avec vingt et un vaisseaux, les meilleurs de sa division, il se porterait devant le Ferrol, comme Villeneuve devant Cadix, pour y rallier, avec les vaisseaux français en relâche dans ce port, une division de la flotte espagnole. De là, il irait à la Martinique compléter un des plus immenses armements qu'on eût jamais vus réunis sur la mer, cinquante à soixante vaisseaux de ligne qui, revenant ensemble dans le détroit de la Manche, le livraient complétement aux desseins du conquérant. A ce plan gigantesque, enveloppé du plus profond secret, — et dont aucun homme en Europe, si ce n'est celui qui l'avait conçu, n'était en état de deviner les détails, — il n'a manqué que de réussir pour en faire le chef-d'œuvre du grand Empereur.

Quand la *Phœbé* rencontra Nelson, Villeneuve était en mer depuis cinq jours, et, des hauteurs de Toulon, — tandis qu'il s'éloignait poussé par un vent favorable, — on avait acquis la certitude presque complète qu'il échappait à la croisière anglaise.

Où le chercher? où courir? dans quels parages naviguait cet insaisissable ennemi? Les dernières nouvelles le montraient voguant vers la côte d'Afrique. Allait-il en Égypte par la route que Gantheaume avait autrefois suivie? Nelson le crut un moment, et couvrit de ses vaisseaux le canal formé par la côte sarde et celle des régions barbaresques. Certain que son ennemi ne suivait pas cette route, il pensa que les Français avaient pu passer au nord de la Corse, et, dépêchant ses croiseurs dans toutes les directions, il mit le cap sur Palerme. Le 11 mars seulement, il se tint pour assuré que l'ennemi ne descendait pas dans la Méditerranée. Il fit aussitôt partir des frégates pour Gibraltar, pour Lisbonne et pour Brest, alors bloqué par lord Cornwallis. Puis, — luttant contre des vents contraires, — il prit lui-même, avec toute son escadre, la route de l'Occident. Cinq jours après, un navire neutre lui apprit que les Français avaient été vus le 7, à la hauteur du cap de Gatte. Peu après, il sut, à n'en pouvoir douter, que le lendemain, c'est-à-dire le 8, ils avaient passé le détroit de Gibraltar. Et Nelson,

jugeant qu'ils pouvaient être, en ce moment même, soit à moitié chemin de la Jamaïque, soit à moitié chemin de l'Irlande, ne put retenir un cri de douleur. La pensée que, grâce à sa vigilance, ils n'avaient du moins rien pu tenter dans la Méditerranée, ne suffisait pas pour le consoler.

Huit jours après, il écrivait au gouverneur de Malte, à sir Alexander Ball : « Ma bonne étoile m'a définitivement abandonné. Je ne puis avoir un bon vent, pas même un vent oblique. Calme plat et toujours calme plat! Je n'en ai pas moins décidé ce que je ferai en sortant du détroit, dans le cas où je n'aurais encore aucun renseignement positif sur la destination de l'escadre ennemie. Ce malheur constant me désespère et risque de me tuer. Mais des temps comme ceux-ci ne veulent pas un chagrin stérile, et, quels que soient mes sentiments, je ne me laisserai certainement pas abattre. »

Nonobstant tous ses efforts, il n'arriva que le 13 avril en vue de Gibraltar; et les vents étaient tellement contraires, qu'il fallut provisoirement renoncer à l'idée de franchir la passe. Il jeta l'ancre dans la baie de Mazari, sur la côte d'Afrique; se procura, de Tétouan, quelques approvisionnements nécessaires, et, lorsqu'une brise d'orient lui vint enfin en aide, il appareilla derechef, comptant que

sir John Orde, commandant la station de Cadix, ou des correspondants qu'il avait à Lisbonne, lui donneraient enfin des nouvelles de l'escadre française.

« Si je n'en obtiens pas, écrivait-il à l'Amirauté, j'accorderai probablement créance aux bruits qu'on a fait courir sur leur projet d'aller aux Indes occidentales, et, ce cas échéant, je regarderai comme un devoir de les y suivre. Je les suivrais bien aux Antipodes si j'étais certain que telle est leur destination. »

Le soin de sa santé lui eût inspiré de tout autres résolutions, car les médecins venaient précisément de lui recommander le séjour de l'Angleterre pendant les chaleurs de l'été.

Sur ces entrefaites, un marin écossais, alors amiral au service du Portugal, — Donald Campbell, le même qui autrefois avait averti des mouvements de la flotte ennemie sir John Jervis, le vainqueur du cap Saint-Vincent, — vint trouver Nelson à bord de *la Victory*, et lui démontra que les escadres combinées étaient sur la route des Antilles. Jusque-là tout avait conspiré en leur faveur. Pendant que l'amiral anglais se débattait contre des vents du sud et de l'ouest, une bonne brise du nord-est enflait leurs voiles au gré de leurs désirs; en neuf jours elles avaient parcouru la même route qui prend ordinairement tout un mois de trajet.

Villeneuve, passant devant Carthagène, où quelques bâtiments espagnols qui devaient se joindre à lui n'étaient pas encore entièrement équipés[1], était allé débloquer Cadix, où sir John Orde n'avait pas de forces suffisantes à lui opposer. Là, Gravina, l'amiral espagnol, l'avait immédiatement rallié avec six vaisseaux espagnols et deux français ; puis tous deux avaient continué leur route, ayant à bord trois mille soldats français et quinze cents soldats espagnols. Six cents hommes, prêts à embarquer, les attendaient à la Martinique, et mille de plus à la Guadeloupe. Ces troupes étaient sous les ordres du général Lauriston.

XLVI

La chasse recommence. — Erreurs sur erreurs. — Soixante et dix jours de course inutile. — Ce qu'était devenu Villeneuve. — Bataille du Ferrol.

En somme, nous venons de voir que Nelson était encore, le 13 avril, en vue de Gibraltar. Il mouilla, le 10 mai, dans la baie de Lagos ; le 11 mai seu-

[1] Telle est la version des écrivains anglais. L'auteur de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* dit que Salceda, l'amiral espagnol commandant à Carthagène, ne put accepter, faute d'ordre, la proposition de Villeneuve qui voulait le rallier à son pavillon. — Voir tome V, page 416.

lement il s'élança sur l'Océan, et, le 15 mai, après une navigation de six semaines, Villeneuve arrivait à la Martinique. Son escadre, rejointe en route par deux vaisseaux de ligne et une frégate de 44, comptait vingt vaisseaux de ligne, sept frégates de 44, une de 26, trois corvettes et un brick. Nelson n'avait que dix vaisseaux de ligne et trois frégates: « Prenez un français chacun, avait-il dit à ses capitaines, et laissez-moi tous les espagnols!... Quand vous me verrez amener mon pavillon, je vous permets d'en faire autant : mais, jusque-là, défense absolue de se rendre. »

Le 15 mai, il était en vue de Madère. Le 4 juin, il arriva aux Barbades, où ses dépêches l'avaient précédé. Il y trouva lord Cochrane avec deux vaisseaux seulement. Le reste de l'escadre anglaise croisant sur ces mers était alors à la Jamaïque. Il y apprit aussi que les escadres combinées, — aperçues, le 28, de Sainte-Lucie, — devaient avoir en vue d'attaquer Tabago et la Trinité. Ceci lui semblait douteux. Mais, seul de son opinion, il dut agir conformément à l'avis qui prévalait : « Si vous vous trompez, s'écria-t-il, s'adressant aux membres du conseil de guerre, votre erreur me coûte la flotte française. » On embarqua deux mille hommes sous les ordres de sir William Myers, et, dès le lendemain, on fit voile vers Tabago. Là

un accident vint confirmer l'opinion erronée que l'on avait conçue au sujet des plans de l'ennemi. Un négociant de Tabago ne sachant, au milieu du trouble général, si la flotte arrivait avec des intentions hostiles ou pacifiques, fit sortir un schooner pour la reconnaître et la signaler. Or le signal qu'il avait indiqué pour le cas où l'on rencontrerait les navires anglais était justement celui qui devait annoncer que l'ennemi était à la Trinité. De plus, le crépuscule, survenu presque aussitôt, empêcha de reconnaître cette fatale méprise; et un brick américain, rencontré presque en même temps, confirma la fausse nouvelle, en déclarant, contre toute vérité, qu'il avait été abordé, peu de jours avant, à la hauteur de la Grenade, par les Français, naviguant vers les *Boccas* de la Trinité.

Toute incertitude semblait levée. Les vaisseaux se préparèrent au combat, et, le 7 juin, Nelson entra dans la baie de Paria, espérant qu'il allait rendre les bouches de l'Orénoque aussi célèbres que celles du Nil dans les fastes de la marine anglaise. Mais l'ennemi n'était pas là, et, — frémissant de se voir ainsi égaré par des accidents et des fraudes inévitables, — Nelson, sur nouveaux frais, appareilla vers la Grenade.

Il apprit, en route, que les escadres combinées, arrivées le 14 mai à la Martinique, s'étaient em-

parées du fort Diamant à [illegible]nique) et préméditaient d'attaquer la Grenade. Dès le 9 juin, Nelson se trouvait en vue de cette île, et en état de la protéger; mais on lui rapporta que le 8, — au moment où elle dépassait Antigoa, — l'escadre franco-espagnole avait capturé un riche convoi escorté par une simple corvette. Enfin, Nelson put se convaincre, — mieux informé de la route suivie par Villeneuve, — que sans les fausses mesures imposées à sa volonté récalcitrante il aurait rencontré les escadres combinées au moment où elles quittaient Port-Royal, et engagé le combat contre elles, au même endroit où, quelques années auparavant, Rodney avait battu l'amiral de Grasse.

Nous n'avons pas besoin de dire à quels regrets il s'abandonnait, et combien il regrettait de n'avoir pas obéi à ses seules inspirations.

A peine regardait-il comme un dédommagement que sa prompte arrivée devant les Antilles anglaises eût prévenu les attaques auxquelles, sans lui, elles auraient été exposées; à peine songeait-il qu'après tout il était beau de voir fuir devant lui une flotte supérieure du double à celle qui lui donnait chasse.

Villeneuve, — dont la bravoure personnelle est hors de question, — n'en montra pas moins, durant toute cette campagne, une prudence poussée si loin

qu'elle ressemblait à de la pusillanimité. Avec quatorze vaisseaux français, six espagnols et sept frégates, — y compris les deux que lui avaient récemment amenés le contre-amiral Magon, chargé de lui apporter les dernières instructions de l'Empereur, — il ne devait pas, comme il le fit, précipiter sa retraite et lui donner l'apparence d'une véritable fuite. Nelson, même réuni à Cochrane, ne pouvait guère avoir plus de quatorze voiles, et le général Lauriston soutenait, avec toute sorte de raisons, que l'on devait au besoin lui livrer bataille. Mais l'amiral français comptait si peu sur ses équipages récemment formés, si peu sur le concours des vaisseaux espagnols, et si peu sur l'état matériel de sa flotte, que l'idée seule d'un engagement avec Nelson semblait lui ôter toute faculté d'agir en homme de cœur.

Malgré les ordres qui lui étaient transmis, d'attendre, jusqu'au 21 juin, son collègue Gantheaume, — enfermé dans le port de Brest par des vents toujours contraires, — il voulut immédiatement repartir pour l'Europe. A vrai dire, et par suite de circonstances qu'il ignorait, ce parti était, sinon le plus honorable, du moins le meilleur que Villeneuve pût adopter dans l'intérêt des nouveaux projets conçus par Napoléon.

En effet, lorsqu'il eut vu échouer sa combi-

naison, — qui consistait à opérer dans les Antilles, la jonction des trois escadres françaises, pour les ramener ensuite, toutes à la fois, vers la Manche, — l'Empereur, avec cette souplesse et cette promptitude de jugement qui le caractérisaient à un si haut degré, modifia sur-le-champ son plan d'opération. Il voulut que les escadres combinées revinssent débloquer Gantheaume à Brest, débloquer aussi le Ferrol où se trouvait une de ses divisions navales, et, ralliant les flottes enfermées dans ces deux ports, se rendissent ensuite dans la Manche.

Villeneuve était donc bien inspiré, sans le savoir, quand il se hâtait de transporter sur le véritable théâtre de la guerre toutes les forces placées sous ses ordres. A retarder son départ, pour attendre Gantheaume qui ne devait pas arriver, il n'eût fait que gaspiller du temps en pure perte.

Il partit le 16 juin.

Le 10 juin, Nelson était encore à la Grenade. Du 10 au 13, il débarqua sur Antigoa les deux mille hommes de sir William Myers, qu'il avait pris à la Barbade, et rallia le *Spartiate*, de 74 canons; — puis il s'élança de nouveau sur les traces de Villeneuve.

Le 18, il eut une fausse joie. La frégate l'*Amazone* vint rendre compte d'un renseignement fourni

par un schooner qu'elle avait accosté. Ce dernier bâtiment avait aperçu les escadres combinées, le 15 au soir, faisant voile vers le nord, et n'ayant guère que quatre-vingt-sept lieues d'avance sur la flotte anglaise. A partir de ce moment, Nelson fut toujours sur le *qui vive*. Nous trouvons, dans son Journal, la trace des inquiétudes qui l'agitaient.

« 21 juin, *minuit*, temps à peu près calme; — vu trois planches qui venaient, je pense, de la flotte française. Très-attristé, ce qui est très-peu raisonnable. »

Le 17 juillet, il était en vue du cap Saint-Vincent, et faisait voile vers Gibraltar. Le 18, il écrivait :

« J'ai le cap Spartel en vue : mais ni la flotte française ni le moindre renseignement sur sa marche.... Combien tout çeci me désole! mais qu'y faire?.... Je n'y puis rien. »

Le lendemain, 19, il jetait l'ancre à Gibraltar; et, le 20, il écrivait encore :

« J'ai atterri pour la première fois, depuis le 16 juin 1803, — et voici deux ans moins dix jours que je n'avais mis le pied hors de la *Victory*. »

Il retrouvait à Gibraltar son digne compagnon

d'armes, Collingwood, qui était venu établir une station devant Cadix dès qu'on avait su en Angleterre le départ des escadres combinées et la chasse que leur donnait Nelson.

Les deux amiraux s'entretinrent des projets que pouvait avoir l'ennemi. Collingwood, doué d'une grande sagacité politique, n'avait cependant deviné qu'à moitié les vues ultérieures de Napoléon. Il pensait que Villeneuve, après avoir débloqué le Ferrol, rallierait les vaisseaux stationnés à Rochefort, de manière à pouvoir se montrer, avec trente-trois ou trente-quatre voiles, à la hauteur d'Ouessant, où la flotte de Brest irait les rejoindre. Puis, formant ainsi un armement énorme, ils iraient, pensait-il, en Irlande, but caché de tant d'efforts.

Du 24 juillet au 12 août, nous voyons Nelson, — qui avait immédiatement repris la mer, après s'être ravitaillé à Tétouan, — croiser du cap Saint-Vincent à Cadix; — puis traverser la baie de Biscaye; — puis enfin, nonobstant les vents contraires, longer la côte nord-ouest de l'Irlande, toujours espérant qu'il atteindra les Français, et toujours déçu dans ses espérances.

Quand il se fut assuré que les conjectures de Collingwood étaient mal fondées, il jugea que ce qu'il avait de mieux à faire était d'aller renforcer dans la Manche la flotte de lord Cornwallis; et le 15 août

il rejoignait cet amiral, qui n'avait encore aucune nouvelle de l'ennemi, lorsque, le soir même, il reçut ordre de revenir à Portsmouth avec le *Superb* et la *Victory*.

Il obéit et rentra, le 18 août 1805, dans sa patrie, après des efforts incroyables et une campagne telle qu'on en compte fort peu dans les fastes de la guerre maritime.

Ce qu'était devenu Villeneuve, l'histoire nous l'a dit en détail.

A soixante lieues du cap Finisterre, dans les premiers jours de juillet, son escadre fut assaillie par des vents contraires, qui durèrent dix-huit jours, démoralisèrent les équipages et leurs chefs, et donnèrent aux Anglais le temps de se renseigner sur la direction probable des forces combinées. La plus funeste conséquence de ce retard fut de procurer à l'amiral Calder, qui croisait devant le Ferrol, un renfort de cinq vaisseaux de ligne, envoyés par l'Amirauté dès qu'elle put le juger menacé.

Or, sans ce renfort, — qu'il n'aurait pas eu quelques jours auparavant, — Calder n'eût osé risquer le combat du Ferrol, combat dont l'événement resta indécis ; — Villeneuve n'eût pas perdu cinq jours au Vigo, douze jours à la Corogne, et ne se fût pas ensuite réfugié, poursuivi par le fantôme de Nelson, dans ce port de Cadix où il allait lente-

ment préparer sa terrible défaite; — défaite au-devant de laquelle il eût fallu courir quand elle pouvait ouvrir, pour quelques jours, l'étroit canal qui sépare la France de l'Angleterre à cette merveilleuse armée d'Austerlitz, commandée par le premier capitaine du monde.

Ils sont bien inutiles, ces regrets de l'esprit, qui s'épuise à chercher dans les livres du Destin ce qui aurait pu être au lieu de ce qui a été; mais comment y échapper, lorsque l'on voit, d'un côté, Napoléon épuisant son génie à combiner cette invasion des îles Britanniques, son coup de partie, sa plus hardie, sa plus belle conception, — et, de l'autre, un malheureux officier dont les hésitations, les méfiances, le trouble, le découragement, font avorter ce plan magnifique!

Ce rapprochement sera notre excuse, et maintenant nous reprenons, pour n'en plus sortir, le fil de notre récit, qui d'ailleurs touche à sa fin.

XLVII

Honneurs inattendus. — Nelson à Merton. — Tentation suprême. — Hésitations. — Emma Hamilton l'envoie au feu. — Le cercueil d'Aboukir. — Embarquement. — Enthousiasme populaire. — Arrivée devant Cadix. — Précautions orgueilleuses.

Une flatteuse surprise attendait Nelson débarquant à Portsmouth. Il s'assura, dès la première heure, que l'opinion publique, si facile à égarer, appréciait justement ses travaux, encore qu'ils n'eussent pas eu l'éclatante consécration du succès. Une députation du commerce vint le remercier solennellement d'avoir préservé les Antilles anglaises. L'Amirauté lui témoigna la plus complète satisfaction, et l'intrépide marin, que ses immenses travaux avaient mis, pour ainsi dire, hors de combat, n'aspira plus qu'à jouir avec ceux qu'il aimait d'un repos bien chèrement acheté. De la *Victory*, tous ses meubles furent transportés à Merton-Place, et depuis quelques jours il s'y livrait à tous les charmes d'une vie désormais fixée, quand un matin, à cinq heures, on lui vint dire que le capitaine Blackwood, un de ses compagnons d'armes, porteur de dépêches pour l'Amirauté, désirait l'entretenir en passant.

Le premier mot de Nelson fut caractéristique : « Vous allez me dire où sont les Français. Je sens là que j'ai encore à les battre. » Blackwood lui raconta sommairement qu'après la bataille navale du Ferrol, bataille dont nous avons indiqué les résultats incomplets, Villeneuve et Gravina, débloquant le Ferrol, avaient rallié les vaisseaux qui s'y trouvaient, et s'étaient, depuis lors, enfermés dans la rade de Cadix. « C'est bon, c'est bon, reprit Nelson à plusieurs reprises, je donnerai encore quelque souci à ce M. Villeneuve. » Mais, quand Blackwood l'eut quitté, il recula devant la douleur qu'il allait causer aux siens, à lady Hamilton, à ses sœurs, en leur annonçant ces nouveaux projets de guerre. Cherchant à se convertir lui-même : « J'ai bien assez fait, leur disait-il une heure après.... Mette au jeu celui qui n'a rien ! »

Mais sa physionomie soucieuse démentait ces propos rassurants ; si bien que lady Hamilton, le voyant arpenter à grands pas l'allée de son jardin, qu'il appelait familièrement « son gaillard d'arrière, » vint l'y questionner pour savoir ce qui pouvait ainsi l'attrister. Et comme il essayait de lui donner le change : « Je ne m'y trompe pas, lui dit-elle; vous songez aux escadres combinées, à ces deux ans perdus pour les surveiller, aux droits que vous avez sur elles, au chagrin que

vous éprouveriez si un autre que vous mettait la main sur cette glorieuse proie... Nelson, ajouta-t-elle, nous regretterons, certes, que vous nous quittiez :.... mais n'importe.... Offrez vos services; ils seront acceptés, et vous vous sentirez aussitôt plus tranquille. Une belle victoire vous attend sans doute encore.... Après l'avoir gagnée, vous pourrez nous revenir, et jouir ici du bonheur que nous vous y réservons. »

A ces mots, prononcés d'une voix émue, les yeux de Nelson se mouillèrent de larmes. « Brave et bonne Emma, s'écria-t-il, s'il y avait beaucoup de femmes comme vous, les Nelson ne manqueraient jamais!.... »

Lord Barham se hâta d'accepter les offres de Nelson, et lui proposa de choisir, sur tous les états de la marine, les officiers et les vaisseaux dont il voudrait s'entourer. « Quant aux officiers, s'écria l'amiral, je vous laisserai les désigner vous-même. Le même esprit les anime tous; on ne peut donc mal tomber. »

Il fut convenu qu'on le ferait suivre, presque immédiatement, par tous les bâtiments qu'il voudrait adjoindre à la flotte de la Méditerranée. La *Victory*, ce navire éprouvé, devait encore porter le pavillon de Nelson.

Avant de quitter Londres, — qu'on nous passe

ce détail caractéristique, — il manda son tapissier, chez lequel était déposé ce cercueil dont nous avons raconté l'histoire, et qui lui avait été donné jadis par le capitaine Hallowell. Il s'agissait de faire graver sur le couvercle un récit succinct des circonstances dans lesquelles Nelson était devenu possesseur de cet étrange meuble. On eût dit un pressentiment que bientôt on serait appelé à s'en servir; et, pour corroborer ce léger indice, nous pourrions citer une lettre écrite par Nelson à son frère, presque immédiatement après son dernier retour. « Ne parlons pas de la bataille livrée par sir Robert Calder[1]. Avec le peu de forces que je commandais, je n'en aurais peut-être pas fait autant...... Si j'avais rencontré ces messieurs, vous auriez bien pu, vous, mon héritier, passer lord plus tôt que je ne vous le souhaite. Je sais de bonne part qu'ils comptaient s'acharner sur la *Victory*. »

A Portsmouth, où il s'embarqua le 14 septembre 1805, une foule avide de contempler le héros de l'Angleterre accompagna Nelson jusqu'au rivage, malgré toutes les précautions qu'il avait prises pour se soustraire aux empressements populaires. Quelques-uns pleuraient, d'autres se mi-

[1] La bataille du Ferrol.

rent à genoux, et les sentinelles qui, pour obéir à la consigne, eurent l'imprudence de croiser la baïonnette contre la plèbe enthousiaste furent obligées de battre précipitamment en retraite.

Le 29 septembre, — anniversaire de son jour de naissance, — Nelson, arrivé devant Cadix, prit possession de son commandement, et ses premiers ordres furent destinés à prévenir toutes les manifestations honorifiques par lesquelles sa présence eût pu être révélée à l'ennemi. Il pensait, — orgueil excusable à peine chez un tel homme, — que la terreur de son nom empêcherait Villeneuve de s'aventurer hors de la rade.

De même, il prit soin que les journaux ne pussent annoncer l'arrivée des navires qui venaient, un à un, renforcer son escadre, et enfin, pour complément de précautions, il tenait le gros de sa flotte à cinquante ou soixante milles de Cadix, du côté de l'ouest, près du cap Sainte-Marie. A cet éloignement, il gagnait deux choses : la première, de rassurer et d'attirer l'ennemi; la seconde, de se garantir contre le danger d'être surpris auprès de Cadix par un vent d'ouest, et emporté malgré lui dans le détroit.

En même temps il resserrait le blocus autant qu'il le pouvait, afin d'obliger, par la disette, les ennemis à sortir du port. C'est ainsi qu'il fit saisir

les bâtiments danois qui, sous pavillon neutre, apportaient dans tous les petits ports de la côte espagnole, depuis Ayamonte jusqu'à Algésiras, des approvisionnements pris dans les ports de France, et destinés spécialement aux escadres combinées.

XLVIII

Attente joyeuse. — La comédie à bord. — Prévisions inquiètes de Nelson. — Point d'honneur et d'étiquette. — Plan d'attaque. — Infaillibilité conditionnelle. — Angoisses de Villeneuve. — Il sort de Cadix.

Tout annonçait, du reste, qu'un événement décisif ne pouvait être attendu longtemps ; et une gaieté, un enthousiasme de bon augure animaient les équipages de Nelson. Presque chaque soir, on jouait la comédie à bord de plusieurs vaisseaux, et l'hymne national, le *God save the King*, terminait d'ordinaire ces frivoles divertissements.

Voici ce qu'écrivait Nelson à la date du 6 octobre :

« Il faudra, j'imagine, que le pays se mette bientôt en dépense à mon occasion, soit qu'il s'agisse d'honneurs et de pensions, soit d'un monument à m'ériger, car je n'ai plus le moindre doute que, dans très-peu de jours, peut-être dans très-

peu d'heures, nous n'ayons à livrer bataille. Personne ne peut garantir le succès; mais, ce dont je me fais fort, c'est d'attaquer les ennemis si je puis les joindre. Et le plus tôt sera le mieux. Je n'aime pas à garder longtemps ces choses-là sur la concience. »

Ne nous y trompons pas : cette ferme volonté n'excluait point de sérieuses inquiétudes. Nelson n'avait pas de frégates, — et il appelait les frégates « les yeux de la flotte. » Il frémissait en y songeant, n'ayant pas oublié que, faute de frégates, il avait manqué l'expédition d'Égypte, et livré passage au jeune Buonaparte, alors à l'aurore de sa fortune.

De plus il n'avait encore que vingt-trois bâtiments : — les autres l'allaient joindre, mais s'ils arrivaïent trop tard!...

En somme, il ne doutait pas de la victoire : mais il la voulait éclatante, complète; il ne se tenait pour satisfait que s'il détruisait l'escadre ennemie.

De Carthagène, de Brest, il pouvait lui tomber sur les bras deux divisions de la flotte combinée. Celle de Rochefort avait pris la mer, et peu s'en était fallu qu'elle n'interceptât deux vaisseaux anglais, l'*Agamemnon* et l'*Aimable*, en route pour venir rejoindre Nelson.

Ajoutez à ces sujets d'ennui qu'il fallait renvoyer en Angleterre sir Robert Calder, traduit devant une

cour martiale pour y répondre de ce combat du Ferrol, où, sans se laisser vaincre, il n'avait pas vaincu. Or Nelson, dont Calder était l'ennemi personnel, tenait à observer envers lui les formes les plus dignes, et, après lui avoir offert de le garder jusqu'après la bataille, — alors prévue, et qui pouvait lui fournir l'occasion d'une réhabilitation éclatante, — il ne voulut jamais permettre qu'il revînt sur un bâtiment de second ordre. Sir R. Calder partit, — quelques jours avant Trafalgar, — sur son vaisseau de 90 canons, si précieux qu'un tel bâtiment dût paraître en ce moment décisif.

Le plan d'attaque, envoyé par Nelson à Collingwood, — avec un billet très-affectueux, — était conçu d'après la nouvelle tactique, à laquelle Nelson devait déjà de si beaux succès.

Les vaisseaux se présentaient dans leur ordre de vitesse et sur deux lignes, ayant pour avant-garde les huit vaisseaux à deux ponts qui marchaient le mieux. — Le commandant en second, ayant l'absolue direction d'une des deux lignes, devait couper la ligne ennemie vers le douzième vaisseau de l'arrière et tourner ensuite vers le centre. — L'avant-garde couperait de son côté la ligne ennemie au troisième ou quatrième vaisseau en avant du centre.

On devait, du reste, adapter ces instructions au

nombre encore inconnu des bâtiments ennemis. Le point capital était de se trouver d'un quart supérieur à la fraction de l'escadre franco-espagnole qu'on aurait isolée par cette manœuvre, et qu'on placerait ensuite entre deux feux. Nelson ajoutait :

« Que ses amiraux et capitaines, — sachant qu'il s'agissait par-dessus tout d'engager une action décisive, — suppléeraient au manque de signaux en se conformant à cette instruction générale. — Que si les signaux étaient inaperçus ou difficiles à comprendre, un capitaine *n'aurait jamais tort*, plaçant son vaisseau côte à côte d'un vaisseau ennemi. »

Il ajoutait encore que le nom de tout officier, matelot ou soldat tué dans la bataille annoncée serait transmis aux administrateurs du Fonds Patriotique, pour qu'on avisât à indemniser les familles qui auraient perdu un de leurs membres dans une affaire où l'intérêt national était si sérieusement engagé.

Telles étaient les préoccupations de Nelson.

Villeneuve était en proie à d'autres soucis.

Il savait, — à n'en pouvoir douter, — qu'un maître indigné l'accusait de lâcheté, presque de trahison. Le ministre de la marine (Decrès), malgré toute l'amitié qu'il lui portait, n'avait pu em-

pêcher Napoléon de désigner un successeur à ce malheureux amiral. Rosily arrivait à Madrid, et, bien qu'on eût pris la précaution de ne pas annoncer officiellement à Villeneuve que le commandement allait lui être enlevé pour passer dans les mains de ce collègue, il le devina sans peine. Il alla plus loin, — selon son habitude, — dans ses conjectures désespérantes : il supposa que, destitué purement et simplement, il n'aurait pas même le droit de se justifier aux yeux du maître, en combattant, comme subordonné, sur la flotte qu'il aurait cessé de commander.

Usant alors de ses instructions, qui étaient « d'appareiller lorsque l'ennemi serait devant lui en force inférieure, » il profita, le 19, d'une faible brise sud-est pour mettre hors de rade une de ses divisions commandée par le contre-amiral Magon. Celui-ci donna aussitôt chasse aux frégates qui surveillaient les mouvements de la flotte combinée, et, le 19 octobre, à neuf heures et demie du matin, le *Mars*, répétant les signaux de ces frégates, apprit à Nelson que l'ennemi sortait du port de Cadix. Vers deux heures de l'après-midi, le même jour, nouveau signal que l'ennemi avait pris la mer. Il n'en était rien, cependant, puisque le 20 seulement (28 vendémiaire), Villeneuve sortit du port avec toute la flotte.

Nelson, dès le premier avis, avait ordonné qu'on

cinglât au sud-est. Il navigua toute la nuit, et à toutes voiles, dans la même direction. L'aurore du 20 trouva la flotte anglaise à l'entrée du détroit, mais l'ennemi n'était point en vue; en sortant de Cadix, il avait d'abord mis le cap au sud, puis au sud-est, la brise ayant varié.

A sept heures du matin, les frégates anglaises annonçaient que l'ennemi portait au nord, et Nelson fit voile de ce côté.

Dans l'après-midi, le vent soufflant frais du sud-ouest, les Anglais crurent un moment que la flotte combinée serait contrainte de rentrer à Cadix; mais, un peu avant le coucher du soleil, le capitaine Blackwood, à qui Nelson avait donné mission spéciale de le tenir au courant de la marche des Français, lui apprit, de l'*Euryalus*, qu'ils paraissaient décidés à tourner vers l'ouest.

« C'est ce qu'ils ne feront pas, s'écria Nelson, s'il est en mon pouvoir de m'y opposer! » Et, comme il supposait toujours chez Villeneuve l'intention de rentrer à Cadix dès qu'il apercevrait la ligne anglaise, il prit grand soin, toute la nuit, de rester hors de vue. Toutefois il demeurait à portée de l'ennemi; et, de fait, le 21, à la pointe du jour, les deux flottes se trouvèrent en présence. Le soleil brillait, la mer était houleuse, les vagues étaient hautes, mais ne brisant pas.

XLIX

Trafalgar (21 octobre 1805).

Nelson avait sous ses ordres vingt-sept vaisseaux de ligne et quatre frégates; Villeneuve comptait trente-trois vaisseaux et sept grosses frégates[1]. Cette disproportion était, au reste, plutôt apparente que réelle; car, — sans user du droit rigoureux qu'on a rarement de rejeter sur un faible allié le déshonneur de la défaite, — il faut bien reconnaître que les vaisseaux espagnols (à quelques exceptions près) étaient fort mal manœuvrés.

On a dit, — nous répétons cette critique sans en assumer la responsabilité, — que l'amiral Villeneuve eut tort de ne pas laisser à son escadre de réserve, commandée par Gravina, et forte de douze vaisseaux, l'indépendance de ses mouvements. Elle était au-dessus du gros de l'escadre principale, dans la direction du vent, et pouvait ainsi, selon les besoins du combat, venir prendre à son gré telle ou telle position indiquée par les circonstances. Villeneuve, — craignant peut-être qu'elle ne fût coupée

[1] Les historiens français disent trente-trois vaisseaux, cinq frégates et deux bricks.

et détruite avant qu'il pût lui porter secours, — la fit entrer immédiatement en ligne. Cet ordre, donné par signaux et compris des capitaines de l'escadre, fut généralement considéré comme une faute, car on allongeait sans profit une ligne déjà trop longue, et on se privait d'un détachement mobile appelé à rendre d'utiles services.

Quoi qu'il en puisse être, au moment où le signal de l'attaque fut donné, il faut se représenter la flotte combinée comme se développant sur un espace de cinq à six milles, et présentant à l'ennemi un front irrégulier. Plusieurs vaisseaux, tombés sous le vent par suite de leurs manœuvres mal exécutées, formaient comme un second rang à la ligne de bataille, et y laissaient des intervalles favorables aux projets de Nelson, qui voulait à tout prix couper cette ligne, et fermer à l'ennemi le chemin de Cadix.

Collingwood, averti, prit la tête de la première division formée sur une ligne de file. Elle était destinée à séparer, du gros de l'escadre combinée, un certain nombre de vaisseaux inférieurs aux siens, et à les écraser, tandis que Nelson, — attirant sur lui l'effort de tout le reste, — empêcherait qu'on leur portât secours. Collingwood montait le *Royal-Sovereign*, bien meilleur voilier que la *Victory*, et qui dut à cet avantage l'honneur d'arriver le premier au feu.

Nelson avançait, de son côté, en tête des quatorze navires qui composaient la ligne au vent. Quand il vit tout en ordre, il descendit dans sa cabine, et là, cédant à ces instincts religieux que l'homme du Nord apporte souvent au milieu des périls, il écrivit la prière suivante, retrouvée, après le combat, dans les pages de son journal :

« Puisse le Dieu grand, que j'adore, accorder à mon pays, et pour le bien de toute l'Europe, une victoire glorieuse et complète ! Puisse-t-elle n'être ternie par la mauvaise conduite de personne, et puisse l'humanité, après la victoire, être le trait caractéristique de la flotte anglaise ! — Pour moi, je remets ma vie à mon Créateur. Bénis soient par lui les efforts que je vais faire pour servir fidèlement mon pays !... Je lui abandonne et ma destinée, et la juste cause dont la défense m'a été remise. — *Amen ! amen ! amen !* »

Étrange aberration de l'esprit ! Après l'humble prière du chrétien vinrent les vœux de l'amant, égaré jusqu'à la fin par son adultère passion.

Un Mémoire, — brièvement rédigé dans la forme officielle, et revêtu de deux signatures qui rendaient légalement authentique celle de Nelson, — était annexé au document que l'on vient de lire. Les services de lady Hamilton y sont énumérés.

Elle s'était fait livrer, en 1796, une lettre du

roi d'Espagne au roi de Naples, son frère, grâce à laquelle on avait pu savoir d'avance que l'Espagne allait se déclarer contre l'Angleterre. Ainsi l'occasion avait été offerte de prévenir, par une attaque soudaine, ces projets menaçants. Cette occasion perdue ne l'avait pas été par la faute de lady Hamilton. — C'était encore à l'influence de celle-ci que Nelson avait dû les ordres secrets donnés aux gouverneurs de la Sicile par la reine de Naples; ordres grâce auxquels il avait pu ravitailler sa flotte, repartir pour l'Égypte, et détruire, dans le port d'Aboukir, la flotte française.

Par ces deux motifs, Nelson se croyait fondé à *léguer* lady Emma Hamilton au roi d'Angleterre et au peuple anglais. Il leur léguait aussi sa fille *adoptive*, — Horatia Nelson Thompson, — et, après avoir rappelé les circonstances solennelles dans lesquelles ce double legs était fait, il dénonçait, en quelques mots, à la munificence du pays les parents qui pourraient lui survivre.

Ce double devoir accompli, Nelson remonta sur le pont, où il se mit à causer fort gaiement avec le capitaine Blackwood, de l'*Euryalus*, et le capitaine Hardy, commandant la *Victory*.

A midi, Collingwood recevait le premier boulet de l'escadre française, et s'engageait seul dans les rangs de cette formidable armée. Enveloppé tout

aussitôt, et perdu dans un tourbillon de boulets dont quelques-uns se choquaient en l'air : « Nelson, disait Collingwood à son capitaine de pavillon, donnerait bonne chose pour être ici. » Et Nelson, en effet, poussait au même moment un cri d'admiration qui ressemblait à de l'envie. « Voyez, disait-il, voyez comme Collingwood, ce noble frère, mène au feu son bâtiment! »

Puis, cherchant s'il lui restait quelque chose à faire, quelque signal à donner, il réfléchit un moment, et, — comme par une inspiration subite, — il appela tout à coup un de ses officiers : « Monsieur Pasco, lui dit-il, transmettez à la flotte les paroles suivantes : *L'Angleterre compte que tout le monde fera son devoir.* »

Le signal, passant de navire en navire, fut accueilli par des *hourras* enthousiastes.

Nelson avait parlé comme parlent les héros. Il fut compris par des hommes que la présence du danger mettait pour un moment au niveau de leur illustre chef.

Nelson portait ce jour-là, comme à son ordinaire, son vieux frac d'amiral, chargé de quatre brillantes décorations. Elles le désignaient aux coups des fusiliers tyroliens dont l'ennemi avait couvert ses hunes, et que l'on croyait spécialement chargés de tuer l'amiral ennemi. Lui-même n'en doutait pas,

et ses officiers chargèrent le chirurgien du navire de parler au chapelain, afin qu'il adressât, de leur part, à l'amiral, une requête qu'ils savaient bien devoir lui déplaire. Ils voulaient lui demander de changer son habit, ou de couvrir ses éclatants insignes; mais il n'aurait certainement pas accédé à cette prière. « Je les ai gagnés avec honneur, avait-il déjà répliqué à une première suggestion de ce genre, je mourrai avec honneur sans les avoir quittés. »

Du reste, il n'eut pas à repousser une seconde fois cette demande, car le chirurgien, M. Beatty, reçut ordre de quitter le pont avant d'avoir pu exécuter sa mission.

Ce n'est pas tout. Nos lecteurs ont dû comprendre que, dans une attaque disposée comme celle de Nelson, le premier vaisseau de chaque file, arrivant seul au milieu des ennemis, et, pendant quelque temps exposé seul à tous leurs efforts, devait courir d'immenses dangers.

En général, lorsque l'attaque sur deux lignes de file se fait de face, directement, et *debout au corps*, pour nous servir de l'expression maritime, elle est considérée comme une des plus périlleuses et des plus téméraires que l'on puisse risquer. Nelson, même, ne serait pas excusable, aux yeux des tacticiens, d'avoir ordonné une manœuvre pareille,

si l'on ne réfléchissait qu'avant tout, et par-dessus toutes choses, il voulait fermer toute retraite à l'ennemi, et déterminer ainsi un engagement décisif.

Ce parti pris, il lui convenait de s'exposer tout le premier aux dangers qui en étaient la conséquence, et on tenta vainement de le déterminer à quitter la *Victory*, ou de permettre à quelque autre vaisseau de prendre les devants. Un moment, toutefois, cédant aux instances de Blackwood, il fit transmettre aux navires qui le suivaient immédiatement l'ordre de le devancer; mais en même temps, par une inconséquence sublime, il ordonnait d'ouvrir toutes les voiles de la *Victory*, et rendait impossible l'obéissance au signal qu'on lui avait arraché malgré lui.

Ce fut ainsi qu'il arriva, — vingt minutes après le premier coup de canon, — à portée du feu. Dès que le *Bucentaure*, monté par l'amiral Villeneuve, vit approcher le vaisseau de Nelson, — et avant même que ses boulets pussent franchir toute la distance qui les séparait, — les canons commencèrent à jouer. L'un d'eux traversa bientôt le grand perroquet. Nelson jugea qu'il était temps de renvoyer les capitaines de frégates qu'il avait encore à son bord, et reconduisit lui-même, jusqu'au bord de la dunette, celui de l'*Euryalus*. Blackwood, à ce moment, prit

la main de son général, — et, comme ils venaient de débattre ensemble les conditions d'une victoire telle que Nelson la comprenait :

— « J'espère revenir bientôt, lui dit-il, et vous trouver en possession de vingt vaisseaux ennemis.

— Dieu vous bénisse!... répliqua l'amiral... mais je ne vous reverrai jamais. »

Trois minutes après, — temps employé à vérifier le pointage des pièces, — les six à sept vaisseaux qui entouraient le *Bucentaure* lançaient à la fois leurs bordées contre la *Victory*, dont les cent canons se taisaient encore. Les coups étaient dirigés dans le gréement de ce navire, qu'on espérait désemparer à distance. Il continuait cependant sa marche, se dirigeant vers la *Santissima Trinidad*, énorme vaisseau espagnol qu'on reconnaissait aisément à ses quatre ponts chargés d'une artillerie formidable, et Nelson arriva à cinq cents mètres de l'amiral français sans avoir éprouvé d'avaries très-graves. Mais, à ce moment, la grêle de fer tombe sur son navire avec un redoublement de furie. Son perroquet de fougue est brisé, la roue du gouvernail vole en éclats; huit soldats de marine, groupés sur le pont, sont renversés à la fois par un boulet ramé.

Neslon, qui causait avec le capitaine Hardy, or-

donne au capitaine Adair de disperser son monde pour éviter de semblables désastres.

Au même moment, il voit tomber un homme sur lequel deux matelots se précipitent pour le dérober à sa vue : c'était M. Scott, son secrétaire particulier. Nelson devine le nom du blessé : « Pauvre garçon ! » s'écrie-t-il avec l'accent d'une pitié profonde.

Quelques minutes après, un boulet, frappant l'extrémité des bras de misaine, traverse le gaillard d'arrière; il passe entre Nelson et Hardy; un éclat de bois arrache une boucle aux souliers du capitaine, et le blesse légèrement au pied. Tous deux s'étaient tu un moment, et se regardaient l'un l'autre, chacun craignant que son interlocuteur n'eût été atteint. Nelson, rassuré, se prend à sourire : « L'ouvrage, dit-il, est trop chaud pour durer bien longtemps. »

Cinquante hommes étaient déjà tués ou blessés à bord de la *Victory*, qui avait aussi perdu un de ses mâts, — et pas un seul coup de canon n'était parti de ses flancs. Nelson vient de s'assurer que, pour couper la ligne ennemie, il faut en venir à l'abordage, et Hardy, qui s'est chargé de choisir son adversaire, porte la *Victory* sur le *Redoutable*, mauvais bâtiment de 74 à qui sa pauvre apparence vaut l'honneur d'être ainsi attaqué [1]. Mais, en pas-

[1] Cette manœuvre n'aurait-elle pas été comprise par l'his-

sant derrière le *Bucentaure*, le vaisseau de Nelson lui lance une bordée terrible à portée de pistolet; puis, dédaignant de répondre au feu du *Neptune* qui le provoque, il se jette sur le *Redoutable*, qu'il accoste brusquement après l'avoir dépassé, et qu'il entraîne hors de la ligne ennemie.

Le *Redoutable*, après une première bordée, craignant d'être envahi par ses sabords, les ferma, et le capitaine Lucas, qui commandait ce navire, ordonna à ses canonniers de se porter dans les hunes, déjà garnies d'habiles tireurs. — Nelson avait une invincible répugnance pour ce mode de combattre, qui met les voiles du navire en grand danger d'être incendiées, et qui, d'ailleurs, s'il peut amener une plus grande perte d'hommes, ne décide jamais le sort d'une bataille.

A peine le *Redoutable* et la *Victory* étaient-ils bord à bord, unis dans une fatale étreinte, que le *Téméraire*, vaisseau anglais commandé par le capitaine Harvey, vint accoster, de l'autre côté, le navire français, ainsi pris entre deux feux. Le *Téméraire*, à son tour, était flanqué d'un autre

torien du *Consulat et de l'Empire?* Il dit : « Nelson, qui cherchait le vaisseau amiral français, crut le reconnaître, non dans le géant espagnol la *Santissima Trinidad*, mais dans le *Bucentaure*, vaisseau français de 80, et il essaya de le tourner en passant dans l'intervalle qui le séparait du *Redoutable.* »

vaisseau français, le *Fougueux*, capitaine Baudouin, et se défendait d'un côté, tandis qu'il attaquait de l'autre.

Le groupe formé par ces quatre bâtiments était si serré, si compacte, que les lieutenants de la *Victory* furent obligés de diminuer la charge des canons, de peur que les boulets, traversant de part en part le *Redoutable*, n'allassent ravager le *Téméraire*. Du reste, et tandis qu'ils foudroyaient le vaisseau du capitaine Lucas, ils n'avaient pas cessé d'envoyer leurs bordées de bâbord à la *Santissima Trinidad* et au *Bucentaure*.

Les historiens anglais, — dont nous ne pouvons accepter, sans en rabattre quelque chose, le témoignage suspect, — affirment que Nelson, trompé par le silence des canons du *Redoutable*, et croyant qu'il allait amener, avait deux fois ordonné de cesser le feu. Ils affirment aussi que, pour ne pas incendier ce navire, les artilleurs de la batterie basse, dans la *Victory*, jetaient des seaux d'eau sur les trous ouverts à bout portant par leurs boulets dans les flancs du *Redoutable*. — Quoi qu'il en soit, le capitaine Lucas songeait si peu à se rendre, que, pour en finir avec la *Victory*, il venait de commander l'abordage, et il amenait ses vergues pour établir un moyen de passage entre ces deux bâtiments, sans tenir compte des difficultés qu'of-

frait l'élévation très-supérieure du vaisseau anglais.

En ce moment, il n'y avait pas plus de quinze mètres entre le pont de la *Victory* et les hunes, les haubans du *Redoutable*, d'où partait un feu roulant de mousqueterie. Les passavants, les gaillards du vaisseau anglais, étaient couverts de cadavres ou de mourants. Quatre-vingt-deux hommes y avaient déjà péri. L'entre-pont, ambulance des marins, offrait l'aspect d'une boucherie humaine.

Nelson et Hardy se promenaient impassibles sur le gaillard d'arrière, et l'amiral, tournant près de l'écoutille, regardait vers la poupe de son vaisseau, quand une balle, partie du *Redoutable*, et lancée par le mousquet d'un des matelots qui garnissaient les huniers d'artimon, vint frapper l'épaulette gauche de Nelson. Il tomba sur le coup, la face contre terre, sans que Hardy, placé à sa droite, c'est-à-dire plus loin du bord ennemi, s'aperçût de sa chute. Mais, en se retournant, il vit un sergent d'infanterie de marine et deux matelots qui s'étaient précipités pour relever l'amiral, et le tenaient, couvert de sang, entre leurs bras.

Ce sang était celui de son secrétaire, tombé peu d'instants auparavant, juste au même endroit.

Hardy s'avança, murmurant quelques paroles d'espérance. « Non, répondit Nelson d'une voix

ferme, les Français en ont fini avec moi[1]; j'ai le dos traversé. »

Sans perdre un instant, Hardy lui jette son mouchoir sur le visage et la poitrine, de manière à masquer ses traits et les insignes de son rang; puis il enjoint aux matelots de porter le blessé au poste des malades.

« Monsieur Beatty! voici lord Nelson!.... Monsieur Beatty! l'amiral est blessé!.... » Ces mots détournèrent sur-le-champ l'attention du chirurgien, qui venait justement de voir expirer deux officiers. Il se précipte, il enlève Nelson, et le porte vers le poste des *midshipmen*, aidé seulement du munitionnaire.

Chemin faisant, ils trébuchent, et, le choc réveillant Nelson de l'espèce de léthargie où il était tombé, il demande le nom de ceux qui le portent : « Ah! monsieur Beatty, s'écrie-t-il quand le chirurgien lui a répondu, vous ne pouvez plus rien pour moi; je n'ai plus que bien peu de temps à vivre. »

Le chapelain, mandé sur-le-champ, dit, à peine arrivé, se rappelant les inquiétudes manifestées avant le commencement de l'action : « Vous étiez prophète, Beatty!... »

Cependant on dépouillait Nelson de ce vêtement

[1] *They have done for me at last.* (V. la relation du docteur Beatty, chirurgien de la *Victory*.)

auquel, peut-être, il devait sa fatale blessure : « Je vous le disais bien, docteur, c'est fini, » dit Nelson, pendant qu'on procédait à l'investigation de l'endroit où la balle avait frappé.

On s'assura bientôt qu'elle avait pénétré dans les profondeurs du tronc, et que, selon toute apparence, elle s'était logée dans l'épine dorsale. Nelson continuait à dire qu'il était sûr d'avoir les reins brisés. Il sentait, à chaque minute, un filet de sang tomber dans sa poitrine; le bas du corps était déjà dépourvu de toute sensibilité; sa respiration, devenue pénible, lui occasionnait de vives souffrances dans cette partie de l'épine dorsale où il jugeait que la balle avait frappé.

C'en était assez de ces symptômes pour indiquer au chirurgien qu'il n'y avait plus de remède; mais il ne communiqua ses impressions qu'à un très-petit nombre de personnes, jusqu'au moment où le gain de la bataille fut bien décidé.

Elle continuait avec fureur.

Au moment où Nelson tomba, cinq vaisseaux anglais étaient seuls sur le champ de bataille, et ces bâtiments, les premiers arrivés, eurent à supporter le premier effort de la flotte ennemie. C'étaient le *Royal-Sovereign* de Collingwood, le *Belleisle*, le *Mars*, etc. Mais enfin, la ligne était coupée, l'arrière-garde française prise entre deux feux, et

broyée, comme Nelson l'avait voulu, sans que ni l'avant-garde ni le corps de bataille pussent lui venir en aide.

Vainement Villeneuve appelait-il au feu tous les navires qui ne combattaient pas encore; vainement avait-il menacé de signaler à toute la flotte ces retardataires déshonorés. Dumanoir, avec ses dix vaisseaux, formant la division de réserve, attendait qu'on vînt l'attaquer.

A l'arrière-garde, la résistance fut héroïque.

Le *Belleisle*, isolé quelque temps au milieu des vaisseaux français, était écrasé, enseveli sous ses mâts abattus, lorsque trois autres bâtiments anglais vinrent le protéger contre une canonnade à laquelle il ne pouvait plus répondre. Entre le *Mars* et le *Pluton*, entre le *Tonnant* et l'*Algésiras*, la lutte fut terrible, et la victoire longtemps balancée. Mais, — nonobstant les prodiges de valeur qui signalèrent ce jour-là les Cosmao, les Magon, les Gourrége, les Villemadrin, les Camas, — les vaisseaux français, presque toujours attaqués par deux ennemis à la fois, étaient accablés l'un après l'autre. Le *Santa-Anna*, engagé vergue à vergue contre le *Royal-Sovereign*, — après une épouvantable bordée, qui, balayant ses batteries de l'arrière à l'étrave, lui avait tué ou blessé quatre cents hommes, — fut le premier à se rendre, alors qu'il était démâté de

tous ses mâts depuis une demi-heure. L'*Algésiras*, l'*Aigle*, le *Swiftsure*, le *Berwick*, subissent tour à tour la même destinée. L'*Achille*, incendié par la mousqueterie de ses huniers, et dont s'écartent au plus vite les trois navires anglais qui l'attaquaient, finit par sauter en l'air avec une partie de son équipage.

Bref, l'arrière-garde est écrasée, mais non sans avoir coûté cher au vainqueur. Sur les seize vaisseaux de Collingwood, dix avaient pris une part plus active que les autres à ce terrible carnage; tous, ou presque tous, y avaient perdu une partie de leurs équipages; tous, ou presque tous, étaient hors d'état de combattre encore. Mais les six autres, arrivés trois heures après le commencement de l'action, n'avaient presque pas souffert, et triomphaient sans peine d'ennemis à peu près détruits.

Au centre, le *Bucentaure* et la *Santissima-Trinidad* sont entourés par quatre vaisseaux assaillants, le *Neptune*, le *Léviathan*, le *Conqueror* et l'*Africa*, qui les canonnent avec furie. Villeneuve s'étonne que Dumanoir, dont les dix vaisseaux n'ont pas encore fait un mouvement, n'arrive pas à son aide. Il l'appelle enfin par un ordre positif, que Dumanoir a compris, et qu'il va exécuter; mais la manœuvre commandée, — grâce à l'hésitation trop longtemps prolongée du chef de l'aile

droite, — ne peut s'effectuer assez promptement pour changer le sort des deux vaisseaux entourés. Le *Bucentaure* et la *Santissima-Trinidad* ne répondent plus que faiblement aux bordées dont on les accable. Leurs mâts s'abattent l'un après l'autre, et, quand cinq vaisseaux de l'avant-garde arrivent pour leur porter secours, ils ont affaire à quatre nouveaux combattants anglais qui repoussent cette tardive attaque.

Villeneuve, sur le champ de bataille, n'avait plus montré aucune indécision, aucune crainte. Au début du combat, croyant que Nelson allait l'attaquer, on l'avait vu saisir l'aigle de son vaisseau, qu'il voulait jeter à bord de la *Victory :* « Nous irons la reprendre ou mourir !... » criait-il à son équipage électrisé. Quand le *Bucentaure*, complétement démâté, criblé de boulets, n'ayant plus de canons qui ne fussent ou démontés ou masqués par les débris de la mâture, se trouva sans ressources devant l'ennemi qui accourait pour s'en emparer : « Le *Bucentaure*, s'écria l'amiral, a fini sa tâche : la mienne n'est pas terminée, » et il cherchait un canot qui pût le conduire à bord d'un autre bâtiment ; mais les boulets anglais n'avaient pas respecté une seule embarcation. Toutes étaient en pièces. Il fallut se rendre.

Le chef de la flotte combinée fut conduit sur un

canot anglais à bord du *Mars*. La bataille était alors décidée, et il n'appartenait plus à personne d'arracher à Nelson cette dernière palme, achetée au prix de sa vie.

L

Agonie et mort de Nelson.

Oublions maintenant ces scènes de tumulte, cette ardeur du combat qui dure encore, — ces boulets qui se croisent et s'entre-choquent, — ces mâts qui tombent chargés de matelots que leur chute écrase, — et tournons nos regards vers cette salle étroite, obscure, où, dans une atmosphère épaisse, étendu sur un lit souillé de sang, entouré de ses officiers, pour la plupart blessés comme lui, le vainqueur de Trafalgar achève de vivre.

De temps à autre, par les écoutilles et les sabords, un bruit de voix humaines y pénétrait : « Que signifient ces cris poussés sur nos têtes? » demandait Nelson. Un lieutenant étendu près de lui se soulève sur son coude, et lui répond : « C'est un ennemi qui amène pavillon. » Nelson sourit alors, et semble moins accablé. Mais son front est

brûlant, sa gorge aride : « *De l'air, de l'air! à boire, à boire!* » Il répétait, de minute en minute, ces mots que l'angoisse suprême appelait sur ses lèvres. On agitait autour de lui des feuilles de papier; — on approchait de sa bouche un verre de limonade; — et ce supplice durait depuis une heure et demie, quand le capitaine Hardy, pour la vie duquel il témoignait une vive sollicitude, reparut enfin à son chevet. Nous ne voulons rien ôter, rien ajouter au récit de cette entrevue, donné par un témoin irrécusable.

« Ils se serrèrent affectueusement la main, et lord Nelson demanda aussitôt : « Eh bien, Hardy, « comment va la bataille? la journée est-elle pour « nous? — Tout va bien, milord, répondit le capi- « taine Hardy. Nous avons déjà douze ou quatorze « prises. Mais cinq vaisseaux de l'avant-garde en- « nemie viennent de virer de bord et semblent avoir « le projet de porter sur la *Victory*. J'ai appelé autour « de nous deux ou trois vaisseaux frais, et nous les « recevrons, j'y compte, de manière à leur ôter « l'envie d'y revenir. — J'espère, reprit Sa Sei- « gneurie, qu'aucun de nos vaisseaux ne s'est « rendu? — Non, milord, répondit le capitaine. « Il n'y avait pas à s'inquiéter de ceci. » Lord Nelson reprit alors : « Je suis un homme mort, « Hardy. Je m'en vais grand train, et n'en ai pas

« pour longtemps. Rapprochez-vous de moi. Vous « donnerez, je vous prie, mes cheveux, et tout ce « qui m'appartient ici, à ma chère lady Hamilton... » Le capitaine Hardy hasarda de dire que le docteur Beatty n'avait pas encore perdu tout espoir de sauver la vie de l'amiral. « Oh! non, répondit « lord Nelson.... Me sauver est impossible.... J'ai « les reins traversés; Beatty vous le dira lui-« même. »

Cependant Dumanoir approchait, et venait tenter une vaine attaque contre la *Victory*. Hardy, cédant à la nécessité, quitta de nouveau son amiral expirant. Lorsqu'il eut commandé le feu, la première bordée ébranla douloureusement les nerfs de Nelson, qui agonisait, et, apostrophant son navire bien-aimé : « *Victory*, *Victory*, lui disait-il dans une sorte de délire, vous me faites un mal horrible. » Puis il ajouta quelques secondes après : « Comme nous tenons tous à la vie! » Néanmoins il avait enjoint plusieurs fois au chirurgien de porter ses soins aux blessés pour lesquels il restait quelque espérance; et, tiré de sa torpeur par les plaintes d'un matelot mutilé, que quelqu'un venait de heurter au passage, — il blâma vivement la cruelle négligence qui avait amené cet accident.

Cinquante minutes s'écoulèrent ainsi dans des souffrances tellement atroces, que Nelson, plus

d'une fois, souhaita la mort. — « Et cependant, ajoutait-il, on aimerait à vivre un peu plus longtemps. » Le capitaine Hardy reparut alors. Tenant dans sa main la main de Nelson, il essaya de lui rendre moins amères les approches du trépas, en lui parlant de leur éclatante victoire. « On ne peut encore distinguer chaque vaisseau, lui dit-il, mais je gagerais que quatorze ou quinze se sont déjà rendus.—C'est bien, répliqua Nelson ; pourtant il m'en fallait au moins vingt. » Et, donnant alors à sa voix une singulière emphase : « Jetez l'ancre, Hardy, jetez l'ancre ! » Le capitaine, oubliant à qui il parlait, crut devoir rassurer Nelson en lui disant que Collingwood, prévenu du fatal événement, allait prendre sans aucun doute la direction des manœuvres. « Non pas tant que je serai en vie ! » s'écria Nelson, et, par un mouvement involontaire, il essaya de se dresser sur son séant. Ses forces épuisées le trahirent, et retombant aussitôt : « Eh bien, non. Mais jetez l'ancre !... — Faut-il faire le signal ? demanda Hardy. — Certainement ; car, moi vivant, on mouillera. »

Une faiblesse excessive succédant à ce mouvement de passagère exaltation : « Je ne serai plus d'ici à quelques moments, » dit-il au capitaine... et il ajouta : « Vous ne me jetterez pas à la mer ? — Certes !... non, » se hâta de répondre Hardy. — Je

m'en rapporte donc à vous, reprit Nelson... Prenez soin de ma chère lady Hamilton. »

Il demanda bientôt qu'on le tournât sur le côté droit, et, ceci fait : « Je voudrais, dit-il d'une voix toujours plus faible, n'avoir pas quitté le pont du vaisseau.... puisque aussi bien c'est une chose finie. » La respiration commençait à lui manquer : « Docteur, dit-il au chapelain avec un effort visible, je n'ai pas été un bien grand pécheur... Rappelez-vous, ajouta-t-il presque aussitôt, que je lègue à mon pays lady Hamilton et ma fille Horatia !... » La soif, l'étouffement, augmentaient d'intensité. Nelson n'ouvrit plus les lèvres que pour demander *à boire* et *de l'air*. Un quart d'heure après que Hardy l'eut quitté pour la seconde fois, il cessa même de pouvoir articuler ces faibles paroles.

Le chapelain et un aide, qui soutenaient le lit de manière à tenir le mourant couché à demi, ne l'entendant plus parler, se gardèrent de le troubler par des allocutions indiscrètes. Au bout de cinq minutes, le chirurgien, prévenu que l'amiral était à l'agonie, vint vérifier le fait, et, s'agenouillant près du lit, prit sa main, qu'il trouva déjà glacée. Quand il sentit sur son front, également refroidi, la main du chirurgien, Nelson rouvrit une dernière fois les yeux, mais pour les refermer presque aussitôt. Beatty le quitta de nouveau quelques instants,

et, trois minutes après, Nelson rendit à Dieu l'âme d'un héros. Il était quatre heures trente minutes.

Or, à *quatre heures trente minutes* [1], l'amiral Gravina envoyait à l'armée le signal de ralliement, répété par le *Neptune*, et tous ceux des vaisseaux français ou espagnols qui n'étaient ni pris ni désemparés quittaient cette mer fatale où les ressources maritimes des deux nations venaient d'être, pour bien longtemps, anéanties.

LI

Conséquences de la bataille de Trafalgar. — Collingwood. — Reconnaissance nationale. — Révolte de la pudeur publique. — Appréciation du caractère de Nelson. — Comment s'explique la haine qu'il portait aux Français.

Des trente-trois vaisseaux de la flotte combinée, onze fuyaient vers Cadix; quatre autres, guidés par Dumanoir, avaient pris le large; dix-huit avaient succombé, dont un seul, complétement détruit, échappait aux Anglais. Ceux-ci comptaient huit vaisseaux démantelés, et cinq autres dans un état périlleux. Collingwood, avec quatorze vaisseaux et

[1] Voir le détail des signaux déposé aux Archives de la marine, pour la stricte exactitude de ce rapprochement, qui a le malheur de ressembler à un artifice de rhétorique.

quatre frégates encore en bon état, avait donc à remorquer dix-sept vaisseaux ennemis, et à secourir treize des siens ; cependant la mer devenait de plus en plus grosse, une épouvantable tempête éclata vers minuit, et il fallut combattre la houle et le vent, qui poussaient les vaisseaux désemparés sur une côte hérissée de récifs. Il y avait là une seconde victoire à gagner, et Collingwood, — digne émule de Nelson, bien que leurs deux noms ne soient pas inscrits de même dans la mémoire des hommes — déploya, pour la remporter en partie, des talents du premier ordre.

Mais nous n'avons pas à raconter ses habiles manœuvres, ni les nouveaux désastres qui complétèrent la ruine des escadres combinées. En somme, après Trafalgar, les Anglais ne purent conduire que trois vaisseaux capturés dans le port de Gibraltar ; il ne rentra dans le port de Cadix que cinq vaisseaux français et trois vaisseaux espagnols : les nôtres ne devaient plus en sortir. Les quatre vaisseaux de Dumanoir, rencontrés par une escadrille anglaise, succombèrent, douze jours après, sous le cap Ortegal, et la France se trouva pour longtemps hors d'état de disputer, en bataille rangée, à l'orgueilleuse Angleterre, la domination des mers.

Nelson était mort : l'Angleterre était sauvée. Ces

deux faits avaient l'un avec l'autre un rapport assez évident pour que la reconnaissance du pays fût sans bornes. Elle ne s'arrêta que devant la honte. Le legs audacieux que Nelson avait fait, de sa maîtresse, — d'une vile courtisane, — au pays honoré par ses exploits, fut justement répudié. Mais, en revanche, on accumula les témoignages de la reconnaissance publique sur des personnes plus dignes d'un pareil honneur. Le titre de comte fut conféré au frère de Nelson, et une pension perpétuelle de six mille £ (cent cinquante mille francs) fut jointe à ce titre aristocratique. Chacune de ses deux sœurs reçut dix mille £ (deux cent cinquante mille francs). La femme qu'il avait si cruellement outragée obtint une rente viagère de mille £ (vingt-cinq mille francs). On décréta des funérailles publiques, et un monument s'éleva par souscription nationale. Des statues furent érigées dans plusieurs des principales cités. Le cercueil de plomb dans lequel les restes de Nelson avaient été rapportés en Angleterre, le pavillon de son vaisseau, qui devait figurer dans le cortége funèbre, furent mis en pièces, et le peuple s'arrachait ces reliques sacrées.

Nous le disions en commençant cette longue Biographie : Nelson est, par excellence, le héros de l'Angleterre. D'autres ont pu égaler son génie ; personne n'a su se faire une place aussi large dans

les sympathies de la nation. Personne n'a gravé son nom d'une empreinte plus profonde dans les tables d'airain où sont écrites les annales de la Grande-Bretagne. Cette raison suffira pour justifier l'importance et le développement que nous avons donnés à l'analyse de sa volumineuse correspondance.

On les comprendrait, du reste, à n'envisager que l'importance historique des événements auxquels le nom de Nelson se trouve mêlé.

Aboukir et Trafalgar ont eu sur les destinées de l'Europe une influence dont il est aisé de se rendre compte, puisque ces deux victoires ont paralysé les efforts de la France contre l'Angleterre, en écrasant par deux fois notre marine renaissante. Il est évident que, dans le calcul des chances auxquelles était soumis le grand conflit de l'aristocratie britannique et de la Révolution française, deux événements pareils ont une valeur énorme, et — si la mesure de chaque homme est en raison de l'influence que le hasard donne à ses facultés plus ou moins éminentes, — Nelson nous paraîtra bien grand, à travers le prisme de ses éclatants succès.

Il perd à être envisagé de plus près, et, comparé surtout à l'homme étonnant dont il balança, dont il changea peut-être la fortune, il déchoit certainement de cette grandeur idéale dont ses compa-

triotes ont toujours voulu le revêtir. Ajoutons même que, simplement envisagé comme émule des Jervis et des Collingwood, Nelson leur est plutôt supérieur par une audace et une témérité heureuses que par des talents d'un ordre beaucoup plus élevé. Il eut, d'ailleurs, et des torts et des faiblesses auxquels ils restèrent étrangers ; — un excessif orgueil, — une mesquine susceptibilité, — sans parler de cette malheureuse passion qui projette une ombre fatale sur les plus éclatantes journées de sa vie.

La haine qu'il portait à la nation française eut aussi tous les caractères d'une espèce de maladie mentale. C'était un sentiment irréfléchi, une antipathie instinctive, qui jamais n'a trouvé place dans un esprit vigoureux et sain. Lui-même était obligé de s'en justifier comme d'une infirmité en quelque sorte héréditaire. N'est-ce pas ainsi qu'il faut entendre cette phrase remarquable que nous avons notée dans une lettre écrite à M. Elliot, ministre d'Angleterre à Naples ? Ce diplomate lui proposait, alors que la flotte anglaise croisait devant Toulon, des renseignements exacts sur l'état de la flotte commandée par Latouche-Tréville. Ces renseignements émanaient d'un espion français que M. Elliot voulait envoyer à Nelson. Celui-ci refusa sans hésiter :

« Jamais je n'aurai de Français à bord de ma flotte, répondit-il, si ce n'est comme prisonnier de guerre. Je n'ai aucune confiance en eux. Vous croyez le vôtre meilleur que les autres; la reine (Caroline) est de cet avis. A mes yeux ils sont tous les mêmes... Pardonnez-moi de m'exprimer ainsi, mais MA MÈRE HAÏSSAIT LES FRANÇAIS. »

FIN

APPENDICE

I

HORATIA NELSON THOMPSON.

Tandis qu'on faisait, à bord de la *Victory*, les préparatifs du combat qui allait se livrer devant le cap Trafalgar, nous avons vu Nelson se préoccuper du sort de lady Hamilton, et de cette enfant qu'ils élevaient ensemble. On n'a jamais vérifié d'une manière complète l'origine de cette jeune fille. Un seul homme, dit-on, connaissaît à fond toute cette histoire. C'était M. Haslewood, ami de Nelson, chargé par lui de toutes ses affaires d'intérêt, encore vivant à l'époque où les *Nelson-Papers* furent

publiés, et dont nous donnons plus bas une lettre intéressante ; mais « un sentiment d'honneur » l'a toujours empêché de révéler ce secret, qui concernait, à ce qu'on pourrait croire, au moins une autre personne que son client et lady Hamilton.

Son silence ouvre un vaste champ à toutes sortes d'hypothèses, d'autant plus qu'après la mort de Nelson et jusqu'à ce qu'elle le suivît dans la tombe, — lady Hamilton a toujours affirmé qu'Horatia Nelson Thompson était la fille d'une noble et puissante dame « trop haut placée pour qu'on révélât son nom. »

Quoi qu'il en soit, voici ce que l'on peut savoir de certain. Par un concours d'événements ignorés jusqu'ici, lady Hamilton se trouva un beau jour en possession d'une petite fille qu'elle fit inscrire au registre de paroisse, à Saint-Mary-le-Bone, sous le nom d'Horatia Nelson Thompson, née en *octobre* 1800. Cette date était volontairement altérée, car cette enfant n'avait pas plus de huit jours lorsque, au mois de *janvier* ou *février* 1801, elle fut confiée par lady Hamilton à une nourrice du nom de Gibson.

L'opinion la plus probable, — celle qu'adoptent le plus grand nombre des critiques anglais, — est que lady Hamilton, trompant à la fois son mari et son amant, supposa pour l'un quelque aventure ro-

manesque où elle jouait le rôle de confidente, pour l'autre un accouchement secret qui l'aurait rendu père, — tandis qu'en réalité Horatia n'aurait été qu'un enfant trouvé, volé, acheté, pour resserrer les liens qui rattachaient lord Nelson à lady Hamilton.

Dans les lettres écrites par Nelson, il est assez clair que, lorsqu'il parle de *Thompson*, de « l'enfant de Thompson, » c'est lui qu'il désigne par ce nom. Il est moins évident, — mais pourtant tout à fait probable — que les tendres expressions dont il se sert à l'égard de mistriss Thompson s'appliquent à lady Hamilton.

En rapprochant les dates de son séjour en Italie et de son retour en Angleterre, il devient positif, — et ceci corrobore la seconde de ces deux hypothèses, — que la mère d'un enfant qu'il eût pu regarder comme sien, et qui serait né, soit en octobre 1800, soit dans les trois mois qui suivirent, aurait dû nécessairement habiter Palerme au moment de la conception.

Or lady Hamilton était justement, avec lord Nelson, à Palerme, à l'époque où ces dates nous reportent.

On a, de plus, deux lettres parfaitement authentiques, écrites par Nelson à la même date : toutes deux sont conçues dans les termes de la plus vive,

de la plus exclusive affection,— et cependant l'une est censée adressée à mistriss Thompson, sous le pli de l'autre, qui est à l'adresse de lady Hamilton. On ne peut admettre qu'un homme écrive le même jour, dans des termes presque identiques, à deux femmes dont l'une serait chargée de transmettre à l'autre les témoignages d'un amour dont elle aurait sujet d'être jalouse. Or, comme il est bien certain que Nelson se désigne sous le nom de Thompson, il faut admettre que cette double lettre était un stratagème inventé pour dérouter les soupçons, et afin de pouvoir parler tout à l'aise des sentiments paternels qu'inspirait à Nelson le prétendu fruit de ses liaisons adultères.

Pour compléter les éléments de la discussion, il faudrait donner le texte de ces doubles lettres, et voir comment elles peuvent être expliquées : mais la peine que nous prendrions ainsi, et que nous donnerions à nos lecteurs, serait-elle véritablement en rapport avec l'importance de la vérité à établir?

Le fait est que Nelson regardait Horatia comme son enfant, — qu'il la légua solennellement à son pays, — et que son pays répudia cet héritage.

Lady Hamilton s'en plaignit avec amertume. On peut voir là-dessus une lettre d'elle, adressée au docteur Scott[1], et datée du 7 septembre 1806, où

[1] Chapelain de Nelson.

elle parle des relations qu'elle a conservées avec tous les membres de la famille Nelson, et de la haine qu'on porte à tout ce que le défunt amiral aimait le mieux. « Mais, ajoute-t-elle, nous avons pour nous notre *innocence*, et, de plus, — ce que nos calomniateurs nous peuvent envier, — l'affection et l'estime sans bornes, la confiance de l'ANGE qui n'est plus. »

Jusqu'à la mort de lady Hamilton, qui décéda, complétement ruinée, et victime de l'intempérance la plus abjecte, à Calais, le 6 janvier 1814, miss Horatia Nelson demeura près d'elle : voici le témoignage qu'elle lui a publiquement rendu.

« A tous les défauts de lady Hamilton, — qui, certes, en eut *beaucoup*, — le ciel avait joint plusieurs grandes qualités qui, — si elle eût été placée en de meilleures mains, et mieux servie par les circonstances, — auraient fait d'elle une femme très-supérieure. Je lui dois cette justice de dire que, nonobstant toute sa gêne, elle a toujours dépensé pour mon éducation, mon entretien, etc., et sans en distraire un shelling, tous les revenus de la somme que lord Nelson m'avait laissée[1], somme qui était entièrement à la disposition de ma tutrice. »

[1] Quatre mille £ (100,000 fr.).

Miss Horatia vécut, après la mort de celle-ci, chez différents membres de la famille Nelson; et, dans la suite, elle contracta un mariage qui lui donnait dans le monde un rang honorable. On ne saurait voir autrement qu'à son avantage le désir qu'elle a manifesté de réhabiliter, — autant qu'elle le pouvait, — la mémoire de celle qui l'avait aimée et soignée durant son enfance.

II

SUR LA RUPTURE DE LORD ET LADY NELSON.

Kemptown, Brighton, 15 avril 1846.

« Cher monsieur, — ma surprise a égalé mon chagrin lorsque vous m'avez parlé, — vous fondant sur une opinion généralement reçue, — de la volonté que lord Nelson aurait mise à se séparer de sa femme pour aller vivre avec sir et lady Hamilton. Tous les membres de sa famille auraient

pu vous désabuser là-dessus, et moi qui étais présent lorsque cette déplorable rupture eut lieu, je dois vous en faire connaître tous les détails par égard pour la mémoire de mon illustre ami...

« Durant l'hiver de 1800-1801, je déjeunais chez lord et lady Nelson, — qui logeaient alors dans Arlington-street, — et notre entretien roulait sur des sujets en eux-mêmes assez indifférents, quand lord Nelson vint à parler de quelque chose qui avait été dit ou fait par « la chère lady Hamilton ; » sur quoi lady Nelson se leva tout aussitôt de sa chaise, et s'écria, du ton le plus véhément : « Je suis ennuyée d'entendre toujours parler de *la chère lady Hamilton*, et bien résolue à ce que vous choisissiez entre elle et moi. » Lord Nelson, avec un calme parfait : « Prenez garde, Fanny, répondit-il, à ce que vous venez de dire là. Je vous aime sincèrement; mais je ne puis oublier les obligations que j'ai à lady Hamilton, ni parler d'elle autrement qu'avec admiration et amitié. » Alors, — sans un mot, sans un geste qui fût de nature à rétablir la bonne harmonie, — lady Nelson quitta l'appartement, et, quelques instants après, la maison. Ils ne se revirent plus jamais. Je crois que lord Nelson prit de sa femme un congé cérémonieux avant d'aller rejoindre la flotte commandée par sir Hyde Parker; mais, jusqu'au jour de son glorieux trépas, lady

Nelson ne lui adressa aucune excuse sur ce qui s'était passé entre eux, et ne fit aucune ouverture qu'on pût croire destinée à les rapprocher. — Je suis, cher monsieur, etc.

« W. Haslewood. »

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE (1758-1793)

DEUXIÈME PARTIE (1793-1798)

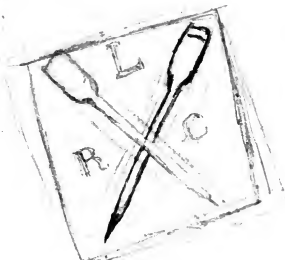
TROISIÈME PARTIE (1798-1801)

QUATRIÈME PARTIE (1801-1805)

APPENDICE

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.


L
C
R





